Jean ALPHONSE

POUR UNE MÉTASCIENCE
ontos

4

Continuité in extenso d'existence
sous-jacente des indéfinies
discontinuités individuées
d'être, d'avoir et de faire

Cahiers de recherches parallèles et hérétiques au XX e siècle

ontos *être, exister*
ο ντος *en tant qu'opposé à rien et le néant*

POUR UNE MÉTASCIENCE
Cahiers de recherches parallèles et hérétiques au XXe siècle

0 aitia *L'insuffisance d'une connaissance fondée sur l'expérience physique du monde*

1 theoretike *Catégorisation de continuums contractuellement complémentaires*

2 sema *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu*

3 ergon *L'encours qualificateur réalisant le potentialisé*

4 ontos *Continuité* in extenso *d'existence, sous-jacente des indéfinies discontinuités individuées d'être, d'avoir et de faire*

5 metanoia *Le domaine de conciliation entre credo, savoir, sophia*

6 lexis *Vocabulaire de métaphysique moderne et bibliographie*

ISBN 2-9504817-1-X (vol. 4) 2003 édition revue et augmentée
ISBN 2-9504817-0-1 (vol. 4) 1996 première édition
Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France

© Copyleft Jean ALPHONSE 2003

Le Copyleft repose sur le Copyright ordinaire de la propriété intellectuelle assortie du droit de reproduction. Le présent livre peut être librement distribué et reproduit par divers moyens conservant le contenu original et à la condition que sa diffusion gratuite sur le Web ainsi que ses publications commerciales imprimées ou en *e-book* reconduisent ce droit.

Sur le modèle de la volonté de partage des pionniers d'Internet prend forme le droit collectif de libre usage à la dimension planétaire d'œuvres de l'esprit dans le but de ne pas entraver l'étude et la créativité personnelle. Le Copyleft a pour origine la *General Public License* de la FSF pour les logiciels libres qui affirme la propriété d'auteur conformément au Copyright et interdit l'utilisation de son nom comme concepteur d'une version déformant son travail, tout en abolissant les restrictions de copie et de distribution.

ontos

Introduction

Sans beaucoup de travail, de chance aussi, cet ouvrage n'aurait pas vu le jour. Que certains considèrent sérieusement l'incidence possible de son contenu, tandis que d'autres le tiennent pour dérisoire, il n'en appartient pas moins au domaine de l'innovation pour n'être pas uniquement “savant” des tentatives antérieures de la pensée. Je n'ai, du reste, aucun cursus universitaire à vouloir me faire l'ambassadeur d'un nouveau genre pour traiter de l'ontologie. Le contenu de l'ouvrage concerne en effet une étude jamais conduite. Elle est conséquemment quintessenciée, bien qu'à l'image de l'enfant faisant ses premiers pas.

Depuis les arguments de Zénon d'Élée, les concepts d'infinitude et d'éternité restent parmi les plus difficiles à établir. Jusqu'à présent, leur problématique n'a été abordée que sous l'aspect mathématique de continuité indéfinie du fini. S'agissant de traiter de grandeurs, cette disposition apparaît logique. Mais pour ne pas s'appuyer sur des significations rationnelles, l'axiologie des continuums souffre d'insuffisance et de confusion dans les termes en usage. Une analyse sémantique des aspects métaphysiques du propos permettrait d'en mieux satisfaire l'intelligence, et conséquemment de limiter les errements de la pensée. Il est plus que temps d'aborder les sophismes résultant de la confusion entretenue depuis des notions posées en continuité des aspects séquentiels et

parcellaires dont on s'occupe avec la physique du monde. Prenons un exemple. On trouve encore actuellement dans les livres initiant le lecteur à la rigueur de la logique scientifique que le plus petit ensemble est l'ensemble zéro. Cela ne peut être dès lors que zéro est donné pour adimensionnel, et si tout petit ensemble non nul est indéfiniment minorable. Dès lors, le même raisonnement peut être tenu pour ce qui est d'un ensemble infini: il n'est pas le prolongement d'un agrandissement indéfini du fini. Le défaut conceptuel vient d'une insuffisance de discrimination entre indéfini, infini et transfini, comme entre zéro (quantité nulle), néant (anexistence = continuum privatif d'existence) et vide (dans le cosmos, lieux et moments vides de ce qui peut être ou avoir).

La logique sémiotique apparaît une passerelle entre les sciences descriptives et prédictives depuis toutes observations et expérimentations des états réalisés du monde, et une métascience spéculative qui, en visant un domaine complémentairement métaphysique, se trouve mieux appropriée à concevoir des potentialités réalisatrices.

En science, on tient pour prémices que tout ce qui est, a et fait dans le monde, s'actualise de façon finie (bornable) et relative. Il est en effet aussi impossible de dire à propos d'une chose quelconque qu'elle est en soi ceci de particulier, que de dire d'un nombre qu'il est grand ou petit en soi. Même le déclaratif «cette tarte là est entière» fait référence implicite à une autre pouvant ne pas l'être. Ceci caractérisant le limité, le variable et le relatif, la démarche métascientifique, depuis la théorie des ensembles appliquée aux significations, a pour prémices complémentaires le propos d'un continuum absolu, infini et immanent d'existence continue. Seul ce qui est, a et fait de façon discontinue, pouvant être consécutivement ici ou là, à ce moment ou cet autre, est délimitable, relativable et susceptible de variation. En sorte que par cohérence intellective, un champ d'existence *in extenso* reste hors l'horizon de l'expérimentable, tout en étant indéfiniment plus que ce qu'on

pourra jamais scientifiquement connaître à circonscrire le phénoménologique.

Notre démarche intellectuelle est simple: trouver un cadre conceptuel qui rende possible que certaines choses puissent conditionnellement être, avoir et faire, de façon relative. Ce qui implique pour continuum, variabilité, finitude et temporalité. Comme le néant ne peut être producteur sans contresens sémiotique, on ne peut faire l'économie intellectuelle de son contraire: le tout-absolu, dans l'infinitude et l'immanence. Un continuum absolu, infini et immanent contient alors nécessairement dans un statut inconditionnel et unicitaire l'existence détenant la potentialité d'être, d'avoir et de faire selon des circonstances.

D'emblée, l'étude d'une surnature entreprise en continuation du fait scientifique est de cette disposition à émerger libre de sacralisation intéressée et superstitieuse. La métascience visant le domaine métaphysique de la nature induit une connaissance des causes surdéterminant l'enchaînement de cause à effet de la phénoménologie métamorphique s'instaurant comme séquence performative de réalisation entre une origine et une finalité. Comme image à distinguer les deux démarches, si la science représente l'étude du contenu métamorphique intermédiaire, une métascience vient à sa suite pour viser le contenant par lequel ce formé là advient.

Bien entendu, se trouver concerné par le domaine métaphysique implique la considération d'une progression du monde à n'être pas autogénérée, pour la raison qu'on fait soi-même l'expérience de causes avec effets attendus, à se trouver aux abords du stade d'interpellation endocosmique. Pour saisir que cet appréhendement arrive en réponse aux besoins d'une évolution individuelle, il suffit de considérer le propos du précédent cahier. Nous avons terminé le *Cahier troisième* sur une annexe pouvant constituer l'épilogue d'une visite accompagnée dont l'itinéraire tente de montrer que l'évolution ne peut s'arrêter avec l'actuelle humanité. Donc qu'un surcroît de

réalité ne peut manquer d'être déjà réalisé ailleurs, avant d'advenir ici (sauf à tenir que nous sommes le centre du cosmos, quand l'observation montre que notre planète se situe à la périphérie d'une galaxie dont le contenu est beaucoup plus âgé).

Aussi, comme prélude à une ontologie rationnelle, pouvons-nous examiner ce que représente le vivant au travers la progression des espèces. Depuis une connaissance volontairement formée hors les frontières du cloisonnement disciplinaire, donc faite d'accordements, de synthèses, de réunions cosmopolites à tenir compte d'aspects minoritaires exclus depuis une pensée sélective, on peut dire que l'intelligence du vivant est apparue dans un environnement physique consistant d'abord à évoluer en se suffisant de discerner ce qui est cause de quoi depuis des propriétés matérielles. Cette vie intellective, qui progressa au travers les espèces et qui n'est pas encore achevée, s'établit par suite entre des stimulations sensorielles immédiates et des réponses somatiques réflexes. Mais bientôt, le vécu dans un milieu social est à reconnaître l'altérité de soi, en plus d'un environnement objectivable. Cette intelligence est alors spécifique d'une genèse psychique passant par la découverte des intentions de son entourage sous l'instigation du jeu des concurrences qualificatives. L'élaboration des représentations du monde se poursuit conséquemment depuis une capacité d'apprentissage qualificatif, entre concurrences et performances, mettant en avant l'imagination suscitée par des situations nouvelles et la mémorisation signifiante du vécu. Commence maintenant, considérée à l'échelle des durées paléontologiques, une phase d'intellection visant le propos d'un environnement spirituel introspectif. C'est inévitablement à entreprendre l'aventure d'un entendement des valeurs d'action surdéterminant le profit susceptible de résulter d'activités qualifiées.

L'humain possède une capacité sensorimotrice moins performante que beaucoup animaux, mais il naît avec un cerveau immature doté de malléabilité dans un milieu principalement

culturel. Tout est ainsi donné à l'individu humain pour émerger, sur fonds de qualification, à l'expérience des valeurs d'action dans le libre-arbitre personnel, depuis son interrogation sur le sens de la vie. Surdéterminant ainsi les qualifications interindividuelles, tout comme le fait qualificatif est à surdéterminer le sens des propriétés matérielles, il apparaît normal de croire que l'effet vertuel des valeurs d'action entraîne de nouveau une continuité dans le champ du représentable s'accordant au précédemment acquis depuis toute expérience exocosmique.

La première intelligence forme la quasi-totalité de l'apprentissage animal. Certains animaux commencent d'interpréter les intentions de leurs proches (par exemple singes, dauphins, chiens), mais c'est semble-t-il une spécificité humaine de se qualifier en raison d'intentions collectives. Et, bien que l'humain n'ait pas une propension à agir en raison de valeurs d'action, cette faculté commence ainsi qu'un nouvel apprentissage dans le cours de sa vie, souvent provoqué par des circonstances incitatives (épreuves ou exemples de vie amenant la personne à s'interroger sur le sens de la vie elle-même). Cela est à dire que cette disposition n'est encore que rarement introduite de manière autodéterminée depuis le libre-arbitre personnel.

Chaque espèce évolue ainsi en formant un monde qui lui est spécifique. C'est l'*umwelf,* ou ce qui s'établit entre une capacité de perception (tout ce que l'individu subit du milieu ambiant), et une capacité de réponse (ce par quoi il agit sur son environnement). Autant de mimodrames, de scènes où le geste et le jeu sont en travail d'enfantement dans l'individualité chaque fois renouvelée du vivant. De l'insecte à l'humain, déjà des millions de représentations du monde qui sont étrangères les unes aux autres pour un même écosystème. Mais cela ne suffit pas, car en définitive, cette classification entre espèces ne peut oblitérer que chaque individu construit au cours de sa vie son propre monde en rapport à l'expérience qu'il acquiert de son environnement. Si une même époque,

une culture commune et l'appartenance à un certain milieu familial peuvent concrétiser les représentations qu'on a chacun en partage, le destin individuel et les circonstances personnelles du cours de la vie sont autant d'événements qui stigmatisent, entre le reçu et l'agi, ce qui est décisif à forger les particularités d'une représentation impartageable allant avec la plasticité épigénétique de la psyché individuelle.

> C'est à concevoir que ce milieu spécifique de la vie incarnée, pour être somatiquement presque entièrement matérielle, est moyen d'émergence et non fin en soi. Tout montre que l'écosystème planétaire constitue le moyen d'émergence de la psyché individuelle pour laquelle le cerveau est la matrice. La psyché devenant ainsi progressivement le nouveau véhicule de l'individu décide de son libre mouvement au futur.

La progression continue des concepts

Mais que dire à justifier les choses de l'entendement métaphysique dans le contexte contemporain regardant comme un appréhendement définitif en épistémologie le processus scientifique basé sur des conjectures seulement validées par l'expérience sensible, donc à exclure tout ce qui ne relève pas d'une phénoménologie physique? À vouloir pérenniser ce savoir parce que la civilisation fit par lui un bond qualificatif de géant, on oublie trop que notre actuelle représentation de l'Univers par le moyen scientifique est une conquête toute récente. Et l'oubliant, nous reste l'impression, forcément erronée, que nos conceptions n'évolueront plus que dans le détail, par accroissement.

Pour tenter de relativiser nos actuelles représentations, évoquons, en quelques lignes, une rétrospective du propos cosmologique. Durant toute l'antiquité, on ne connut que le système solaire et la sphère des fixes. Jusqu'au XIIIe siècle l'Univers se réduisait à une distribution aléatoire sur la voûte céleste des nébuleuses, comètes, astres et planètes. Par l'observation, on ne se représentait que le contenu du monde

limité à la voie lactée, décrite comme une forme plate et allongée, entourée d'une coquille faite d'étoiles nous séparant du grand vide.

Pourtant, toutes les époques, jusqu'aux plus récentes, connurent des visionnaires qui inventèrent les concepts devançant l'observation. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on remarqua que l'objectivation des connaissances suit, à plus ou moins longue échéance, sa subjection. Depuis DÉMOCRITE pour qui, il y a 2400 ans, la nature était déjà composée d'atomes aux mouvements régis par réaction, l'invention des représentations du monde précède le plus souvent la découverte. À telle enseigne qu'en épistémologie, on a fini par en faire le critère sur lequel repose la théorie des conjectures suivies des épreuves par lesquelles on a le loisir de les réfuter par l'expérience. Comme exemple plus récent, nous concevions la pluralité des mondes (FONTANELLE) et les univers-îles (E. KANT) avant la découverte des galaxies. Même en 1915, l'observation des nébuleuses n'est pas à décider si elles sont extragalactiques, puisque c'est l'objet du grand débat datant de 1920. Il n'y a que cent ans que la spectroscopie stellaire permit de se faire une idée de la chimie des astres, ainsi que de leur vitesses radiales depuis le décalage des fréquences de la lumière, alors même que A. EINSTEIN concevait déjà la condition à l'infini d'un Univers fini, depuis la théorie de la courbure de l'espace communiquant au contenu limité en substance son cadre d'infinitude. Ce n'est qu'en 1924 que HUBBLE établit que les galaxies sont extérieures à la voie lactée en permettant d'estimer les distances au-delà des mesures de parallaxes. Les objets lointains ne forment plus dès lors l'épaisseur d'une coquille: ils sont répartis en profondeur. 1931, la théorie du Big-bang est à représenter un état condensé chaud à l'origine de l'expansion cosmique, que conforte en 1964 le rayonnement thermique du fond du ciel.

Aujourd'hui nous avons l'expérience instrumentale, outre des atomes du ciel que sont les systèmes d'astres, des molécules avec les galaxies et les amas galactiques, et l'on commence

d'apercevoir, de l'intérieur, comme une structure cellulaire à base de galaxies, qui n'est pas sans rappeler la composition d'une éponge. Structure présentement sondée seulement sur 2,5 millions d'années-lumière. Aussi, c'est encore à anticiper sur l'expérience que la *Cosmogonie d'Urantia*, par exemple, présente à notre imaginaire le tableau d'un Univers fonctionnant comme une unité organisée, en partie habitée et sagement administrée, évoluant, certes, de façon limitée, mais en réponse au potentiel éternel d'un absolu déifié. Univers organisé qu'entoure plusieurs anneaux impénétrés d'activité énergétique, dont le premier —le plus petit— croît sur une distance de 25 millions d'années-lumière.

Ce qui est à retenir est que la représentation de l'Univers en tant qu'organisme ne peut être encore que visionnaire, bien qu'elle date de plusieurs milliers d'années, tant semble encore éloignée l'expérience qu'on en peut avoir. Quant à l'apercevoir ainsi que création donnée à l'Être suprême natif des hiérarchies finalisées de tous les êtres issus du temps, cela reste quasi utopique pour sans doute encore bien plus longtemps. Sauf pour quelques chercheurs qui, tel le passionné Camille FLAMMARION, ne font pas tenir la crédibilité des connaissances avec l'exclusion de ce qui n'est pas objet d'expérience sensible.

Ce panorama montre combien notre expérience contemporaine étonnamment enrichie au cours des derniers siècles reste encore tellement réduite devant les **inventions** ésotériques auxquelles il est possible de croire avant de les connaître par expérience. Que tant de représentations précèdent avec plus ou moins de bonheur la preuve d'expérience est une conséquence directe des possibilités de complexifier l'imaginé en des représentations vraisemblables dans le champ des possibilités à portée d'une vue de l'esprit. Cela est tangible, bien que la propagation des modèles de représentation qui font intervenir la sensibilité de chacun au différent, dans la mesure ou ces modèles sont distribués en des milieux compétitifs de la performance qualificative, nivelle des différences

instaurées par suite d'échanges médiatisés du diversement représentable.

> Donc, au fur et à mesure, les connaissances se transforment, fusent et diffusent, ont leur osmose interindividuelle au sein des sociétés culturellement pluralisées quant aux croyances. Ce qui apparaît essentiel d'apercevoir ici est que la substitution progressive en savoir d'expérience de ce qu'il est possible de croire, aussi sophistiquée que puisse être son instrumentation, ne se peut que pour des réalités à portée opératoire. D'où l'utilité d'une métascience rationalisant la spéculation du domaine des réalités autres que physiques... sauf à continuer de se contenter d'une courte vue sur le devenir.

Au fil des époques successives, des voix s'élèvent parcimonieusement dans l'intention de promouvoir un intermédiaire entre une science physique et une connaissance métaphysique, mais elles restent sans écho et tombent plus ou moins dans l'oubli. Pour exemple de l'une de ces voix, citons Theodor FECHNER, professeur de physique à l'université de Leipzig, qui, dans la lignée de la philosophie de SCHELLING, tenta d'introduire une psychophysique dans le but d'assortir l'expérience extraceptive convenant à la seule réalité apostériorique, au besoin métaphysique de l'esprit qui, sous forme d'idéaux, exploite les potentialités de réalisations futures, c'est-à-dire une réalité apriorique. Remarquant qu'il est possible de rendre compte objectivement des choses inanimées à partir des lois de la physique fondées sur des réactions, c'est à ne rien dire du règne de l'animé spécifique des êtres, puisque ceux-ci surajoutent à la faculté de réagir celle de pouvoir agir. Semblablement, c'est à commettre l'erreur d'introduire l'entendement d'un règne spirituel depuis l'étude du règne de l'animé, alors que celui-ci se fonde logiquement sur des proactivités. Aussi ce ne peut être que depuis la pensée mentale introceptive à l'esprit qu'une métaphysique est finalement à se bien concevoir. D'où la fécondité d'une ontologie depuis le travail d'une pensée perméable et attentive au sens, ainsi qu'une intensité sémasynthétique à l'endocosme,

surajoutant aux protocoles d'expérience et d'observation progressant par extension exocosmique.

Le présupposé ontologique

Que peuvent être les prémices d'une ontologique? L'antique questionnement de la métaphysique occidentale: «pourquoi de l'être?» implique au moins implicitement, non seulement qu'il y ait de l'être, mais aussi que ce qui est ne soit pas plénitudité *in extenso,* c'est-à-dire que le propos concerne ce qui est seulement quelque chose. Le moyen de devenir dans le champ du potentialisé en essence depuis l'acte de protension visant ce qui est en avant de l'horizon d'ici et maintenant, en dépend. C'est pourquoi j'aborderai le propos par la converse du traditionnel questionnement pessimisme: «pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?». Disposition qui concerne la question de savoir «pourquoi des limites à ce qui est, plutôt qu'une existence *in extenso*?». En effet, l'axiome disant que rien ne peut advenir à partir de rien a pour alternative que quelque chose en particulier de limité, de variable et de relatif, peut se trouver “ex-sisté” depuis une existence *in extenso,* en ce que cette existence-là représente ni plus ni moins que la face opposée du néant.

Imaginons un poisson mutant avec un gène de métaphysicien se posant la question «pourquoi l'eau?». D'évidence il se sera d'abord interrogé (ou ce sera un autre avant lui qui l'aura fait) sur la question de savoir ce qu'est l'eau. Le questionnement allant de QUOI à COMMENT débouche sur le constat du perçu à l'explication du conçu, et représente l'avènement de l'instance scientifique à propos de la physique du monde. Donc, c'est à sa suite que le poisson mutant avec un gène de métaphysicien introduira, avec le plus de chance d'y répondre, le questionnement «pourquoi de l'eau?». Or il se trouve que la seule issue pour répondre à ce nouveau questionnement est d'introduire *ipso facto* un référent ontologique, en ce que, contractuellement aux choses et aux corps, sont des êtres, des sujets

individués et personnalisés. En effet, tout comme le constat du perçu conduit à l'explication en exigeant le parcours allant de QUOI à COMMENT, l'entendement répondant à POURQUOI ne peut manquer l'aperception d'un rapport à QUI, tel que la raison abaléitique d'être causé advient en raison de ce qui est en soi et par soi, c'est-à-dire d'une manière aséitique.

Le tour est bouclé en ce que la particularité de ce qui vient à être est de n'être pas encore sous plusieurs aspects, tout en étant préalablement donné en certains de ceux-ci afin de n'être pas non-être. Lorsque ARISTOTE asserte qu'il est impossible tout à la fois d'être et de n'être pas, c'est à considérer le continuum d'absoluité, hors variabilité temporelle, surdéterminant l'étant[1] se trouvant dans le rapport temporel d'une essence singulière d'être à une substance particulière d'avoir, puisque l'individué au monde procède d'un moyen soumis à accident, autant qu'à des effets attendus. N'oublions pas que le temps d'être constitue le champ d'appréhendement du métaphysicien, comme celui du physicien vise le contenu substantialisé de l'espace.

Pour justifier le point de vue spéculatif à prolonger la simple expérience du monde, évoquons E. KANT. Dans sa *Critique de la raison pure,* KANT écrivit: «Si le conditionné est donné, est donnée aussi la somme des conditions et, par conséquent, l'inconditionné absolu qui seul rend possible la relativisation du conditionné.» L'énoncé présuppose un processus de transformation, en tant qu'investissement des conditions. On ne saurait faire l'expérience des parties de l'Univers en cours d'organisation réalisatrice, sans concevoir simultanément un achèvement par épuisement des potentialités de réalisation; ni concevoir ce qui décide des conditions du parcours réalisateur, sans référence à des inconditionnalités en décidant. C'est en vertu de cette disposition que KANT posa en liaison de réciprocité la suite du [non-être du grand abîme → l'Univers

1. L'étant qui représente l'être en tant que phénomène.

de toutes les possibilités d'être → l'Être accompli, lumière du monde achevé]. Ainsi, depuis la seule cohérence sémantique, et tandis qu'on applique la modalité de possibilité à des transformations opérables entre deux extrêmes, on a l'affirmation des aspects qui sont à différencier les existants allant d'une existence-existante, de la modalité de nécessité, à une existence-non-existante, de la modalité de contingence, entre lesquelles arrivent toutes possibilités d'être, d'avoir et de faire. Oui, E. KANT le comprit qui, dans sa preuve ontologique, conclut en la possibilité d'existence relative posée en tant que conséquence du principe d'existence absolue. Mais il faut remonter à DAMASCIUS qui poussa le raisonnement métaphysique plus loin en posant de plus un continuum d'existence sans essence, donc existence intemporellement antérieure à l'existence aséitique (ce qui est par soi), en ce que la multiplicité ultérieure des êtres est subsumée par le fondement ontologique de l'Un, tel que l'Un l'est lui-même par une *ultrasistence* sans essence.

En subordonnant à l'existence dans le caractère d'illimitation, d'absoluité et d'immanence, les existats et ses ordonnances dans le caractère de limitation, de relativité et de variabilité, on ne fait qu'être en accord avec les critères de la raison (la même raison qui surimpose à toute expérience d'une suite bornée de nombres le concept d'infinité à permettre l'indéfinité du bornable). C'est ainsi que posant l'impossibilité d'advenir depuis rien, la conscientialisation des possibilités réalisatrices implique l'existence nécessaire et son aspect contingent **comme le positif et le négatif du même**. En sorte que si un sous-ensemble peut être formé de la somme de toutes substances faites de parties simples et composées susceptibles d'intégration à terme en un seul tout restant de nature bornée, alors existe pour complémentaire, hors toute actualisation des restrictions au principe de temporalité, la transcendance de ce qui est par nature indivise, en tant qu'unicité non bornable d'existence. D'où l'on conçoit que le sous-ensemble délimité du monde, définissable par un

commencement, des limites dans l'espace, un quantum d'énergie assurant un nombre transfini d'activités limitées en puissance par unité de temps et d'espace, a pour complémentaire une existence transcendant ce monde depuis sa propre nature omniprésente et omnipotente.

Pour ce qui est du fonctionnement de l'Univers, considérons ce que voici. Au premier degré, le terme de substance est synonyme de diversité par laquelle la composition advient, quand l'essence est synonyme d'unité insécable sous-jacente aux possibilités d'union. C'est en ce sens que la fonction d'hétérogénéisation —différentiation relative— dans l'Univers, trouve sa source d'être entre la dissémination individuée depuis l'Un absolu, et une source d'avoir dans la composition depuis la divisibilité indépassable et sans attribution de l'Infinité inconditionnée.[2] Entre autres choses apparentables par le sens discriminé depuis cette base, on parvient à la cognition de l'unifié dans l'Être suprême, en rapport à l'unicité dans l'Un. Comment cela? La procession exocosmique depuis l'endocosme est cause cachée dans l'émergence complexificatrice reposant, comme moyen, sur la phénoménologie des transformations métamorphiques. En sorte que l'Être suprême est de l'Un par scissiparité originelle, avant d'advenir depuis l'évolution progressive lui procurant son moyen, et en tant que réalisation depuis l'union des multiples individuations d'être. Aussi, certaines choses selon la manence de l'Être suprême sont premières, d'autres intermédiaires, et d'autres finales. C'est dans le même temps que le cosmos acquiert sa finalisation propriative comme tout substantialisé.

Avec le principe d'individuation, le distingué procède de l'absolu **pour être singulier au monde** et de l'infini **pour**

---

2. Dans les écrits de DAMASCIUS, la substance est à la base du substantialisé et prend le sens de composition, sens commun au continuum des multiplicités quasi indéfinies d'être et d'avoir, qu'on situe en interface entre l'unicité qualifiée dans l'Un, et la divisibilité indépassable sans qualification dans l'infini.

avoir en particulier un donné à relation. Les trois modes: manence, procession (ce duquel procède l'essence dans l'individué), conversion (ou la transformation métamorphique depuis le substantialisé), forment une suite spécifique de l'Univers impliquant le principe des deixis (ici ou ailleurs, maintenant ou en d'autres temps).[3]

Nous concevrons ainsi le sens déclaratif dont on use en logique avec le terme d'existence. Ce qui existe est en lui-même imprédicable, à l'encontre des faits advenant entre êtres et choses pouvant subsister un temps comme ceci ou comme cela. Ce qui est continûment *ex-sisté* au monde d'une façon continue ne saurait ni commencer, ni finir, en passant par les états métamorphiques d'individuation de ce qui a et est d'inévitablement articulé sur la modalité de possibilité. Ainsi l'essence qui s'exprime dans le sujet renvoie au principe d'immanence dans l'absolu, tandis que la substance réalisant l'objet est covalente en renvoyant à semblable immanence dans l'infini. C'est dans ce sens que la quiddité, répondant à la question *quid sit,* se formule à propos du fait d'être substantivé, d'une façon corrélée au questionnement *an sit* renvoyant à l'essence. Par son essence, en effet, l'étant détient sa subsistence individuée à permettre les réalités d'être en tant que présence dans un relationnel temporalisé, dans un sens où l'essence arrive avec l'*ex-sisté* au monde. C'est à entendre qu'en interface entre l'absolu et l'infini, le domaine du déifié existe en vertu de sa propre essence répondant à la modalité de nécessité, quand les êtres, répondant à la modalité de possibilité, ont leur essence reçue relativement, c'est-à-dire dans un relationnel réalisateur à leur altérité d'être. D'où l'on

---

3. En fait, ce que l'on considère ici n'est pas aussi simple. Pour saisir le propos de la deixis, lisons DAMASCIUS, *De principiis 162:* «Eh bien, attachons-nous aux apories que cela concerne et cherchons s'il est nécessaire que le procédant procède en demeurant dans son producteur…». DAMASCIUS soulève là un autre niveau d'interrogation du propos. En effet, si la deixis implique des temporalisations d'être dans un espace de relations relatives d'avoir dans le monde, au niveau multi-ordinal du signifié, demeurer (en existence) dans la cause processive ne prend pas le même sens que demeurer en un lieu.

pose le primat de l'existence nécessaire sur les possibilités d'être.

Il est important de souligner que la démarche du métaphysicien est épistémiquement en tout point semblable à celle du physicien, à viser de qui est complémentation réciproque. Après avoir disséqué les corps, analysé leurs composants moléculaires, les physiciens recherchent ce qui est susceptible de constituer l'atomicité de la matière, au-delà les parties composant les atomes. C'est qu'ils ont dans l'idée que toute individuation du domaine physique est divisible. Or si l'on projette son introspection au-delà les organisations de notre propre strate d'organisation cosmique, c'est qu'on a semblablement dans l'idée que l'état de composition découverte se prête encore à complexification; jusqu'à concevoir que la réalité est délimitée, relativement à chacune de ses actualisations, entre une borne de l'infinitésimal en direction de l'infiniment divisible, et une borne de l'intégré en direction de l'infiniment uni. Touchant à l'infinitésimal, quasiment rien n'est réalisé; tandis qu'un ultime degré d'organisation épuise les potentialités de réalisation. Aussi ce qui est ainsi clos, fini, relatif et temporalisé, conserve nécessairement une contrepartie existentiellement transcendante à n'être pas conditionnée à varier, mais de laquelle toute possibilité de changement advient.

Introduisons ici un nouveau concept rendant compte de la phénoménologie agissant sur les transformations métamorphiques intermédiaires. Intuitivement, du fait que le degré d'intégration atteint dépend du degré de ségrégation possible, il apparaît que le seuil synergique d'intégration puisse suivre l'évolution de celui des ségrégations diversificatrices. En sens tel qu'au énième ordre microcosmique d'individuation puisse coïncider un énième ordre macrocosmique de réalisation épuisant les potentialités des complexifications consentant à perfectionnement.

Pour autant que la métaphysique spéculative relève du laboratoire intellectuel dans lequel les éléments de notre expérience sensible sont interprétés ensemble en raison de transcendances, son discours n'est pas écrit une fois pour toutes et trouve à vivre au fur et à mesure de l'avancement des idées. En appliquant en métascience les instruments modernes de la raison que sont notamment la théorie des ensembles dans le respect des connaissances acquises en sémiotique et en systémique, une ontologique devient possible, et à sa suite l'espoir d'une théologie qui ne soit plus inféodée aux religions régionales. C'est à refonder le discours métaphysique depuis l'essai de la scientificité du propos. Pour postulat, l'autogénération du monde restant sémantiquement un contresens logiquement insoutenable, l'alternative est que les choses limitées et temporalisées à l'Univers le sont à prendre leur source d'une existence *in extenso* et continue (ne pouvant ni varier, ni diminuer ou s'accroître).

Dans une redéfinition de l'existence à se trouver nécessairement sous-jacente ainsi qu'intemporellement originelle aux possibilités de devenir et d'acquérir depuis des activités conditionnées, l'être en acte est sujet de prédication comme conséquence de l'intemporellement *ex-sisté* qui est à constituer le potentialisé —le potentialisé quidditativement sans attribution et aphénoménique— de la possibilité de réaliser phénoménologiquement au monde. La quiddité de l'être en acte dépendant des occasions de réaliser le potentialisé renvoie alors bien au fait d'être comme ceci ou comme cela, par rapport à son altérité d'être traduisant ce pourquoi est l'être, c'est-à-dire en raison de la puissance dans l'existant, préalable à son investissement dans l'étant.

Ontologie

4.1 Prolégomènes à discuter sur les continuums d'existence

En Occident, l'ontologie trouve son origine avec la formation des langues indo-européennes en ce que ces langues permettent d'attribuer de l'être à l'être en distinguant l'être d'existence, de l'être d'attribution. En Asie de même: les écritures figuratives par lesquelles on combine entre eux des sens pour suggérer le signifié, menèrent à des variantes qu'on retrouve jusque dans le *Tao te king* de LAO TSEU, en ce que la multitude des êtres s'égraine dans les temps pour cause de l'existence intemporelle du Tao.

Mais depuis l'évolution des langues attiques, émerge une nouvelle abstraction. C'est en effet tout naturellement que les anciens grecs purent opérer le rapprochement entre non-être de l'être, posé en tant que cela qui est caché, inconnaissable et conséquemment indicible, et l'être-là qui est dicible pour cause de manifestation. De cela, l'opposé à la vérité faite sur l'être manifesté ne représenta pas le faux, mais le manque de lumière faite: le non-être pour cause d'être caché à l'expérience du connaissant par suite d'obscurité.[4] **Disposition ayant aujourd'hui pour conséquence incontournable que l'être est par présence, tel que le non-être n'est pas**

---

4. Non-être attributif: ληθη = absence, ce qui est voilé, caché, l'oublié; l'être d'attribution: α-ληθη = la chose "visible", présence manifestée, dévoilée et conséquemment susceptible d'être conforme à la vérité du dit; à distinguer de οντος représentatif de l'être ontologique, ou existentiel et imprédicable.

uniquement pour cause d'absence; pour autant que l'existence du non-être ne soit pas moindre que celle de l'être. Ce distinguo mena tout naturellement à concevoir une continuité existentielle, à laquelle absoluité on ne peut rien attribuer qui puisse être en rapport aux discontinuités relatives d'être, d'avoir et de faire permettant d'identifier les individuations au monde s'exprimant en temps, en espace et en attributs.

Entre le fait d'être et d'avoir par rapport au concept d'existence, voici une image pratique à évoquer la différence de sens. Arrivé au milieu de la lecture d'un livre, nous parlons des chapitres déjà parcourus au passé, tandis que c'est au futur que nous parlerons des pages restant à lire, bien **qu'elles existent toutes ainsi qu'une présence qui se trouve intemporelle au fait de lire**. En effet, ce dont on parle en référence au temps qui passe s'applique ici à la seule lecture, puisque le livre lui-même se trouve hors cette temporalité-là pour être passé par sa propre instance de réalisation. C'est d'une façon semblable qu'il nous est possible de considérer la pièce qui se joue sur le grand chapiteau du théâtre de l'Univers. Elle a ses propres acteurs et agents liés aux références temporelles de réalisation, quand on conçoit, en rapport à l'intemporelle présence du potentialisé à l'Univers, que son éternel auteur est comme antéposé, c'est-à-dire existant avant et hors tout changement advenant à l'Univers.

Notons dès à présent, en rapport à l'image de la pièce se jouant sur le grand chapiteau de l'Univers, que l'entendement du vrai, du beau et du bon stigmatise le fait d'être dans le temps qui s'écoule. Même à n'examiner que l'une de ces trois coordonnées propres à l'actorialité du monde, HEIDEGGER considère que l'incorporelle vérité devient manifeste par actualisation et en tant que la liberté qu'a l'être de manifester ce par quoi il est: son essence. D'où la conjonction dans l'acte de connaître, de l'acte d'être donné à connaître depuis une lumière portée sur soi qui devient synonyme de vérité. Cette approche m'apparaît cruciale en ce que, depuis le néocartésianisme, l'énoncé aléthique, qui repose sur des signes de

confiance en logique, prit progressivement une conformation assertorique du raisonnement réflexif ayant la forme de: «la vérité est ce qui fait le vrai en tant que vrai», créditant le penseur à poser la véridicité du dit comme effet de sa subjectivité, en s'émancipant par là du principe de relation transitive.

Contrairement à la cosmologie reposant précisément sur des signes de confiance s'appliquant à la logique des observations, en cosmogonie, quelque chose peut cesser d'être sans l'envoyer au néant, et quelque chose d'autre peut advenir, mais sans pour autant être pour toujours et, dans les deux cas, cela de distingué reste à ne pourvoir advenir pour cause de soi depuis rien. Disposition conforme au principe de conservation allant de pair avec le prédicat de transformation.

L'absolument existant, pour être non temporalisable, se relie à l'adimensionnelle infinité (forcément non spatiale) de ce qui est contingentement existence-non-existante, dès lors qu'on en pose le continuum en rapport à celui de la finitude du limité (le spatialisable toujours limité, même à être indéfiniment agrandi) et la relativité d'être et d'avoir du temporellement fait. Parallèlement, l'assignation d'être, d'avoir et de faire comporte un commencement, même s'il est inconnu, tandis que l'existence sous-jacente reste indéfiniment sans origine. En d'autres termes, toute élémentarisation des constituants métamorphiques du cosmos reporte sur l'ensemble du genre sa condition de limitation extensive en temps et en espace, tel que le contenu existentiellement sous-jacent fonde les conditions de variation depuis son inconditionnalité propre. L'existence métaphysique se pose ainsi comme la garantie de l'expérience physiquement phénoménologique. Mais bien évidemment pour le concevoir clairement en rompant avec la soumission à l'actuel dogme scientifique d'autogénération du monde depuis rien, cela suppose que la personne juge de la réalité en donnant la primauté au raisonnement sur des idées reçues. À cette fin, il convient de s'immerger pour un temps d'incubation dans cette discipline que représente la métaphysique progressant discrètement

depuis la plus haute antiquité, et d'en prendre la mesure au sortir de la cloture mentale excluant ce qui ne peut relever de la physique du monde.

Il nous faut pour cela chercher à mieux distinguer significativement et soutenir depuis des référents appropriés ce qui discrimine l'être d'existence (aphénoménique) de l'être-là manifesté, auquel on accorde des attributs. Ce sera, tout le long de ce cahier, notre fil d'Ariane. Son aboutissement conduit tout naturellement à DAMASCIUS qui discrimina entre l'Un existentiellement unicitaire, par qui arrive le monde, de l'Un unifié, évoluant comme évolue l'union de tous les uns dans le continuum de la multiplicité indéfinie des êtres individués, et qui devient —à la suite de l'acte synergique du monde individuant le potentialisé—, en tant que suprême être d'attribution, se trouvant substantivé au niveau de la dernière strate en organisation de l'Univers. En articulant le propos scientifique dans une complétude intercontractuelle d'exigence logico-ontologique, c'est en effet entre l'Un existentiellement unicitaire et l'Un unifié que semble s'établir la métascientificité du domaine de la métaphysique surdéterminant l'expérience physique.

L'entendement du mixte ne peut venir qu'après, avec l'ultimité intégrant l'Un unifié qui est par le tout du monde finalisé, à l'Un unicitaire par lequel tout peut être. Il faut en saisir l'instance dans un sens où si c'est de l'Un unicitaire que toutes les multiplicités d'être des uns et des autres procèdent, cet Un n'est pas aussi ce qui procède de lui, pour la raison que ce qui est procédé est quelque chose, quand l'Un d'unicité est complémentairement autre que le plus grand ensemble de choses. La multiplicité des êtres représentant un tout différencié par relation alter-ego, surajoutée à l'indifférenciation du divisé jusqu'à l'infinitésimal, hors relation, du total, c'est de l'encours relationnel des uns et des autres épuisant les potentialités de réalisation, qu'advient le suprême être unifié. Autrement, il ne serait que le plus grand coagrégat formé depuis l'indifférenciation du divisé. Comme plénitude *in extenso*

dans le plérôme, ultérieure à l'instance performative de l'Univers, c'est alors le tout-être en un de l'unifié qui participe de l'Un unicitairement existentiel. “Tout” ne prenant pas ici un sens quantitatif commun de totalité, mais spécial de qualitativité faisant qu'une finalisation réalisatrice constitue ce tout-là issu d'une organisation épuisant ses potentialités, quand l'ensemblement des métamorphies intermédiaires sont seules totalisables.

Comme actualisation d'un état réalisé, la réalité conjoint les potentialités d'être et d'avoir à ce qui devient et acquiert. Par là, nous discernons que l'existence subsume les faits d'être et d'avoir, en tant qu'inconditionnelle nécessité antécédente à toute possibilité réalisatrice dans le statut d'être et d'avoir selon des conditions. En sorte que l'on puisse se représenter comme des enveloppes successives, en partant de la plus extérieure:

1. les réalités d'avoir, depuis les propriétés du **déterminé** en expansion vers l'infinité inconditionnée;
2. les réalités d'être, depuis les qualifications qui représentent la **modalité déterminatrice** de réalisations nouvelles ayant pour champ l'intensivité indéfinie des réalisations à l'Univers (réalisations nouvelles, c'est-à-dire non pas la maintenance des états du réalisé depuis des travaux appropriés, ni les transformations métamorphiques issues des seuls travaux qualificateurs, mais depuis ceux-ci qui investissent le potentialisé);
3. la réalité ex-sistée, décidant de la vertu des essences d'être et de la valeur des substances d'avoir: les **déterminants** de la réalité à réaliser.

4.2 Premier niveau de discrimination entre être et exister

Les signifiés attachés au concept d'existence nécessitent assurément plus d'efforts de conscientialisation que ceux qui relèvent de la notion d'être. Avant de tenter de sonder le domaine de l'existence se surajoutant aux faits d'être, il n'est sans doute pas inintéressant de considérer comment en évolua

la sémantique. À l'origine, on trouve comme toujours un même terme à permettre l'énoncement des aspects multiformes, en sorte que ce n'est qu'au fur et à mesure du travail de conception qu'on en discrimine des sens voisins. C'est ainsi que le terme d'existence prenait à l'origine un sens phanicitaire:[5] sortir de, naître, apparaître au monde, avant de prendre un sens quasiment synonyme d'être dans le monde. On a pour habitude aujourd'hui, surtout en logique mathématique, de rendre le mot “existence” dans son sens déclaratif, indépendamment des actualisations d'être et d'avoir depuis des caractères distinctifs. Ceci de particulier existe comme étant donné, certes, dans l'individué, mais de manière distinctement indépendante d'une quelconque condition actante d'actualisation.

L'être est alors ce qui se surajoute à l'existant du fait de réalisations particulières représentant l'investissement des conditions d'advenir dans le statut d'être. On trouve le verbe “devenir” presque dans toutes les langues. Ce verbe désigne l'instance performative à laquelle est censé succéder le statut de compétence, ce qui est à poser l'étant comme une conséquence actorielle de relation à l'altérité. Ceci dit en sorte que le concept d'**existant** fasse bien référence au principe de genèse (création potentialisant le formatif archétypal), quand le concept d'**étant** se distingue en référence au principe de transformation métamorphique finalisant le formé.

Le concept d'existence est nécessaire à l'expérience d'une instance transformatrice depuis un donné préalable en existence, en ce que l'énoncement de l'instance transformative passant par le devenir ne vise que le résultat d'être advenu. En sorte que le devenir de l'être dépend d'un continuum temporel spécifique du **subsistant** tenu à des deixis relatives faisant référence à des moments et des localisations. C'est là tout

---

5. Phanicité: le fait d'apparaître depuis des caractères individués dans le continuum spatio-temporel des pluralités d'être et d'avoir.

l'incommensurable écart entre de permanents **modes d'existence,** par rapport à la variance des modes de présence. Approfondissons cette disposition qui a l'avantage de poser le propos métaphysique d'une condition antécédente aux transformations métamorphiques du monde: la nécessaire existence de ce par quoi des transformations d'être et d'avoir sont possibles.[6]

On conçoit qu'il faut que quelque chose existe pour qu'il puisse y avoir action réalisatrice. Le principe d'action, auquel nous rattachons le prédicat de **faire devenir** et de **faire acquérir** est essentiel dans la définition des déclarations visant la réalisation de la réalité. Par cohérence sémantique, toute réalité tenant à des conditions de réalisation doit être considérée comme l'investissement d'une instance réalisatrice; même si cette instance reste inexpérimentable (hors l'actualisé). L'état de ce qui est se pose alors en relation avec le moyen de finalisation dans l'encours performatif tenu à des conditions, et depuis un donné existentiel à l'origine. En sorte qu'on trouve bien l'ordre logique d'un principe causatif du parcours:

nécessaire **existence-existante**	**existence-non-existante** (contingence)
inconditionnée et conditionnatrice	inconditionnée et non conditionnatrice
⇓	⇓

possibilité performative de devenir et d'acquérir depuis des conditions

⇓

les être et les choses finalisés

Par définition, donc, l'existence ne peut qu'indirectement se constater. Elle ne dépend pas d'un quelconque ensemble d'actions et ne reçoit pas la moindre attribution, tout en étant sous-jacente aux devenirs et aux acquisitions (ce par quoi l'action transformatrice aboutit aux états d'être et d'avoir qui, eux, sont prédicables depuis des attributs).

---

6. C'est-à-dire en sorte que soit respecté l'axiome disant que de rien, rien ne peut advenir, connu avec l'expression consacrée *ex nihilo nihil*.

Avec la pénétration par la pensée introspective d'un complément endocosmique, symétrique à l'expérience extraceptive, on considère une systémicité complémentaire des stratifications dans le microcosme en partant de notre propre strate d'organisation (les organismes constitués d'organes, constitués eux-mêmes de cellules, ces cellules formées de molécules, elles-mêmes formées d'atomes, dont la structure repose sur des particules que les physiciens tentent de casser dans le but de découvrir le domaine substratant cette dernière strate). Avec chacune de ces strates examinées entre l'infiniment divisé et l'absolument uni, c'est un certain **niveau attributif d'être et d'avoir qui va diminuant vers le microcosme, et va corrélativement en augmentant vers le macrocosme**.[7] Ce que l'on considère dans le prédicat d'être est que la condition de subsistence de l'étant ne perdure pas à la dispersion de ses parties substratives, alors même que ce qui se trouve perdu au niveau considéré d'être n'entraîne pas, de plus, l'arrêt en subsistence du contenu des différentes strates de la substance ayant sustenté l'étant au niveau d'individuation précédemment considéré. Pour axiome:

> Si les individuations du continuum des pluralités d'être et d'avoir sont en principe fragmentaires dans leurs substrats et corrélativement associables en des superstrats, aucune ne semble pouvoir advenir de manière **séparée** de son altérité et sans un donné génératif.

Poursuivons par la pensée ce processus de dispersion substrative. Il arrive qu'au terme des possibilités de la perte d'être, un donné en subsistence subsiste, mais étant privé de toute attribution, puisque situable en deçà la première attribution

---

7. Nous ne connaissons rien de la réalité du monde matériel qui ne soit tenu à une organisation en différents niveaux substratifs. Depuis l'activité mentale qui consiste à subsumer les données d'expérience, on en arrive à concevoir que l'ensemble de la réalité passe par un processus de systémation. D'où le concept de superstrat désignant les strates systémiques opposées aux substrats, pour toute chose intermédiaire située entre omicron (la plus petite réalité supposée individuée) et omégon (la plus grande réalité individuée issue de l'organisé).

acquise à l'environnement. Cela, dans le respect du principe de conservation représentant, *de facto*, la prémisse du principe de transformation. Donc, en deçà les formes de la subsistence on suppose un état de non-chose qui nous apparaît distinct du vide néantaire. De même on concevra qu'à l'opposé soit tenu, par-delà l'ensemble des niveaux de la réalité réalisée épuisant les potentialités d'être au superstrat, une existence absolue.

Évoquons avantageusement un concept asiatique pour en supporter l'idée. Dans le “Pays du milieu”, on nomme cette chose antécédente de tout état d'être le K'i. K'ien désignant le Ciel des cieux, au sens métaphysique, c'est-à-dire le seuil par-delà lequel se situe la condition de non-être; un non-être pris dans un sens qui est synonyme, non pas de néanticité, mais d'irréalité tenant du chaos dont le contenu à entropie infinie est sans attribution. Ceci étant du regard porté en direction de la dispersion maximale portant le potentiel de réalisation de l'Univers, le regard opposé vise la notion complémentaire désignée par K'ou. K'ouen peint, toujours au sens métaphysique, la Terre de la terre, sens propre à marquer le signifié de la plus grande réalité organisée, en tant que cette ultime réalité n'a aucun superstrat possible, étant formé d'un grand nombre de niveaux substratifs, avec, au-delà, une existence absolue.

Voici définies les bornes des actualisations épuisant les potentialités d'être en se réalisant progressivement entre une borne inférieure de non-être et la borne supérieure de l'Être suprême. Mais il importe de dépasser ces bornes aux états d'être ainsi que ces limites aux statuts d'étant, par le concept d'existence. Ce que l'on propose de faire à l'aide de la théorie des ensembles. Formant un ensemble de tout ce qui constitue la nature d'être et son principe de variation, ce qui est à surdéterminer cet ensemble est le principe d'immanence existentielle. En dernier ressort, et c'est là le plus important d'un point de vue du critère de tangibilité de chacun des domaines: **l'activité propriative des choses ne peut que**

témoigner de l'actorialité qualificative des êtres, comme cette dernière ne fait que témoigner de l'existence des existants au travers le principe de vertu des essences.

Déjà, dans *Le Sophiste* de PLATON, on peut entendre les prémices de la notion ensembliste de complémentarité appliquée à ces différences entre être et exister. PLATON pose ce qui est "même", en tant que distingué, de ce qui est "autre",[8] puis, raisonnant sur ces discriminés tel que: puisqu'il y a des êtres, nécessairement, ceux-ci ont pour complémentaire ce qui est autre que l'être (en sous-entendant le principe de **l'existence dans le non-être**, de façon conjointe à **l'existence dans l'être**). Rapport qu'on montre avec la figure 4.1.

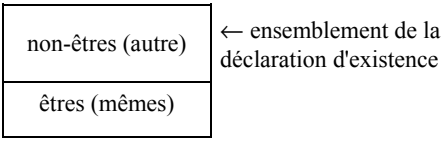


Fig. 4.1, l'ensemble "existence dans l'être" et "existence dans le non-être"

Ce qu'il y a d'audacieux dans les préliminaires de cette clairvoyance du domaine, c'est de poser le principe de l'existence du non-être depuis le constat qu'il serait impossible, sans cette disposition, **qu'il existât du faux au côté du vrai**. Le seul fait que l'on puisse **asserter, ou nier, l'énoncé de ce qui n'est pas aussi aisément que celui qui se rapporte à ce qui est, montre que l'une et l'autre des modalités de la condition d'être sont des aspects également existants**. Nous en poserons le rapport ainsi:

nécessité d'une inconditionnelle existence *in extenso*	possibilités d'être ou de n'être pas ceci **par rapport à cela**	contingences à l'existence: l'existence non-existante

La moindre référence à telle chose en particulier est à la distinguer des autres. Dès lors que les choses se distinguent les unes des autres, on ne saurait parler de choses en soi

8. Le Sophiste de PLATON dit: «Le tout entier UN, qui est absolument, et le totalement RIEN qui absolument n'est pas». Ce qui permet à DAMASCIUS de distinguer l'Étant, composé de tous les êtres, dans un rapport à l'impossibilité compositrice des non-uns.

(c'est-à-dire des choses sans référence implicite, ou explicite, qui la particularise dans son rapport à toute autre en général, ou à certaines en particulier). Car nous dirons de quelque chose précisément qu'elle n'est pas d'autres choses, **d'où le non-être de ce qui est autre,** dans l'indéfinité des attributions différentes de ceci qu'on désigne dans le particulier.

Essayons de passer outre l'exiguïté des limitations du propos posant que la **réalité réalisée** et la **réalisation du réalisable**, sont deux aspects du même tenant au principe de variation conditionnelle d'être, dont l'existence est l'inconditionnel soutien. La complétude du réel, comme moyen terme variatif entre nécessité existentielle et sa contingence, représente le rapport métrique et tensoriel du parcellaire, du localisable et de l'actualisable, à l'inépuisabilité d'un absolu existentiel. C'est en vertu de cette médianité du relativement conditionné et du relativement conditionnant (dans ses effets), que l'on conçoit ce qui advient à l'Univers en tant que l'interface active entre l'absolument conditionnateur en existence et sa contrepartie illimitativement inconditionnée.

Du point de vue restreint aux affects de la sensibilité qui est propre au naturalisme, on ne convient que de ce qui est capable de circonscrire **l'instance actualisée du monde**. Ce n'est que par le moyen de déductions susceptibles de produire des significations que, considérant la quiddité de l'Univers, nous attribuons un contenu vide à l'origine de l'instance temporalisée de son devenir selon des conditions, et ajoutons la finalisation de tout non-étant en étant, à l'opposé conséquent. Pour le contredire, il faudrait réfuter l'acception qui discrimine l**'existence sous-jacente au fait d'être, dans la réalisation de l'Univers**. Autrement dit il faudrait que le discours des cosmologues circonscrive le principe d'émergence dans le processus de transformation, sans le support d'une prémisse générative allant avec l'origine du processus. Mais la réalité observable —ce qui se transforme, en tant que constitué d'un enchaînement de réalités antécédentes se prêtant à réalisation surdéterminatrice des états du réalité—

implique que le statut eccéitique de ce parcours selon des conditions, se fonde bien sur un antécédent aséitique d'existence, pour comprendre la perséité de l'Univers.

Scientifiquement, on ne s'interroge que sur les caractères quidditaires des choses depuis une succession de “quid sit?”: **qu'est-ce qu'est cela (qui se manifeste aux sens)***, sans plus se préoccuper de savoir ce qui* confère le pouvoir de faire être et de faire avoir?[9] Dès que le questionnement est nominativement posé depuis les restrictions de son parcours, il est évident que ce discours, puisqu'il reste incomplet, est surdéterminable dans l'intelligence du questionnement “an sit”, complémentaire du premier, par l'interrogation métascientifique d'une spéculation sur l'existence de ce par qui et ce par quoi advient cela qui devient et acquiert. À progresser, les deux sortes de discours ne feront toujours que se compléter et resteront également utiles à l'édification d'un savoir moins restrictif que celui des dogmatiques opposées entre le matérialisme et le spiritualisme. Ces dogmatiques apparaissent également issues de naïvetés apparentables, en ce que l'une est basée sur la croyance en la génération miraculeusement surnaturelle des choses et des êtres, quand l'autre l'est sur la croyance en ce que la capacité de générer le contenu cosmique provient de l'autonomie anarchique accordée aux transformations métamorphiques de son présent contenu depuis rien.[10]

---

9. Le discours scientifique étant délimité par les seules expériences sensibles du réalisé, il n'est propre qu'à répondre à la question: qu'est-ce que? On y reviendra, bien qu'historiquement nous retrouvions la notion d'existence discriminée de la notion d'être conservée chez AVICENNE, après qu'il ait entrepris de renouveler la métaphysique d'ARISTOTE, et que, la retrouvant chez THOMAS d'AQUIN, elle subsiste de nos jours avec D. DUBARLE, ou bien chez M. BLONDEL.

10. Si le physicien pose son objet depuis la perception des effets, et rend compte des causes en disant que tout effet a nécessairement une cause; alors le métaphysicien pose son sujet depuis l'entendement d'une nécessité causative faisant que le causé, quel que soit le nombre et la durée des réactions poursuivies dans la modalité de cause à effet, puisse être soumis à une origine causatrice participant d'un non causé (tel que le peuvent des **inconditionnels non phénoméniques rendant compte, logiquement, du constat des conditions**

Le concept de ce que les conditions d'expérience du faire être et du faire avoir sont pendantes aux inconditionnalités de l'existence, fait suite à ce que la cause première des événements conditionnés ne peut se démontrer, ni être théorisée, depuis des caractères anexistentiels.[11] Il s'agit donc ici de définir les éléments que nous tiendrons dans notre postulat d'un principe de génération, relativement au statut d'**être conditionnellement subsistant dans l'instance de transformation métamorphique**. Ne pouvant préjuger de ce que les événements du monde tiennent conditionnellement leur origine d'un continuum néantaire, nous en jugeons selon ce qui existe de façon *in extenso* en un continuum opposé, et **en tant que cela qui existe est autre que ce que nous incluons dans l'instance de ce qui vient à être conditionnellement**. Le caractère d'inconditionnalité constitue un élément de conception holistique par lequel on entend l'analogie, simple et incontournable, faisant que la réalité d'une pièce de monnaie repose sur la constitution insécable entre une forme appelée face et une forme appelée pile. L'expérience de **percevoir** la figure du côté face de l'événement "pièce de monnaie" (en l'occurrence le monde sensible), implique de ne pouvoir que **concevoir** l'existence de la figure du côté pile invisible, ou simultanément inexpérimentable, quand l'une et l'autre sont également tangibles.

L'opinion qui se trouve sous-entendue dans les théories cosmologiques contemporaines, préjuge de ce que les transformations du monde ont pour origine un statut opposé au principe d'existence. Plus précisément, on entend que les dites transformations ont pour potentialité un continuum chaotique provenant, par continuité implicite ou explicite dans le raisonnement, d'un continuum néantaire. On conçoit

---

phénoménologiques). Cette disposition est soutenue en tant qu'énonciation nécessaire des inconditionnalités rendant compte de ce qui, à l'expérience, nous apparaît conditionné.

11. Anexistence: statut privatif s'opposant, dans la théorie des ensembles, à l'existence plénière absolue, qu'on distingue de l'inexistence s'opposant au caractère relatif d'exister du relationnel ensembliste à l'existence-non-existante. *Cf.* § 4.4.

par là qu'en deçà les premières transformations métamorphiques de l'Univers, rien ne peut exister; ce qui a pour conséquence que toutes les énonciations physicalistes sont fondées sur des antécédents d'anexistence, en tant qu'instance réalisatrice depuis rien. Conséquemment, le monde engendré *ex nihilo* ne peut advenir en vue d'un but: il est forcément sans raison d'advenir. Ce raccourci, s'il satisfait nombre des penseurs de notre époque, n'est cependant pas consensuel. Je citerai à l'appui LANZA DEL VASTO: «[...] car le plus ne peut sortir du moins. Conséquence de ce principe que rien ne sort de rien. Le vivant ne sort pas de la matière, mais d'un vivant; la vieille fable de la génération spontanée est démentie par l'expérience scientifique autant que par la logique formelle. De même que la personne ne peut être engendrée par la bête, ni la conscience par ce qui n'en a pas. Il serait ridicule en d'autres temps de réciter ces évidences, mais l'époque en est arrivée à un tel degré de décomposition doctrinale que l'évidence est devenue paradoxe.»[12]

À ne pas confondre l'existence avec la subsistence, nous discriminons le propos génératif particulier au discours métaphysique, du propos transformatif particulier au discours scientifique. Une métascience naissante aura de cela dans les décennies prochaines un rôle second d'émanciper la science du préjugé d'autogénération de la nature, comme la science, en évacuant le surnaturel, eut celui d'émanciper les consciences d'une scolastique d'église par l'expérience, mais hélas au seul niveau d'une pensée enfermée dans le raisonnement du tiers exclu, d'où le concept de génération spontanée des choses du monde.

Sémantiquement, il y a matière à réflexion pour rendre compte d'une cohérence des contractualités entre le caractère de **non-existence** (en tant que classe distincte de l'**anexistence**), et ce qui, dans l'apparence attributive du devenir et

---

12. LANZA DEL VASTO, *La trinité spirituelle,* 1971, Denoël, page 20.

des acquisitions spécifiques des transformations métamorphiques du monde, perd les caractères d'être, par rapport à ce qui devient. Autrement dit, apparaît rationnelle et défendable depuis la logique, la déclaration que ce qui ne devient pas ni n'acquiert, et qui répond au prédicat d'impossibilité, procède contractuellement bien du continuum de non-existence. Car, comment montrer le contraire, c'est-à-dire que ce qui devient et acquiert participe également d'une faculté performative conférée au statut d'existence si, dans le respect d'une cohérence des sémanticités du discours, il faut faire que tout ce qui se nie ou s'affirme d'une classe, puisse se nier ou s'affirmer des éléments qu'elle contient, pour que l'ensemble se caractérise de ce dont on le distingue?

Si la pensée physicaliste des cosmologues ne discrimine pas les paramètres non vides de l'existence-non-existante par rapport à la plénitudité d'une existence-existante, il semble qu'il y ait en pratique encore pire incohérence sémantique à conférer positivement des propriétés, qualités et vertus, au néant lui-même en vue de faire être le monde. **Car accorder la plus insignifiante des attributions au caractère néantaire, c'est transformer justement cette classe vide en une classe contenante.** Et du même coup, non seulement nous rendons caduque la logique du raisonnement, mais nous dénaturons de plus le sens des termes. Par conséquent il y a, d'évidence, une contradiction dans l'énonciation du prédicat ontologique avancé *ex nihilo nihil*. Nous nous démarquerons donc de cette opinion fondée ni en expérience, ni en raison, en formalisant la notion d'appartenance d'une quelconque dimension relative d'existence en soumettant sa composante à la théorie des ensembles —toute expérience d'être, d'avoir et de faire se prêtant à attribution (relativement à des conditions de relations dans le principe de fonctions contractuelles) apparaissant dériver de limites *ex-sistées*.

L'expérience de ce qui est actualisé au monde en vue d'interactions contractuelles entend le concept de fonctionnalité des transformations métamorphiques de l'Univers. Et le constat

de ce que l'Univers est intelligible au travers les différentes strates systémisées suffit à rendre compte du principe de fonctionnalité, en ce que la fonction surdétermine les conditions substratives (l'autre face d'une distribution d'effets interactifs), **par des raisons contractuelles d'agir en chaque niveau de systémation considéré, afin que des réalités superstratives puissent se réaliser (puissent être réalisées, étant préalablement *ex-sistées*)**. Disposition conforme à ce que l'émergence de nouvelles réalités en chaque strate découle des activités contractuelles du niveau substratif réalisé en vue d'une constitution superstrative.

Ceci dit, quel est ce que nous avons à surajouter au constat d'expérience pour cerner ce qui surdétermine le présupposé des contractualités au devenir de l'Univers? Il semble qu'on puisse trouver un début de solution en appliquant au critère d'existence le formalisme représentant le plus petit commun dénominateur des connexions modales tenues pour exhaustives avec le carré sémiotique de la typologie fondamentale de relation:

nécessité	contingence
possibilité	impossibilité

C'est en tous cas en discriminant le principe de **génération** de celui des **transformations**, qu'on peut apercevoir la rationalité du raisonnement d'ARISTOTE montrant la possibilité de l'ensemble des êtres causés depuis au moins un être nécessairement incausé. Pour ce qui est du rapport entre l'intemporalisation générative de ce qui est *ex-sisté* au monde et la temporalisation de l'instance des transformations performatives de réalisation, considérons ce que voici. **L'enchaînement de cause à effet de la suite intermédiaire ininterrompue des transformations du monde n'a ni extrémité originelle touchant à l'incausé, ni extrémité finale sanctionnée par l'impossibilité de causer un effet de plus, hors l'épuisement local et temporel des potentialités de réalisation.**

Cela distingue la “possible” relation transitive des devenirs temporalisés (génération et corruption), à sa contrepartie éternellement *in extenso* (ce qui, étant, ne peut devenir ni dédevenir). Dès que l'être fugitif est actualisé sur la ligne du temporalisé, il s'actualise en devenant **relativement**. L'instance d'effectuation, en tant que préalable intermédiaire au statut d'être devenu, peut être cause directe (ce qui est en acte), ou cause indirecte (ce qui reste en puissance) du devenir au monde; mais tel que l'être possible requiert une cause nécessaire à sa finalisation servant des réalisations ultérieures. D'où la déduction d'AVICENNE montrant que dans le continuum des relativités ontologiques, il n'y a pas d'être qui soit possible par lui-même, pas d'être qui puisse échapper à la nécessité d'un autrui qui lui soit antérieur (ce qui est dans l'individué à transmettre une puissance générative). Et c'est de cela que si, spécifiquement au continuum cosmique, rien ne peut advenir en tant que création *ex nihilo,* alors c'est que les conditions de la génération sont antérieures aux faits de la transformation. Pour que des choses adviennent en particulier depuis des relations entre les êtres, il faut antéposer aux discontinuités relatives d'être au moins un existant absolu face à une indéfinie potentialité.

À la suite d'ARISTOTE, c'était également patent pour THOMAS d'AQUIN revendiquant l'autonomie de la raison devant l'autorité dogmatique de l'Église, et cela l'est encore aujourd'hui contre toute dogmatique physicaliste: le monde peut être généré (créé) sans origine, si le sens du principe de génération se réfère au fait de dépendre d'un autre pour être. Le monde est alors temporel pour sa réalisation, sans l'être pour son existence. Tout différemment apparaît en puissance, ou en acte, l'essence établissant l'existence dans les pluralités individuées d'être, par rapport aux choses réalisées sur des substances, puisqu'il s'agit là de moyens.

Ce n'est que par des moments discriminatoires de quiddités particulières, exprimées dans le respect des règles de la sémiotique que, peu à peu, se mettent en place les signifiants

susceptibles de rendre compte du COMMENT et du POURQUOI "le monde". La supériorité du jugement selon les 4 modes qui vont du nécessaire à l'impossible, n'apparaît plus à faire. LEIBNIZ, en parla même plaisamment dans sa préface des *Dernières nouvelles de Chine,* comme d'un second œil nous permettant d'apercevoir des significations transcendantes, **de la même façon que le regard géométrique nous permet de cerner la corporéité des choses**. En dernier ressort, si les formes constituent une éduction[13] de la matière, également les finalités par rapport aux progressions du monde. À suivre la même humeur, les mortels terriens qui choisissent depuis leur libre-arbitre de ne participer que de la matérialité de la nature ne peuvent que balancer entre les conjectures intellectuelles appliquées aux seules choses temporelles. Ils ignorent alors la complexion des vérités appliquées aux choses éternelles, puisque leur récognition est à participer de l'âme dont ils sont à nier la réalité. C'est donc uniquement à le vouloir qu'il est possible de maintenir intellectivement une interface active, faite d'âme et en conscience, entre la glose scientifique limitée aux êtres corporels, et celle, **complémentairement** métascientifique, traitant des êtres surcorporels.

Dans un formalisme des caractères existentiels moins restrictif que ceux qu'on a coutume d'entendre, le possible représente ce qui, pour advenir, à besoin de quelque chose qui s'en trouve être la condition. Par logique des classes, toute antériorité, comme toute suite des choses possibles, conservent ce caractère spécifique. Avec les prédicaments à l'existentialité soumis aux modalités du carré sémiotique de la typologie fondamentale de relation, la modalité de nécessité appliquée au caractère d'existence provient de l'affirmation du prédicat lui-même. Et cela, tel que la non-existence représente la modalité contingente d'une existence-non-existante qui est, nous le démontrerons si cela est encore utile, autre que la

---

13. Éduction: l'émergence depuis l'antérieur, après que se soit produit un effet interne (ressortir hors, étant préalablement latent, ou potentialisé).

privation dans la thèse. Les modalités de possibilité et d'impossibilité ressortent de l'expérience sur le lieu des conditions limitées de **ce qui est susceptible de varier entre les deux premières classes.** En sorte que la “possibilité d'être causé” ait pour interface significative une nécessaire existence incausée, séparée de la classe des contingences à l'existence.

Le caractère discriminant est que l'existence dans la modalité de nécessité n'est pas relativable. Cela qui existe, existe inconditionnellement, en tant que réalité absolue. Ce n'est qu'au caractère intermédiaire dans la possibilité de changement d'état qu'on peut appliquer, selon des conditions, le concept de variation relative du contenu. Depuis cette distribution des prédiqués en des classes logiques d'attribution, on dira que ce qui advient dans la modalité de possibilité advient seulement par le moyen d'au moins une condition; mais aussi (et ce n'est pas le corollaire), que le possible, s'il ne répond pas à des conditions, ne peut advenir. En effet, advenant en répondant à des conditions de devenir, le possible a pour vecteur l'être d'attribution; mais ne répondant pas à possibilité, ce qui est visé par un mouvement opposé antagoniste au premier va jusqu'à cessation être, pour cause d'un point de non-retour en dédevenir. **Ce point de non-retour en dédevenir se pose covariant au point de non-retour du devenir vers le statut d'être dans la substantialisation à l'Être suprême.**

> Il n'apparaît pas d'alternative au corpus des propositions avancées sur le sujet restreint au fait d'advenir conditionnellement. De cela même on évoque que: quels que puissent être le nombre et les directions des transformations intermédiaires, ce qui doit finalement être, le sera effectivement au terme d'un épuisement des potentialités d'être. Avec le concept de finalité de toute instance réalisatrice, ce qui devient doit finir par être, comme ce qui ne devient pas doit finir non-être, dès lors qu'on suppose une même deixis entre le mixte être et non-être durant l'encours réalisateur du devenir.

Le travail intellectuel sur le site extraverti de la réalité, via les perceptions de nos sensibilités, aboutit à nous édifier sur les aspects physiques du réel. C'est à faire que la connaissance qui en résulte n'est concernée que par les transitions de phases instaurant des variables d'état, spécifiques des transformations métamorphiques qui affectent les représentations de notre expérience du subsistentiel. Dans le champ épistémique, la pensée qui considère ce qui est ainsi restreint à l'expérience extraceptive d'un certain environnement, a pour mouvement légitime l'établissement *de facto* du principe de **l'expérience des subsistences** du donné aux variations d'être. Mais l'on peut ne pas en rester là et tenter d'entreprendre l'exploration d'un second niveau de signification avec la compréhension surconscientielle afférente aux signifiés multi-ordinaux. Autrement dit, après la compréhension de la nature, ou simultanément à celle-ci (l'entreprise physique), on peut encore tenter de sonder le lieu en lequel se situe **la nature de la nature** (l'entreprise métaphysique). Par son travail, cette même pensée est surconscientielle pour se situer sur le site introverti de l'entendement des nécessités et des contingences. Site qui subsume le principe de variation, de limitation et de relativité du constat *de facto* d'une réalité limitée aux aspects phénoménologiques des transformations métamorphiques répondant au questionnement QUOI et COMMENT.

À ce travail-là du constat *de facto* peut donc s'ajouter le mouvement tout aussi légitime, établi *de jure,* de la problématique tenant aux **modes immanents d'existence**. Et par conséquent, le travail intellectuel du questionnement dans le rapport de POURQUOI à QUI sur le site métaphysique d'une expérience introceptive se justifie de la recherche d'une connaissance complémentaire, métascientifiquement transposable.

C'est un mouvement naturel de l'intelligence qui, faisant suite au “savoir les phénomènes”, tente de fournir des explications susceptibles de satisfaire l'énoncement de ce qui antériorise et

postériorise l'instance de l'Univers manifestant les réalités afférentes aux êtres d'attribution. Pour en juger, que le lecteur accepte de passer outre la polémique des faiblesses d'une métaphysique désuète. Cette faiblesse peut bien divertir ceux qui se satisfont avec la moitié de la problématique d'une expérience de l'existence mais, par-delà les tentatives infructueuses, l'invention métaphysique reste de trouver ce qui confère le principe d'autonomie contractuel des modalités tenant au concept du donné à être passant par le processus de transformation avec effet attendu.

Lors d'un pensum plus universel, lorsque des progrès seront réalisés en théorisation métaphysique, s'imposera de mieux en mieux à la raison que le principe de transformation métamorphique, appliqué au monde, ne représente que l'une des modalités de l'existence. Et lorsque cela adviendra, alors une implication ressortira d'elle-même: que l'existentialité de l'existant, dans son fait d'être là, manifesté, dépend de son existence même, **et non pas que c'est de la manifestation d'être que résulte son existence**. Si le statut en existence de l'existant s'avère indépendant de son investissement dans l'expérience manifestant son existence, on conçoit que les preuves manifestées ne subrogent pas l'entendement de l'existentiel. Mais d'ores et déjà, même à ne pas se suffire de cette disposition, **on fait dans le cas contraire que l'existant appartient aux preuves de son existence**, ce qui est contradictoire à la plus élémentaire des opérations de la logique, puisqu'on y assure qu'une propriété se définit comme appartenant à la puissance de l'élément dans l'ensemble qui le contient.

Et si donc l'existence de l'existant est indépendante du principe de manifestation propriative, qualificative, ou vertuelle d'être là, non seulement ce qui existe peut exister sans preuve donnée aux sens, mais, de plus, puisque manifestation il y a, cette manifestation ne saurait constituer une preuve de ce qui existe dans un rapport à ce qui n'existe pas, si cette preuve échappe à l'état de notre sensibilité, même prolongée de

l'instrumentation technologique, ou qu'elle échappe encore à notre compréhension intellectuelle, que prolonge, semblablement, l'instrumentation théorique, pour ne résulter que de la clairvoyance de notre entendement. **Cette proposition assure en effet, ni plus ni moins, un droit d'existence susceptible de concerner toute expérience ne concernant pas notre propre nature, en ce que celle-ci est particulière (anthropomorphique), et ne peut conséquemment pas de plus ressortir comme étant universelle.**

Dès lors, il apparaît qu'il nous faut définir l'existence indépendamment de toute description des modes de son expression **depuis la notion de continuums existentiels**, c'est-à-dire assurer le concept d'existence en tant que celle-ci est indépendante et antéposable à ses investissements, ou en sorte qu'on pose bien la notion d'existence en avant de la structure d'où sont issues les notions de devenir et d'être. Plus particulièrement, il nous faut poser en avant du statut d'existence relative et discrète (discontinue) s'établissant dans le cadre des limitations en expérience individuée, le statut complémentaire d'une illimitation spécifique de l'invariation, donc non temporalisable, de son mode unicitaire (le continu). **Autrement dit, et par analogie au fondement de la suite indéfinie des nombres depuis l'infini mathématique, que ce soit bien l'absolu existentiel qui fonde la théorie des relativités dans le genre.**

En dernier ressort, les éléments spécifiques de la nature d'être apparaissent devoir leurs expressions proprioqualivalorielles de ce qui se trouve investi dans les limites de deixis finies variables et relatives. Il s'agit de comprendre le principe d'étendue spatio-temporelle d'existés pouvant, éventuellement (et non pas obligatoirement), s'engager en des structures relationnelles de réalisation par actualisation. C'est par conséquent le formalisme de ce dimensionnement existentiel qu'il nous faut élaborer avant toute prédication attributive au réalisé, c'est-à-dire théoriser des classes spécifiques de limites existentielles rationalisant l'expérience des existats.

En vérité, on tient depuis longtemps pour démontré en philosophie que le caractère existentiel ne se prête qu'indirectement à prédication depuis des états d'être, d'avoir et de faire, alors que sa nature propre ne relève d'aucune possibilité prédicative. Certes, un existant peut être ceci ou cela, dans telle proportion et relativement à telle relation d'ordre, mais les attributions s'adressent à l'être manifestant l'existence, pas à l'existant. Ce qui exprime que ce qu'on attribue se peut à l'agent, et non pas, par extension illicite, que son existence elle-même est prédicable.

Cette disposition est suffisamment assertée par les philosophes du XIXe siècle pour que nous nous contentions d'en évoquer le fait. Au reste, historiquement, toutes les tentatives faites en vue de concevoir, ou de prouver l'existence depuis des conséquences actantielles, furent vaines. Par exemple, on peut citer la théorie de WOLF qui avait pour but de rendre compte de l'existence depuis rien. Des critiques de l'époque montrèrent que cette théorie est irrecevable en raison même de ce que la "*proxima causa*" que WOLF ajouta à la notion de possibilité, ne peut jamais atteindre au complément déterminatif de ce qui se prête à déterminité, quelles que puissent être les récurrences entreprises. En effet, la théorisation d'une telle suite pseudo causatrice remontant jusqu'au seuil d'une inexistence particulière implique que cette suite soit elle-même affectée du même signe négatif, c'est-à-dire qu'elle reste formée d'une série indéfiniment poursuivable de causes improductives. Par conséquent, la seule façon de ne pas laisser la pensée sur son arrêt, reste de considérer l'alternative: une suite causatrice d'effets d'être et d'avoir, depuis un préalable existentiel ne relevant pas du principe de causation.

4.3 Moyens rationnels d'approche du propos

De façon semble-t-il bien établie, **la classe est l'extension du prédicat qui la détermine**. C'est en référence à cet aspect extensif qu'il nous faut, jusqu'à une prochaine amélioration de

la logique, hypostasier ce qui est significativement contracté entre des classes d'existence. Par définition, l'existence se pose en contradiction à l'anexistence, en tant qu'un continuum néantaire est en contradiction d'une plénitudité *in extenso*. Si l'on considère que la seule déclaration: *Je pense, donc je suis,* suffit à ordonner le fait d'être actualisé du sujet énonciateur, c'est alors de manière sous-jacente que son existence s'instaure comme notion plus abstraite, tenue hors tout relationnel. Entreprenons l'ensemblement signifiant du propos qualificatif en le calquant sur celui qu'on retient dans la théorie des nombres à propos du quantitatif:

- $\varnothing$, la classe vide d'existence;
- $\exists^R$, le déclaratif de la modalité relative d'existence spécifique de ce qui se prête à variation ex-sistentielle, et tel que l'*ex-sisté* désigne les existants disséminés en raison du continuum d'existence *in extenso* par absoluité, immanence et infinité, jusqu'au lieu du continuum des multiplicités finies, variatives et relatives d'existence;
- $\exists^A$, le déclaratif complémentaire à la classe vide d'existence, donc la classe à laquelle on accorde le caractère unicitaire d'exister de façon absolue depuis le statut immanent d'inépuisabilité.

Si $\exists^R \setminus \varnothing = \exists^R$ (si le contenu de la classe des existences relatives porté en différence à rien, ne modifie pas le résultat), et si $\exists^R \setminus \exists^R = \varnothing$ (si la classe des limitations en contenu, soustraite d'elle-même, affiche un résultat nul); alors c'est que: $\varnothing \in \exists^R$ (la classe vide appartient, par définition, à toute classe contenante).

Ces opérations démontrent, apparemment sans ambiguïté, que le néant, comme ce qui est nul, ou ce qui est vide, est une partie stricte de ce qui existe relativement, c'est-à-dire ce qui se pose à la fois non vide et incomplet (non *in extenso*), et qui, conséquemment, **est susceptible de varier entre des limites**. La démonstration inverse qui serait à prouver que le relativable appartient à la classe vide, apparaissant insoutenable, nous tiendrons l'énoncé opposé pour vraisemblable

jusqu'à son infirmation par des preuves de la raison, ou des preuves de l'expérience. De telles preuves de l'expérience n'étant pas fournies et comme il ne semble pas que nous puissions effectuer la démonstration de ce que $\exists^R \in \varnothing$, depuis l'application des règles de la logique en usage, nous retiendrons donc, avec $\exists^R \notin \varnothing$, que l'existence finie, relative et variable, ne procède pas du néant. D'où nous conclurons en l'impossibilité de l'énoncement logique des théories fondées sur l'autogénération par lesquelles on entend que ce qui devient et acquiert procède du néant au travers d'un continuum chaotique. Du défaut d'alternative logique, il ressort que les transformations métamorphiques de l'Univers restent conditionnées à des adimensionnalités existentielles qu'on situe à l'opposé de rien, en tant que source *in extenso* d'existence.

Au-delà le principe d'universalisation relative à l'examen du particulier dont on a l'expérience depuis des individuations délimitées, relatives et variables d'existence, se situe par suite la continuité inconditionnée d'existence absolue, infinie et immuable. Cela a pour résultat de donner la totalité des existats relatifs, comme procédant d'un unique existat absolu. Disposition qui se trouve être la démarche inverse à celle tenant dans ses prémices la génération du monde depuis rien. Cette source processuelle d'existence *ab uno,* c'est-à-dire depuis un seul (un seul existat unicitaire, immanent et absolu), est alors indépendante du principe de localisation spatio-temporelle spécifique de l'expérience des pluralités existentielles.

Avant de développer le formalisme de ce qu'on pose par là, notons que le propos est en accord avec les données de l'expérience et celles de l'observation. Car **nous n'avons jamais observé, ni aucune expérience n'a jamais prouvé, que ce qui se transforme tient sa transformation autrement que d'un antécédent déjà transformé, et tel qu'aucune transformation n'apparaisse spontanément depuis**

rien: on n'a jamais vu un effet advenir sans au moins une cause. Ce qui est une présomption sérieuse pour valider l'existence relative dans sa pérennité génératrice. Avec ce présupposé, nous ferons le rapprochement que voici. C'est par analogie que l'on conçoit que, pas plus que l'infini ne représente la totalité des choses finies et indéfiniment agrandissables, de même l'incausé est autre que la suite d'une indéfinité de causes suivies d'effets: ce ne peut être qu'un continuum incausé (qu'on discrimine de l'acausatif) qui constitue ou instaure l'inépuisable source des causations du continuum des relativités d'être, d'avoir et de faire, dans le sens où le conditionné implique complémentairement l'inconditionné. Je ne vois personnellement pas comment faire appartenir la première cause du manifesté en existence —non pas sa transformation dans l'instance performative du monde— à un continuum néantaire, sans qu'il y ait contradiction au plan de la cohérence sémiotique des termes utilisés. En sorte que, devant tenir une cause à l'origine des transformations du monde, on doive, de surcroît, la tenir incausativement (on va voir bientôt comment) d'un continuum opposé d'existence continue unicitaire et de plénitude *in extenso*, puis que, constatant le résultat dans la logique des ensemblements, nous énoncions intuitivement un principe de dissémination, de génération, autorisant les transformations y faisant suite. D'où l'idée que ce qui devient et acquiert conditionnellement tire sa génération, puis ses possibilités transformatrices, de ce qui existe inconditionnellement; compte tenu de l'impossibilité de démontrer que ce qui devient et acquiert conditionnellement procède de ce qui n'a pas d'existence, et en vertu de ce que, par analogie, on a toujours vu dans la nature ce qui se transforme procéder d'un préalable métamorphique (n'advenant pas depuis rien). Aussi, nous ne pouvons apparemment rendre la cohérence de l'ensemble du phénoménologiquement **donné aux sens**, qu'en rapport à sa complémentaire renfermant l'ensemble non phénoménique du **donné aux** concepts. Il s'agit simplement d'une application de l'induction par

syllogismes, c'est-à-dire en telle sorte que certaines choses étant constatées et posées, quelque chose d'autre apparaît à la conscience du seul fait des données.

À l'appui, je montre dans le *Cahier second* écrit pour *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu* que la loi de commutativité tient compte des signes vectoriels des sémanticités participant d'un niveau multi-ordinal du signifié. Succinctement, il s'agit de la loi de commutativité entre termes thétiques, reliant les opérations sémantiques aux opérations nombrées depuis de mêmes règles. Les appliquant, on aperçoit que l'origine du plus grand ensemble d'événements soumis à des conditions (la suite des causés) est qu'un inconditionnel incausé antécède cette suite causée depuis une unique non-causation. Comme cet instrument de la raison n'est pas usuel, j'en rappellerai l'application.

Comprendre le **signe** du signifié est aisé et quelques exemples suffiront à éclairer le propos. Si “n” est un terme nombrant propre à désigner, par exemple, la vitesse d'un corps, alors, dans le domaine des significations, le terme “apprendre”, par exemple, peut-être posé en correspondance avec la progression “+n”, c'est-à-dire l'expression désignant une vitesse de progression constante et positive dans le signifié qui consiste à apprendre, tandis que “apprendre à apprendre” est semblable à “n•n”, ou à “$+n^2$”. Ce qui fait bien référence au concept d'une **accélération** progressive dans le même signifié, autorisant de concevoir sans difficulté que “apprendre à apprendre” représente un produit, et non pas la somme des implications au savoir.

Par extension, “désapprendre” s'assimile à l'expression “–n”, ce qui est propre à désigner une vitesse de progression constante, mais cette fois négative, en tant que déterminants actantiels dans le signifié de l'exemple. Enfin, “apprendre à désapprendre” ou bien “désapprendre à apprendre” est exprimable par $(-n)\bullet(+n) = -n^2$, quand $(-n)\bullet(-n) = +n^2$ équivaut, à une décélération dans la dynamique sémantisatrice

du terme qui est ici “désapprendre à désapprendre”. On voit immédiatement après examen de la dernière modalité que **la loi de commutativité entre deux termes de signes opposés, s'applique de la même manière entre termes de la sémantique composés de thèses et d'antithèses, qu'entre termes de la mathématique composés de la suite des nombres positifs et négatifs.** Le résultat sémantique apparaît en effet identique quand on affirme la thèse ou qu'on infirme son antithèse. Par généralisation, nous poserons donc que **le rapport de deux termes multi-ordinaux qui ont mêmes signes a pour résultat un terme positif. Il sera négatif dans les cas contraires.** Ce résultat est à rapprocher de ce que l'on savait déjà, et qui consiste en ce que la converse d'une proposition originelle est valide si l'on remplace l'antécédent et le conséquent par leur négations et qu'on les intervertisse.

C'est en référence à l'omnipotentialité d'une surnature que l'on dit depuis la logique commune que la causation originelle du non causé, en référence à l'état d'incausation qui est à l'origine des suites causales des premières transformations métamorphiques du cosmos, est causative. Pourtant, en regard des opérations montrées plus haut et qui tiennent compte des signes multi-ordinaux, la proposition apparaît paradoxale. Comment concevoir en effet clairement, dans la logique commune, un niveau inconditionnel de causation à l'origine de la suite ininterrompue d'enchaînements de cause à effet, si non de façon surnaturellement miraculeuse? Mais si l'on introduit la non-cause d'un incausé, synonyme au second degré d'intensivité de la causation du causé, alors l'hypothèse cosmogonique de la génération qui antécède la présente instance performative des transformations métamorphiques n'apparaît plus paradoxale au vu du résultat significativement multi-ordinal. Il est en effet approprié à montrer en cosmogonie la vraie nature de l'événement générateur de la première cause transformative (la première cause transformative appartenant déjà à la succession causale des transformations

métamorphiques réalisatrices de réalité que l'on connaît d'expérience). Dit autrement, la causation du non causé n'est pas causatrice, mais:

$$\{\text{incausation}\} * \{\text{non causé}\} \rightarrow \{\text{première cause et sa succession}\}$$

Qui souhaite, vraiment, dépasser la simple compréhension d'une suite finie de causalités, par des implications génératives complémentaires, ne peut que soumettre à récognition cette complexification des résultats signifiants portant sur les rapports entre signifiés simples. L'éclairage apporté sur l'origine des événements spécifiques du continuum cosmique vient de ce que la cause d'un non-causé (le non-causé qui antécède la suite causale des transformations du monde) ne peut être qu'une absence de causation; ce qui fait que nous pouvons poser, par hypothèse cosmogonique, que la non-cause d'un incausé, (la non causation de l'incausé) est synonyme, au second degré d'intensivité du résultat cognitif, de la causation de la chaîne des causalités entraînant les transformations métamorphiques du cosmos. Dès lors, on trouve à établir, apparemment sans paradoxe, l'interface active entre un existat éternel (auquel la notion d'origine et de fin ne peut être qu'étrangère), et la temporalisation du monde.

4.4 Déixiques par complémentation et déixiques de réunion

Dans le concept des transformations métamorphiques du monde, l'être a pour extériorité l'extension de son avoir et pour intériorité l'intensification à son existat individué. Au cours de cette instance, l'avoir se réalise à l'être, comme la réalisation d'être se surajoute à l'intemporellement *ex-sisté*.[14] Comment le montrer du point de vue de la théoricité du propos? J'invoquerai à nouveau pour en rendre compte

14. Pour qu'il n'y ait pas de malentendu sur ce propos forcément limité, il importe de considérer ce surajout comme spécifique du seul point de vue en référence de l'instance performative de l'Univers. Il est évident qu'en référence du continuum absolu d'existence *in extenso*, l'intemporalisation du fait d'être et d'avoir est unicitaire à l'existence et inconditionnée.

l'inférence de la démonstration depuis le syllogisme consistant à juger en s'appuyant sur les extrêmes, en sorte que si “B” est moyen terme entre “A” et “C”, on puisse prouver par “C” que l'existence de “B” procède de celle de “A”. La difficulté d'acception des inconditionnalités existentielles vient de ce que ces inconditionnalités sont étrangères au continuum en lequel rien n'est manifeste sans des conditions. Cependant, ne pas avoir l'intelligence des aspects complémentairement concevables en rapport au perçu, obligerait de même, en toute logique, à se passer des concepts tels que sont, par exemple, les notions d'infinité en mathématique, ou de gravité, de force de cohésion, de champ électrique en physique; toutes inductions qui, faisant suite à l'expérience, sont indispensables à la compréhension de la réalité, bien qu'elles échappent à la preuve d'expérience.

Le seul emploi du mode conditionnel appliqué à l'existence en référence aux événements de l'Univers justifie le principe de complémentation allant avec un statut inconditionnel d'existence. Cela se justifie en ce que la modalité de possibilité, en tant que modalité conditionnelle de réalisation, apparaît incluse dans le certain, de façon telle que l'ensemble des événements relativement possibles appartienne bien, comme partition stricte, à l'ensemblement de l'événementiel absolument certain, puisque ce dernier ne peut pas être déclaré tel et se trouver simultanément posé dans la partie distinguée. En sorte que dire que **tous** “**x**” **appartiennent à l'Univers, s'entende comme une déclaration vraie, mais insuffisante**, en raison qu'on peut toujours former un holo-ensemblement pouvant surdéterminer l'ainsi déterminé. Par construction, l'ensemble formé de la totalité des choses de l'Univers possède conséquemment un surensemble distinguant la complémentaire à cet ensemblement là.

C'est de la même manière qu'il apparaît possible de déclarer véritable, selon la raison, que le monde formé de l'ensemble des choses manifestant des propriétés est matériel, **bien que cette considération ne puisse apparaître juste que par**

abstraction, puisque sa déclaration, tenue pour vraie, n'en est pas moins insuffisante étant déclarée dans un contexte plus universel. En effet, la partition de l'ensemble d'un domaine physique de la nature a aussi son inévitable complémentaire moins restrictive, en sorte que le seul fait de tenir pour vrai ce domaine particulier implique de tenir pour vrai le contenu d'une partition quelconque faite dans la complémentaire à le surdéterminer. Par exemple, on peut dire que le domaine psychique des mentalités (tangible par des effets spécifiques que représentent des produits qualitatifs, ainsi que le domaine spirituel de l'esprit (qu'on aborde par la compréhension des valeurs d'action avec effet attendu), apparaissent des partitions complémentairement réalisées, ou réalisables, au côté du domaine des matérialités.

> Disposition advenant tel que nous puissions concevoir toutes partitions comme autant de réalités contractuelles les unes aux autres en référence à l'instance métamorphique de l'ensemblement appelé “événement univers”.

Relativement à cette situation, nous concevrons que le continuum des variations d'existence, et sa diversification, ressort d'associations entre les choses et les êtres participant, par l'essence autant que par la substance, de ce qu'ils opposent et de ce qu'ils organisent; **exactement comme, par analogie, chaque couleur ressort étant abstraite ou composée dans un stricte rapport aux colorations complémentaires**.

Afin de cerner les différences entre continuums existentiels advenant **par complémentation** et ceux qui adviennent **par réunion**, évoquons préalablement le fait qu'on puisse aborder les significations spécifiques d'un continuum subabsolu d'existence soit depuis son épicentre (analogiquement en référence d'une explication héliocentrique), soit depuis des significations spécifiques des coordonnées relatives à notre continuum (c'est alors comme une formulation géocentrique du propos). Les conséquences, également vraies dans les limites des propos respectifs, seront que, depuis les coordonnées

relatives propres à notre continuum, c'est l'existence subabsolue qui confère au relatif **de pouvoir indéfiniment se compléter,** en compensation contratfactuelle à l'absolu, alors que dans l'autre cas, l'instance performative de progression, considérée dans le sens d'un perfectionnement d'être et d'avoir, représente l'investissement du continuum subabsolu d'existence. Dans les deux cas, donc, sont à considérer des "effets de perspective" faisant que le continuum subabsolu, non seulement se pose à l'origine des potentialités performatives, mais est encore le dépositaire du statut de compétence finalisée particulier à ce qui a cessé de devenir pour être en *épuisant les potentialités de perfectionnement* (sans pour autant nécessairement cesser de pouvoir se compléter indéfiniment en expérience existentielle, relativement à un environnement indéfiniment complexifiable).

Pour édifier ce concept, il suffit d'appliquer la règle des attributions contractuelles faisant que si l'enfant représente la notion contractuelle d'activité performative visant l'état d'être adulte, il est tout aussi évident que **l'adulte est autre chose que la condition de ne plus être enfant devenant adulte, si cet adulte-là représente de nouveau un moyen terme à pouvoir être complété en expérience.** C'est de cette manière, toute relativiste, pour cause de tenir compte des effets de perspective dans nos considérations intellectuelles, qu'on peut aisément comprendre ce qui relie l'état performatif du continuum cosmique, au continuum subabsolu de l'Univers.

Les caractères de ce qui fait image symétrique au continuum subabsolu d'existence est concevable depuis des analogies susceptibles de considérer la possibilité de décroître indéfiniment dans l'infinitésimal jusqu'à atteindre ainsi un statut nul d'être et d'avoir (aucun attribut) —donc à l'opposé du cosmos vu en des strates de plus en plus complexes—, sans que puisse résulter de cette disposition la moindre perte d'existence. En sorte qu'au-delà de l'infime et en deçà de la vacuité d'être, se conçoit le statut originel, autant que final d'un chaos

uniquement existentiel, allant avec le mode d'**existence-non-existante** particulière à l'infinité inconditionnée.

Nous le verrons mieux plus tard, le chaos est situable en deçà le sécable (la progression du divisé), comme image symétrique au continuum subabsolu. Le subabsolu dont le seuil en interface au relatif est ainsi défini qu'un supplément d'organisation tenté dans le milieu correspondant ne donne aucun surcroît d'être, d'avoir et de faire, pour cause d'épuisement post-performatif des potentialités de perfectionnement passant par des transformations métamorphiques adéquates). Cependant que, les continuums subabsolu et chaotique se trouvant discriminés en tant qu'issus de compositions, nous aurons par suite à différencier entre:

- les continuums qui ressortent d'**opérations de différenciations complémentaires** (ils s'apparentent aux couleurs fondamentales qui contiennent des éléments préalablement ex-sistés);[15]
- les continuums ressortant d'**opérations associatives, de réunions, de rapprochements**, et qui constituent des franges interférant dans les rapports aux premiers comme des mixtes, en tant qu'interfaces actives. De tels continuums peuvent être, en théorie, innombrables, autant que peuvent l'être, par analogie, les couleurs composées par rapport aux couleurs fondamentales.[16] Ils contiennent des individuations ressortant, comme effet associatifs ou dissociatifs, de la rencontre des éléments composant des classes de réalités complémentaires, que l'on peut considérer par analogie aux couleurs fondamentales selon des aspects posant des références “géocentriques” ou “héliocentriques”, comme résultat soustractif ou additif.

En premier lieu, ce qui est à distinguer les deux sortes est que les continuums ressortant d'opérations de différenciation

---

15. Ex-sisté: le fait d'être là présent au continuum spatio-temporel des pluralisations existentielles, sans dépendre d'une instance performative de réalisation, c'est-à-dire d'une manière parfaite par constitution originelle, complémentaire du perfectionné par épuisement des potentialités de perfectionnement.

16. Le principe en est, avec les couleurs additives (faisceaux de lumière incomplète): rouge + vert + bleu → blanc (lumière complète), et avec les couleurs soustractives (pigments ou encres sur papier blanc): cyan + magenta + jaune → noir.

depuis les trois fondamentales contractuellement complémentaires ont des aspects invariables, unicitaires et continus (absolus, infinis, immanents); alors que les continuums ressortant d'**opérations associatives, de réunion, de rapprochement**, contiennent des éléments variables, séparés et discrets, fondés sur l'individuation relative et limitée (bornable) d'une quasi illimitation de singularités dans l'universel, comme de particularités dans le général.

4.5 De l'Infinité inconditionnée et sans attribution

Formons des classes d'existence en les faisant ressortir des moyens ensemblistes avancés lors des précédents cahiers. Pour cela, constituons le singleton des caractères inconditionnels de l'existence absolue, dont on peut tirer tout ou partie des caractères conditionnels qui affèrent à l'existence distribuée relativement. On sait que dans le calcul des ensembles, nous définissons un ensemblement en situant celui-ci comme élément d'un ensemble global. Pour obtenir un résultat, il n'est alors même pas nécessaire de définir ce surensemble; cependant que, par commodité, nous identifions depuis le symbole $\mathbb{H}$ (notation dérivée de “ensemble holistique”) ce surensemble comprenant **la totalité des éléments possédant les propriétés ontologiques, positives et négatives, jusqu'à surdéterminer les conditions intermédiaires de subsistence**. Soit encore les notations:

- $\exists^A$ l'absolu existentiel formé des inconditionnalités du caractère d'existence, et susceptible d'opérations différenciatrices;
- $\exists^R$ l'ensemble formé des existences relativables depuis des réalisations répondant à des conditions (opérations d'association et de réunion), en rapport aux **possibilités d'être relativement à l'altérité**;
- $\varnothing$ l'ensemble vide de toute existence;
- $\mathbb{H}$ étant l'ensemblement qui représente l'union de $\exists^A$ à $\exists^R$.

Nous supposons l'inclusion de $\exists^R$ dans $\exists^A$, ainsi que l'inclusion de $\exists^A$ dans $\mathbb{H}$, et posons par définition l'expression

$\exists^R \subseteq \exists^A \subseteq \mathbb{H}$. Dans ce cas, $\mathbb{H}$ est constitué sans équivoque de $\exists^A$, de la complémentaire vide à $\exists^A$ dans $\mathbb{H}$, et des caractères de la relativité existentielle $\exists^R$ des médiations entre les extrêmes. Ces partitions dont il ne semble pas qu'on puisse en aucune manière faire l'économie sont rapportées dans la figure 4.2.

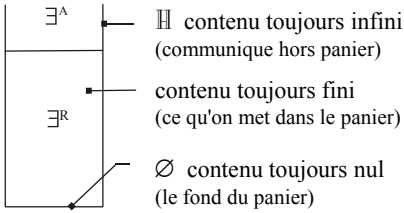


Fig. 4.2, représentation de l'ensemble $\mathbb{H}$.

Avec cet ensemble, nous posons tout depuis $\mathbb{H} = \{\exists^A, \complement_{\mathbb{H}} \exists^A\}$, aussi bien que depuis $\mathbb{H} = \{\varnothing, \complement_{\mathbb{H}} \varnothing\}$. Cela ressort de la notion de recouvrement dans un ensemble global constitué de la réunion des parties, tel que si $\exists^A$ contient les propriétés ontologiques d'une inconditionnelle existence, sa complémentaire à l'intérieur du surensemble $\mathbb{H}$ est constituée de tout ce qui n'est pas $\exists^A$. Le raisonnement qui conduit cette configuration est simple. Les conditions sont: si $\exists^R \neq \varnothing$ (si l'existence relative n'est pas nulle —c'est elle qui constitue notre expérience directe), alors son statut suppose les statuts complémentaires **auxquels appartiennent les éléments caractéristiques qui complètent ce qu'on pose en particulier**. Et cela tel que les deux parties complémentaires l'une à l'autre constituent $\mathbb{H}$ lui-même.

Dans cette disposition, $\exists^A$ représente un sous-ensemble “bornable” par définition —même si ce contenu-là est absolu, infini, immuable—, du fait que le contenu d'un tel continuum ressort comme sous-ensemble *in extenso* et en tant qu'il ne peut être confondu avec une quelconque partition dans $\mathbb{H}$. Cependant que la complémentaire dans $\mathbb{H}$ de $\exists^A$, est également

une classe bornable, par définition, étant également inconfondable avec $\mathbb{H}$.

Notons que toutes ces classes d'existence sont **susceptibles de satisfaire à la notion d'ensemblements non vides de propriétés ontologiques**, avec les expressions:

$$\exists^A \cap \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\, \exists^A = \varnothing,\ \ \exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\, \exists^A = \mathbb{H},\ \mathbb{H} \setminus \exists^A = \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\, \exists^A$$

On sait que $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\, \exists^A$ est la seule partie de $\mathbb{H}$ disjointe de $\exists^A$, dont l'union à $\exists^A$ est égale à $\mathbb{H}$. Autrement dit, l'ensemble de l'existence absolue *in extenso* $\exists^A$ est l'unique partie du surensemble holistique $\mathbb{H}$, dont l'union à la complémentaire non vide, constitue $\mathbb{H}$; tandis que toute partie non vide de $\mathbb{H}$, en tant que partie stricte de $\mathbb{H}$, jouit également de propriétés particulières à $\mathbb{H}$. Mais il semble important d'apercevoir que $\exists^A$ ne se pose pas en tant que classe pleine par rapport à la vacuité $\varnothing$. Cette vacuité là, au sens stricte, ne concerne que **les caractères qu'on distingue dans l'ensemble**, c'est-à-dire, pour notre cas, les seuls caractères ontologiques. Au sens étroit, ce n'est par conséquent pas le néant qui s'étendrait au-delà l'inconditionnalité existentielle, ainsi qu'on le préjuge sans le recours à la théorie des ensembles, c'est un ensemble de caractères spécifiques d'une propriété complémentaire au contenu de l'ensemble formé des caractères existentiels. Donc quelque chose non seulement à la fois antérieur et postérieur à toute destinée appartenant à la propriété d'exister relativement depuis des conditions; mais encore en deçà et au-delà la propriété d'exister inconditionnellement.

Afin d'améliorer un tant soit peu le niveau signifiant pouvant ressortir de cette disposition, recourons à une analogie qui consiste à nous représenter le concept autorisant de différencier une personne consciente à l'état de veille, de **la même personne** inconsciente à l'état de sommeil. Pour cela posons que la conscience vigile est assimilable à une [conscience-consciente]. Pour complémentaire, la [conscience-non-

consciente]. On considère par là que l'état de sommeil —la conscience-non-consciente— correspond bien au statut du même être d'une conscience-consciente, mais dont l'état est négatif par rapport à l'aspect positif qu'on distingue. De cela, l'homme qui dort n'en “est” pas moins homme, et la conscience-non-consciente n'en continue pas moins d'être la contrepartie inactive de la fonction conscientielle, qu'on pose alors en raison d'une séparation entre des aspects positifs et négatifs d'actualisation. On reconnaît ici le principe de complémentarité dans l'alternance des phases positives et négatives s'appliquant phénoméniquement au même caractère. Il s'ensuit que, par simple extension du procédé, les caractères holo-ensemblistes d'existence dans $\mathbb{H}$ sont évocables de même en:

- $\exists^A$, **existence-existante**, représentative de l'état actif, ainsi que dynamique du principe d'existence *in extenso* dans les caractères d'infinité, d'absoluité et d'immanence;
- $\varnothing$ ($\complement_{\mathbb{H}} \exists^A$), **existence-non-existante**, représentative de l'état passif des mêmes caractères infinis, absolus et immanents du statut d'existence, c'est-à-dire de propriété nulle, de constitution indifférente et afonctionnelle, conséquemment sans qualification, qu'on associe à l'Infinité inconditionnée;
- $\exists^R$ représente alors l'interface aux deux partitions, en tant que somme des *ex-sistés* au continuum intermédiaire des subsistences et des inépuisables possibilités d'être et de non-être.

Par analogie à la conscience consciente et non consciente, c'est rapporter le devenir en référence à **l'instance d'éveil**, comme le dédevenir **à l'instance d'endormissement**. Le propos étant rapporté au contexte cosmique, il s'agit du processus de complexification organisatrice en direction du subabsolu, comme moyen de réalisation, que complète le processus inverse —subséquent, ou concomitant— de désintégration en direction du chaos.

Bien qu'on use ici des mêmes notations, on distinguera aisément le concept de statut néantaire, par rapport au chaos vide de toutes les propriétés ontologiques. Une classe vide

appartient, par définition, à tout ensemble contenant. Pourtant, un ensemble et un seul contient le néant dans sa partie vide, c'est l'ultime ensemble qui poserait TOUT par rapport à une quelconque partition. Évoquons ici que J.-P. SARTRE développa dans un fort volume, en termes intuitifs, que l'être contient en lui-même son néant, ou que l'être est ce par lequel ressort la notion de néanticité. L'expression logique de cette thèse se réduit à:

$$\text{si } \exists_{(x)} \setminus \exists_{(x)} = \varnothing, \text{ alors } \varnothing \in \exists_{(x)}$$

Cependant, cette classe à laquelle on applique le concept de néant, pour ne rien contenir, n'est, dans son plus stricte présupposé, qu'opposé à la complétude *in extenso*. Toute complémentaire du distingué en particulier n'est susceptible d'être vide, ainsi qu'on pense l'avoir montré plus haut, que des aspects spécifiques à ce qu'on distingue. Relativement à la non-existence, il est important de tenir que cette partition n'est vide que des caractères existentiels, et qu'**il ne s'ensuit nullement qu'elle le soit aussi de ce qui est susceptible d'être autre que le fait d'exister ou de ne pas exister.**

L'induction spéculative de cette disposition est grandement facilitée par le rapprochement d'analogies. Aussi, afin de mieux concrétiser par la pensée le fait que la classe vide est relative à ce que l'on considère, rapprochons-en l'analogie en disant que le sous-ensemble $\complement_{\mathbb{N}} \exists^x$ quelconque n'est vide que par rapport à $\exists^x$. Á le montrer, distinguons les pions blancs des pions noirs d'un échiquier. Si la différence est bien nulle entre les deux sortes à distinguer les pièces du jeu, il n'en reste pas moins que d'autres choses existent que cela qu'on distingue ici. Nous pouvons encore déduire qu'au-delà de l'ensemble formé des parties ayant des propriétés ontologiques est un autre ensemble jouissant de propriétés closes et distinctes, de l'axiome mathématique que voici: les éléments du sous-ensemble des nombres pairs de l'ensemble des nombres ont pour propriété que la divisibilité par deux donne toujours un nombre entier. Posant la propriété *x* pour les

nombres pairs, tel que le sous-ensemble des nombres impairs jouit de propriétés distinctes, autres que celles de *x*, le sous-ensemble $\complement_{\mathbb{I}}x$ ne peut être considéré comme vide, bien qu'il le soit des spécificités à *x*.

4.6 De l'Univers en tant qu'interface limitée et indéfiniment complémentable

Nous pouvons maintenant montrer que “l'événement univers” apparaît à l'interface d'une absolue existence (l'existence-existante) et sa complémentaire, l'Infinité inconditionnée sans qualification (l'existence-non-existante). De façon générale, si les éléments discrets E jouissent de propriétés stables de réunion, d'intersection, et de complémentation, quels que soient les événements *x, y* et *z* d'un dispositif propositionnel P_E, alors tout ensemblement d'éléments semblables jouissent, de même, de propriétés finies discrètes, qu'on distingue des propriétés réputées continues et unicitaires les surdéterminant.

Posons $B \subset A$. Un sous-ensemble B d'un ensemble A est une partie dont tout élément est élément de A, qu'on définit par le moyen de propriétés communes $P_{(x)}$, tel que $B = \{x \in A / P_{(x)}\}$. Une fonction, ou une application de A dans B est un procédé bien connu qui permet d'associer à chaque élément *a* de A un élément déterminé de B. De ces considérations, il ressort l'idée que les éléments discrets qui sont à fonder la structure cosmique se comprennent en tant que **fonctions contractuelles** à la réalisation cosmique, comme ensemble des interrelations compensées à cela qui se tient hors ce processus.

> Ce qu'on juge ici passe par l'idée de conférer le principe d'autonomie au tout, en concevant, dans le continuum des séparations, des états et des variations discrètes allant avec des **tenseurs qui restent intercontractuels aux extrêmes invariables et continues**. C'est la condition *sine qua non* pour ne pas poser l'Univers en aspect réflexif à lui-même. Cela m'apparaît personnellement éminemment important,

> dans la mesure où la pensée y trouve un levier pour faire bouger le propos métaphysique. Il n'est pas indifférent, en effet, de considérer comme n'étant pas vide l'extériorité de notre expérience de l'existence dans l'Univers, quand il peut être si aisément démontré **que ce qui existe à nous être inconnu représente un vide relatif en référence à notre seule méconnaissance**. Intuitivement le discours métaphysique s'ouvre sur des classes d'existence incommensurablement transcendantes à la nôtre, tel que l'idée de leurs existats étrangers aux attributions relatives, ainsi qu'aux prédictions faisant suite à notre expérience d'être, d'avoir et de faire, dépend d'une axiologie des surdéterminants antéposables à notre propre continuum.

Nous ne pouvons espérer discerner de nouvelles significations que dans la mesure où nous apprenons à discriminer de nouveaux sens d'entre les structures sémantiques déjà incorporées à nos concepts. Traitant de faits régis par le principe de variation, il nous faut, semble-t-il, appliquer la règle des attributions contractuelles aux éléments événementiels de l'Univers, pour obtenir l'intelligence de ce vers quoi progressent les variations constatées d'expérience dans le monde. L'induction la plus immédiate est qu'en vertu de la règle sur les attributs contractuels, déjà évoquée, une transformation quelconque s'effectue en direction de l'un des pôles de la contradiction antinomique ressortant des attributions appliquées à la transformation. En sorte qu'en ce qui est de la destinée du monde on puisse concevoir deux expressions opposées de son contenu; expressions susceptibles de ressortir du prolongement des caractères spécifiques de l'encours des transformations métamorphiques du cosmos. Ce qui, en référence aux états de subsistence dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire, vise soit une progression poursuivie en direction d'une existence-existante, soit la direction opposée, opérée à l'encontre vers le pôle d'une existence-non-existante. Et il convient de tenir, dans les deux cas, la direction des transformations, contractuelles à ce qui est censé communiquer l'impulsion ainsi que le vecteur du mouvement considéré.

Le moyen privilégié applicable aux spéculations sur les modes d'existence concerne la structure des termes modaux du carré sémiotique:

[nécessité, contingence, impossibilité, possibilité].

En soumettant le principe d'existence à cette table véridictive des modalités régies par la notion de complémentarité entre contractants dans les caractères existentiels, j'ai déjà exprimé le souhait d'y trouver à réduire au plus petit commun dénominateur sémantique les attributions qu'on entreprend d'effectuer sur des modes d'être et d'avoir à l'existence, de manière à ce que celles-ci (nos attributions) participent le moins possible de l'arbitraire. On sait par ailleurs que le concept de réalisation contractuelle inclut celui de **répartition conditionnelle des potentiels**, cela en deux modes: le mode différé et le mode non différé. En vue de désigner des états susceptibles d'antériorité, ainsi que de postériorité, aux instances des événements conditionnels de “pouvoir exister au monde dans le mode des transformations”, nous avons le moyen de logiquement formaliser ce qui surdétermine les transformations métamorphiques dans l'Univers. À cette fin, examinons, dans la soumission des moyens, les produits de l'alternative potentielle:

[pouvoir / non-pouvoir (exister)]

[conditions / inconditions (existentielles)].

De façon rigoureuse, notons, avec les sémioticiens, que le terme “pouvoir” est considéré désigner la dénomination de l'un des prédicats de possibilité. Le prédicat de possibilité se trouve ici investi dans les énoncés modaux opérant sur des démonstrations d'existence. Le rôle de ce terme restant de conférer **la capacité attributive**, son applicabilité convient, d'évidence, à cela seulement qui manifeste l'existence (l'étant, ou le devenant). Par rapport à cette disposition, la notion de “condition” représente le concept de **faculté distributive**

dont on ne saurait faire l'économie dès lors qu'on pose une relation de présupposition déterminative.

Afin d'user plus aisément de fonctions booléennes, symbolisons 1) la classe des potentialités avec “p” = le pouvoir à l'état plein (l'entièreté préalablement impartagée), et “$\bar{p}$” = le pouvoir à l'état privatif; 2) la classe des moyens, de façon semblable, avec “c” définissant l'état plein (avec toutes conditions), et “$\bar{c}$” définissant l'état vide (la privation du principe des conditions déterminatrices). Notons que cette dernière définition sera mieux acceptée avec la considération des aspects que voici: dans un ensemble formé d'éléments conditionnés, le conditionné représente le mode limitatif inclus dans l'inconditionné. L'inclusion reste fondée en ce que l'expérience de l'existence conditionnée exige le concept d'existence inconditionnée, tel qu'en cette existence inconditionnée se trouve encore des éléments qui soient en même temps inconditionnés <u>et</u> conditionnateurs, par rapport à leurs opposés, également d'espèce inconditionnée, mais différenciés comme inconditionnateurs. Par ailleurs, remarquons que le terme “condition” rend compte d'un degré privatif de pouvoir, si bien que la classe des inconditionnalités s'en trouve affectée par une double négation, tel que le sens devient positif au premier niveau multi-ordinal du signifié. Il ressort de cette disposition que le sens d'une plénipotentialité coïncide précisément avec l'application d'une absence dans le principe de conditions, et non pas l'inverse. Ceci étant précisé, examinons de façon détaillée l'ensemble des éventualités que sont:

$$p \cup c,\ p \cup \bar{c},\ \bar{p} \cup c,\ \bar{p} \cup \bar{c}$$

- $p \cup \bar{c}$, qui peut s'énoncer **“pouvoir inconditionnel d'existence”**, affecte le continuum en lequel le statut d'existence répond à la structure modale de **nécessité**. Nous verrons par la suite que ce statut d'existence subsume l'événementiel temporel et topologique en ce qu'il opère hors la notion limitative de lieu et d'instance. Autrement dit, son contenu existe inconditionnel-

lement, de façon ubiquitaire au temps et à l'espace, en transcendant tous lieux et moments depuis toujours, ainsi que pour toujours. Ce statut se pose par conséquent comme la seule réalité à jamais inévitable, inaliénable et invariative.

- $p \cup c$, qui s'énonce **"pouvoir conditionnel d'existence"**, désigne ce qui peut advenir conditionnellement, c'est-à-dire le statut d'existence répondant au prédicat de **possibilité**. On peut le connaître en ce qu'il se prête à probabilisation depuis l'examen des **conditions de possibilité selon des circonstances**. Or, cela qui se prête à possibilité, répondant par conséquent au principe de variation, est conséquemment soumis à des vecteurs. De ces vecteurs, nous pouvons distinguer trois sortes de limitations: a) une progression relative opérée en direction de l'absolu, coïncidant à la diminution des relativités d'être depuis toutes intensivités internes, mais sans jamais pouvoir aboutir à une existence absolue; b) l'expansion du limité qui s'achemine comme image à l'infinité, tout en restant pour toujours dans un domaine quantitativement subinfini; c) ce qui, étant fonctionnellement progressif, a pour apex un achèvement à l'image de l'immanent, sans cependant jamais cesser d'être parachevable. En effet, sauf pour une pensée fonctionnant dans la logique du tiers exclu, le principe de variation non dirigée, désignant ce qui succède dynamiquement de cause à effet de façon stochastique, implique le concept d'activité avec effet attendu, en tant qu'aspect complémentaire.
- $\bar{p} \cup \bar{c}$, le **"non-pouvoir inconditionnel d'existence"** s'interprète comme le prédicat de **contingence** appliqué à l'existence (en tant que la complémentaire aux caractères d'existence-existante participe aussi des potentialités de l'existence relative comme existence-non-existante). En attendant un concept sur le contenu positif de ce continuum, nous ne pouvons le caractériser **que par ce qu'il ne représente pas**, s'il contient ce qui est incompatible, ou non-simultanéisable avec les réalités d'un pouvoir inconditionnel d'exister, tout en étant vide que de cette condition.
- $\bar{p} \cup c$, le **"non-pouvoir conditionnel d'existence"** répond au prédicat d'**impossibilité** existentielle. Il peut s'interpréter comme étant représentatif des conditions d'impossibilité de croître en direction du pôle de l'existence-existante. Donc propre à rendre

compte de ce qui, tout en ayant la possibilité de se mouvoir, ne possède aucune potentialité de réalisation (ce qui ne peut ni devenir ni acquérir). On en communique le caractère au chaos en le tenant pour la classe 1° vide de possibilités, donc sans relativité spatio-temporelle; 2° nulle en relativités relationnelles d'être, d'avoir et de faire; 3° neutre en fonctionnalité. C'est en effet en tant que contenu de probabilisation zéro en événements positifs, ou négatifs, que ce continuum se pose en contradiction de présupposition avec celui en lequel les événements ont une probabilité non nulle de devenir et d'acquérir, depuis l'application du prédicat de possibilité.

On discriminera le mode contingent, du mode impossible, depuis le sens donné par ARISTOTE, lorsqu'il précisa qu'**est contingent ce qui, à la fois, est <u>et</u> n'est pas**. Le contenu du contingent est non seulement indécidable au mode temporel, mais encore indéterminé au mode intemporel. Il est donc à tenir en deçà le principe de déterminité. Notons qu'un statut particulier du champ des sémanticités y correspond: celui d'une indistinction isotopique antécédente aux sens opérant entre thèses et antithèses. C'est en effet par le moyen d'une bipolarisation cognitive, propre de la fonction mentale de sémantisation, qu'on puise aux sources de ce qui est sémantiquement neutre, pour opérer des relations de contradiction sur des unités tenues jusque-là étant ignorées. Autrement dit, une fonction impliquant des attributions depuis une procédure mentale conditionnatrice opère, de cela, depuis des inconditionnés représentant, par transposition, le milieu sans action, privé de toute attribution, désignant le continuum de l'infinité inconditionnée (sans qualification, sans propriété, sans vertu interne, et conséquemment un milieu privé des moindres attributions d'être d'avoir et de faire).

Notons que nous pouvons encore différencier: a) le mode particulier tenant au prédicat de possibilité, dont l'extension s'opère en direction de l'existence non existentialisée quand l'intensivité interne vise l'existence existentialisée; b) le mode particulier tenant au prédicat d'impossibilité, donc simultanément incompatible au premier (son extension représente la

condition: ni l'existence non existentialisée et ni l'existentiel existentialisable). De cela même, l'interface au continuum des contingences (l'existence-non-existante) et à celui des nécessités (l'existence-existante) nous apparaît comme l'inépuisable source des variations médianes d'être et d'avoir, en tant que cela constitue le champ des possibilités transformatives de l'un à l'autre pôle, en passant par des accomplissements conditionnels. Ce qui **devient** et **acquiert** depuis des conditions est finalisable dans l'image à **ce qui est** et **ce qui a** inconditionnellement, étant soumis à la procédure passant par des instances temporalisées de transformation progressive, selon des conditions, en un milieu résultant du mixte entre existence-non-existante et existence-existante. On pourrait ajouter à cela que la condition de possibilité de devenir et d'acquérir passe par la coordination d'un investissement archétypal procédant de l'absolu existentiel pour l'essence, quand son investissement passant par toutes instances performatives depuis des transformations métamorphiques s'appuie par la substance sur l'infinité inconditionnée.

Ces préalables étant définis, assemblons maintenant les résultats allant avec les aléthiques du carré sémiotique des termes modaux applicables aux caractères existentiels:

ne pas pouvoir ne pas exister	***pouvoir ne pas exister***
l'inconditionnel pouvoir d'existence où l'absolu qui est existence-existante	l'inconditionnel pouvoir d'inexistence où l'infinité d'existence-non-existante
NÉCESSITÉ	CONTINGENCE
POSSIBILITÉ	IMPOSSIBILITÉ
le conditionnel pouvoir d'existence	le conditionnel pouvoir d'inexistence
qui est relation d'existence relative	qui est relation d'inexistence relative
pouvoir exister	***ne pas pouvoir exister***

Usant ici des termes du plus petit commun dénominateur des modes d'existence tenant à un formalisme logique qu'on suppose exhaustif, nous en vérifierons la validité logique.

Si ○p = non nécessairement la proposition p

et $\bigcirc p$ = nécessairement la proposition p
et $\square p$ = possible la proposition p
et $\square p$ = impossible la proposition p
alors: $\bigcirc p = \square \overline{p}$, $\overline{\square p} = \bigcirc \overline{p}$, $\bigcirc p = \overline{\square \overline{p}}$, $\square p = \overline{\bigcirc \overline{p}}$,
ainsi que $\square p \cup \square \overline{p}$, qui représente la contingence de la proposition p.

Ce cadre logique qu'on applique aux modes d'existence est à constater l'insuffisance des énoncés scientifiques, puisqu'on y réduit l'existence entre l'alternative du possible et de l'impossible, depuis la déclaration faite dans les limites du constat d'observation des transformations d'être et d'avoir de “cela existe” ou “cela n'existe pas”. Mais le rapport entre les aspects conditionnés (possibilité et impossibilité), ignorant l'exhaustion logique du propos, n'est en fait à ne rendre compte que de relativités phénoménologiques. Ce qui justifie la disposition progressivement prise en épistémologie des sciences de ne tenir pour valide que l'assertion disjointe de la négation du couple antinomique des possibilités, en assimilant **selon la loi véricitaire du tiers exclu** les critères d'absoluité covalents des catégories d'état de ce qui varie depuis des conditions dans le rapport des relativités manifestatives.

Pour conclure sur les conditions du propos, dire l'essence d'une individuation quelconque est dire ce par quoi elle est. Dire sa substance est établir ce par quoi elle a. Pour cause de faits d'être, l'étantité ne peut conséquemment s'appliquer à ce qui n'est pas par manque d'une déixique actualisatrice, alors que l'existant tient son existence en toute indépendance spatio-temporelle, en tant que c'est précisément d'une inconditionnelle existence *in extenso* que peuvent découler les limitations *ex-sistées* en temps d'être et en espace d'avoir. Ce primat de l'existence sur la présence n'occulte en rien que l'existant antécède l'étant; l'étant qui tient sa raison d'être à intégrer l'existant, postérieurement à son instance performative. On suppose conséquemment en extension qu'un suprême Étant sonde la totalité des êtres afin d'en intégrer la substanti-

fique permanence comme un tout en lui-même. Face à la nécessité existentielle, l'Être suprême exprime alors en acte l'indéfinition des possibilités d'être comme logos indépassable. Cette intensivité indéfinie des étants dans l'Être suprême est alors assortie de subabsoluité.

4.8 Les surdéterminités des modalités déterminatives

Le tableau ci-dessous expose les quatre cas du plus petit commun dénominateur des modes d'existence posés depuis un relationnel montrant le sens des actions dans le principe des déterminations depuis l'indéterminé.

OUI inconditionnel $\exists^{A} = p \cup \bar{c}$	**si conditions OUI alors**: $\leftarrow$ PROGRESSIONS vers $p \cup c$ **si conditions NON alors**: RÉGRESSIONS vers $\bar{p} \cup c \rightarrow$	**NON** inconditionnel $\complement_{\mathrm{II}}{}^{A} = \bar{p} \cup \bar{c}$

Dans l'expression du devenir, l'assertion occupe une position privilégiée. Déjà intuitivement on conçoit que, pour que quelque chose se réalise, il faut un antécédent existentiel conditionnateur qui puisse antérioriser l'instance factuelle de réalisation. Pour corollaire, ce qui inconditionnellement n'existe pas (selon le sens positif de se tenir au-delà ou en deçà la propriété d'exister), à une capacité factitive autant que factuelle nulle en propriétés résultant des modes d'existence. De même il apparaît censé de poser que ce qui travaille à l'encontre d'un devenir porte en soi, à terme, l'état d'une incapacité réalisatrice. En sorte que ce qui devient et acquiert, non mis en doute pour cause de notre expérience sensible du réalisé, impose à la raison l'examen des surdéterminités afférentes aux modalités déterminatrices dans le prédicat de possibilité.

À l'assertion de la catégorie d'état qu'on représente par le “oui” inconditionnel se trouve conjointe la négation d'un “non” inconditionnel. Assertion et négation représentent les

deux termes contradictoires de la catégorie d'état du contenu soumis au principe de transformation relative, qu'on abstrait des lieux et des temporalisations spécifiques. En effet, si un facteur existentiel ne peut se poser qu'en vertu de l'existence, son assertion, ou sa négation, dans les catégories modales d'être, d'avoir et de faire, se fait en référence à des couples antithétiques d'attribution. Cela est à dire que le pouvoir inconditionnel d'exister, et la sorte contingente posée en vertu de la nécessité du pouvoir inconditionnel d'existence, ne sont pas soumis à prédication distributive d'attributions, comme le peut leur mixte. Ce qui entend que les catégories d'état apparaissent comme le rapport cartésien des contenus propriatifs ayant la capacité de varier d'état, par rapport aux extrêmes invariatives. Devenirs et acquisitions représentent, en tant que moyens, l'intersection transformatrice **dont la fin est censée aboutir, après résolution des contradictoires d'état, aux investissements de chacune des deux classes invariatives: l'existence et la non-existence**.

Depuis cette disposition, on articule bien les sémanticités qui opèrent dans la catégorie des transformations selon des conditions reposant sur le statut des foncteurs inconditionnels. Ce qui est régi par le principe d'impossibilité répond alors à la classe d'une non existence, ou s'achemine indéfiniment en direction de l'infinité inconditionnée qui est existence-non-existante, tandis que ce qui se trouve régi par le principe de possibilité répond de même à l'existence en s'acheminant en direction de l'absolu du genre qui est inconditionnellement existence-existante; sans cependant qu'on puisse jamais confondre l'état d'achèvement en réalisation de ce qui reste indéfiniment parachevable, d'avec ce statut là d'existence immanente.

En proposant une théorie ensembliste des continuums d'existence, nous avons précédemment posé $\mathbb{H} = \exists^A \cup \complement_{\mathbb{H}}\exists^A$. Puis s'est offerte à nos efforts de conceptualisation la notion capitale de relation engendrant une première partition à l'interface entre les classes invariatives $\exists^A$, et $\complement_{\mathbb{H}}\exists^A$.

Soit $\exists^A$, le statut [absolu-infini-immanent] dans le caractère d'existence, et $\complement_{\mathbb{H}}\exists^A$, sa complémentaire dans le surensemble $\mathbb{H}$. Soit encore $\exists^R$, le statut d'être [relatif-fini-variable], comme interface active. Cette partition des propriétés $\exists^R$ peut avantageusement représenter les transformations métamorphiques répondant aux conditions de possibilité et d'impossibilité. Inspirons-nous de l'expérience de Bernoulli sur la sélectivité événementale, afin de vérifier la validité de ces choix.

La proposition $\mathcal{P}_E$ jouit des propriétés:

$$\{\varnothing, \exists^A, \complement_{\mathbb{H}}\exists^A, \exists^A \cup \complement_{\mathbb{H}}\exists^A\}.$$

S'affranchir du joug incitatif à prendre parti est ici à considérer que tout existe dans l'éternité et l'absolu, quand tout est possible au continuum du temporalisé et des relativités subséquentes. On dit de cela que l'univers des éventualités (aisément représenté par le jeu des aspects PILE et FACE) ne se prête qu'à quatre catégories d'événements que sont:

- {PILE, FACE}, qui constitue l'ensemble $\exists^A \cup \complement_{\mathbb{H}}\exists^A$ des éventualités en tant que la réunion de l'absolu existentiel à sa complémentaire, dans le surensemble $\mathbb{H}$;
- {FACE} est l'événement certain qui, intemporellement transposé, potentialise ce qui est conséquemment inévitablement réalisable durant l'instance performative du monde, c'est-à-dire les états successifs du contractuellement déjà devenu, s'ajoutant à ce qui doit finalement advenir, quels que soient les mouvements contradictoires intermédiaires;

- {PILE} est ce qui, par opposition, ne sera finalement pas réalisé, rejoignant dans l'intemporalité, hors instance performative, ce qui ne participe pas du caractère positif d'existence, pour cause d'adhérer à l'existence-non-existante (par analogie à la conscience-non-consciente de l'état inactif de la conscience). Par conséquent la catégorie désigne ce qui reste contingent à l'événement certain. En effet, face advenant, pile ne peut advenir, tel que si cela de particulier advient, ceci qui lui est antithétiquement opposé ne peut en même temps arriver;
- {ni PILE, ni FACE}, la classe vide ou l'événement impossible $\varnothing = \exists^A \cap \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$.

Depuis cette disposition, PILE et FACE apparaissent comme les images du relationnellement contracté entre l'intérieur (rapport d'intensivité) et l'extérieur (rapport d'expansivité) de l'existence. Les événements de possibilité et d'impossibilité existentielle apparaissant comme des relations à l'interface des extrêmes invariables que sont l'absolument existant et l'absolument inexistant, nous pouvons écrire les rapports:

$\exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A = \mathbb{H} \rightarrow \exists_x\ [x \in \exists^A \text{ ou } x \in \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A]$

$\exists^A \cap \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A = \varnothing \rightarrow \exists_x\ [x \notin \exists^A \text{ ou } x \notin \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A]$

si $\{X | x \in \exists^A \text{ et } x \in \mathbb{H}\}$, alors $\exists_x\ [x \notin \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A]$

L'intersection est vide puisqu'on ne connaît aucun élément qui puisse à la fois appartenir à $\exists^A$ et à $\exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$. La réunion est exhaustive étant réalisée entre $\exists^A$ et $\exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$. Par ailleurs, il ne saurait y avoir de relation de rien à quelque chose, pas plus que des relations de quelque chose à rien puisque:

$$\varnothing \setminus \varnothing = \varnothing \text{ et } \exists^A \cup \varnothing = \exists^A$$

La réalisation dans la modalité de possibilité existentielle inclut l'énoncé de pouvoir advenir, ou encore de pouvoir être advenu, mais à n'être pas fondé sur une origine néantaire, ou sur son propre moyen, en référence aux conditions abaléitiques d'advenir; ce qu'on note traditionnellement depuis l'expression *ex nihilo nihil* (de rien: rien). À cela, le prédicat appliqué au caractère existentiel de “ne pas pouvoir ne pas

être” exprime le caractère complémentaire de nécessité existentielle. Dans la disposition du carré sémiotique, l'existence aséitique antécède conséquemment, hors toute temporalisation, la potentialité d'un quelconque devenir. Concevant cela, on conçoit que rien de nouveau ne peut advenir d'une relation tentée au néant par ce qui est déclaré exister inconditionnellement. Cependant que $\exists^A$ ne peut pas être égal à $\mathbb{H}$ sans être $\mathbb{H}$ lui-même, et se trouve par conséquent représenter une partition inconditionnelle dans $\mathbb{H}$ entraînant la conditionnalité du mixte intermédiaire.

Toutes ces dispositions induisent à la raison que la réalité du monde en cours de réalisation nécessite une axiomatisation tripartite dont le fondement irréductible peut se caractériser en:

- un **principe d'existence** sans lequel les deixis d'être, d'avoir et de faire, dimensionnant tout intermédiaire relatif à l'interface entre l'existence-existante et l'existence-non-existante, ne peuvent être considérées;
- un **principe de variation d'être et d'avoir**, selon des instances en devenirs et en acquisitions répondant à la distribution attributive en des existats parcellaires: ce sont des compositions finies (limitées);
- un **principe de fonctions actantes**, sans lesquelles rien ne pourrait être contracté entre le potentialisé et le réalisé, en tant qu'investissement des indéfinies relations d'être et d'avoir.

Il ressort que la condition suffisante à rendre compte des transformations métamorphiques de la réalité est une source d'existence inconditionnellement absolue, infinie, et immanente, établie dans une partition de son contenu en des aspects complémentaires entre eux. Par le moyen de cette disposition, les conditions de possibilité et d'impossibilité sont bien subordonnées à des inconditionnalités afférentes aux modes du nécessaire et du contingent.

Rappelons que le concept d'énergie se rapporte à la seule dynamique, c'est-à-dire qu'il vise à expliquer un résultat réactif répondant au principe de variation non dirigée. Cette

expression des **puissances** mises en jeu est à dire que sans le principe de relations fonctionnelles il ne saurait y avoir le moindre **pouvoir** de réalisation (pas de complexification sans relations fonctionnelles investissant la dynamique du milieu considéré).

4.10 Les trois fonctions contractuelles primaires des modes d'existence

$\exists^A$ désignant le sous-ensemble premier d'une inconditionnelle déixique dans le principe d'existence défini dans l'holo-ensemble $\mathbb{H}$ formé de $\exists^A$ et de la complémentaire dans $\mathbb{H}$ de $\exists^A$, nous désignerons par $\mathbb{U}$ l'univers des réalisations (les réalités finies relatives et évolutives) ressortant du produit $\exists^A * \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$. La combinaison des différents aspects consiste à associer ce qui appartient à $\exists^A$, avec ce qui constitue $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$. Vu les caractères complémentaires, cela pose les potentialités indéfiniment expansives dans les propriétés propres au continuum des transformations de ce qui est fini et relativable. Ce qui fait qu'avec le triplet $[\exists^A, \mathbb{U}, \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A]$, nous définissons une relation $\mathcal{R}$ de $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$ vers $\exists^A$, ainsi que de $\exists^A$ vers $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$ quand, dans la relation $\mathcal{R}=\{\exists^A, \mathbb{U}, \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A\}$, la partition $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$ représente l'origine des devenirs et des acquisitions, et $\exists^A$ le but, dès lors que de $\mathbb{U}$ ressort la fonction de réalisation depuis $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$ vers $\exists^A$. Aux fins de ne pas alourdir inutilement le texte, nous nous contentons de représenter graphiquement les 7 fonctions résultantes de cette disposition depuis la figure 4.3.

Chacune de ces 7 fonctions peut être signifiante depuis un travail conceptuel à représenter différents continuums. Il apparaîtra en effet que l'on peut concevoir la fonction de chaque classe et, par-là, connaître le genre de son contenu depuis l'examen des rapports d'une classe aux autres classes qui lui sont contractuelles. C'est avec les caractères existentiels positifs et négatifs ressortant de l'expression:

$$[x\in\exists^A * y\in\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A]\in\mathbb{H}$$

que se dessine la silhouette de la première catégorie des réalisations contractuelles. Mais ce qu'on peut espérer saisir par ce moyen ne concerne que des aspects discriminant des caractères particuliers. Par exemple, l'existence absolue ne peut être saisie que comme opposition thématique de l'existence relative, et non pas en elle-même, en raison de ce que notre pensée ne peut accéder à l'unicité plénière de l'absolu depuis une clôture épistémique à la contenir. LANZA DEL VASTO, autant poète que philosophe et qu'il me plaît de pouvoir citer à nouveau, illustre l'impossibilité de pénétrer par la pensée relative, finie et changeante l'existence [absolue-infinie-immanente] sans la dénaturer, lorsqu'il écrit: «Ceux qui disent que Dieu n'est pas se trompent, car ils croient que Dieu n'est rien. Ceux qui disent que Dieu est se trompent quand ils croient que Dieu est quelque chose».

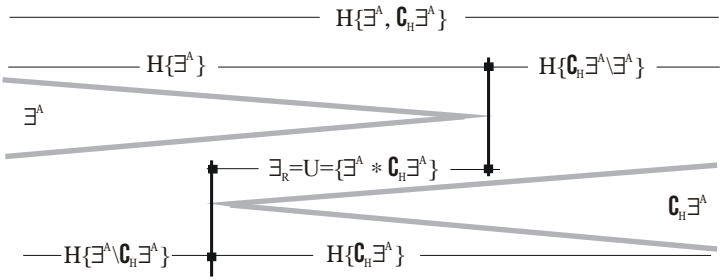


Fig. 4.3, les 7 fonctions de relation ressortant de l'existence-existante à l'existence-non-existante en une interface évolutive.

Les statuts de ce qui se tient hors les relations de variation d'état sont concevables, en quelque sorte, comme représentant des espèces antérieures et postérieures aux réalisations, donc en deçà et par-delà nos attributions antinomiques. Les constituants de l'Univers qu'on représente dans la triade matière, mentalité et esprit sont des aspects qui appartiennent, en tant que moyens, à l'univers des transformations métamorphiques d'être, d'avoir et de faire. L'Univers apparaît de cela comme un épiderme actif à l'intersection entre l'existence absolue, infinie et immanente, d'une part (l'existence-existante par référence à l'analogie de l'état de conscience-consciente, ou vigile), et sa complémentaire non vide

(l'existence-non-existante, par référence analogique à l'état de conscience-non-consciente du dormeur).

L'Univers vu durant son instance performative des réalisations (catégorie modale de possibilité), s'inscrit dans l'apparence d'une préexistence-existante, qui est **subsistence**, et la faculté de devenir ainsi que d'acquérir vers le statut d'être avec un avoir. En sorte qu'on puisse apercevoir que la relation entre continuums procède d'un équilibre tensoriel indéfiniment stable. Plus particulièrement que l'Univers génère d'inépuisables réalisations en son interface active réunissant localement et temporellement l'absolument défini dans l'unicitaire, et le totalement indéfini dans l'infiniment dispersé, depuis les strates cosmiques échelonnés entre l'infinitésimalement divisé, et le plus uni.

Avec cette articulation du variable, identifié entre les deux sortes invariatives, notre expérience de devenir et d'acquérir procède d'une source et implique des investissements. Concevant le principe de détermination comme passant par des instances déterminatrices depuis des antécédents indéterminés, j'en articulerai logiquement les composantes comme suit:

- **le continuum de l'existence absolue** possède une capacité omnipotentielle de proaction (à placer en avant des processus de réalisation, en tant qu'inconditionnel pouvoir déterminateur). Pour être plus précis on peut montrer que cette capacité se trouve en fait déléguée aux ex-sistés du continuum subabsolu, le continuum qui est aussi le destinataire des réalités finalisées. Ces deux continuums forment traditionnellement les niveaux d'existence surdéterminant le créé, quand c'est de la production archétypale dans le subabsolu que procède indirectement le réalisé depuis des performances (le réalisé tendant vers l'existence par affinité en essence au travers d'une suite transfinie de réalisations substantialisées);
- **le continuum des relativités d'être et d'avoir** représente la subsistence des transformations métamorphiques en des devenirs et des acquisitions, à laquelle on accorde la capacité transfinie et transrelative autorisant les activités réalisatrices. Proces-

sus progressant au travers la synergie des strates formées entre microcosme et macrocosme, vue comme moyen de coordination fonctionnelle joignant indéfiniment l'intériorité (domaine sub-absolu des temps d'être), à l'extériorité (domaine de la transfinité des expansions d'avoir). Le continuum cosmique, lieu des réalisations, contient de cela la puissance des moyens se posant en tant que l'ensemble des tensions spatio-temporelles coordonnées au pouvoir de transformer le potentialisé en des effectuations. Dans ce processus de réalité continûment réalisable, le superstraté apparaît comme une conséquence de l'absolu, tandis que l'expansion substrative de la réalité apparaît comme une conséquence de l'infinité inconditionnée;

- **le continuum de l'infinité inconditionnée** représente ainsi la capacité illimitée de réagir aux activités réalisatrices du continuum cosmique. Lieu et source du principe de substantialité des propriétés pré-physiques, son contenu, qui représente le niveau originel duquel peuvent s'organiser les différentes strates de la réalité cosmique, est significativement sans attribution aucune, tout en n'étant pas assimilable au néant.

En appréhendant par logique une structure holistique des premiers continuums fondant l'existence, nous conférons à notre représentation un rapport amélioré en ce que chaque continuum est contractuel à tout autre. Ce travail de théorisation est à saisir par relation idéitive opérée sur des discriminants de sens. Il s'entreprend sur le parcours génératif d'une récurrence des significations, dans l'articulation logique des idées dont la prémisse est l'impossibilité d'attribuer au continuum néantaire la possibilité de ce qui devient et acquiert depuis des conditions. Une existence inconditionnelle —hors les instances et lieux du performatif— est alors l'alternative, fondée sur le principe de nécessité, à même de rendre compte logiquement des possibilités conditionnelles d'exister. De la sémanalyse du propos, il ressort que ce qui devient et acquiert procède d'une instance performative dont les aléthiques se placent contractuellement entre:

- ce qui existe nécessairement, c'est-à-dire inconditionnellement vis-à-vis de l'effectuation du conditionné;

- et ce qui existe de manière contingente, tout à la fois **potentiel et virtuel,** comme source de ce qui n'est pas encore; donc liant intrinsèquement ce qui ne peut être réalisé, **le virtualisé,** à ce qui ne peut manquer à terme de l'être, le **potentialisé**.

Car, encore une fois, la plus petite proposition attributive (en l'occurrence celle de pouvoir engendrer un devenir), annihile du même coup l'aspect néantaire tenant à la notion d'attribution nulle et la déclaration de non-existence de la classe vide d'existence. D'où est que si la classe vide ne peut se concevoir comme étant génératrice des conditions d'advenir de manière limitée ainsi que relative, il n'apparaît pas autre alternative à la raison, sauf obédience doctrinale, semble-t-il, que de poser la dépendance inverse, celle d'une inconditionnelle existence *in extenso*. Rappelons que cette facette est mathématiquement valide, en ce qu'on ne peut pas tirer une quantité quelconque de zéro. Ce n'est que de l'infini, la complémentaire ensembliste à zéro, que l'opération devient possible.

Ces trois classes fondamentales ne sont toutefois pas exhaustives, puisqu'on en peut concevoir des compositions. Par exemple on conçoit aisément que notre continuum ne peut toucher par ses extrémités originelles et finales, ni l'infinité, ni l'absoluité en existence. Il nous faut donc des zones composant des discriminants particuliers aux interfaces entre l'Univers et ces extrêmes, zones que l'on nomme respectivement, selon des concepts classiques:

- **l'interface chaotique,** formée de la rencontre d'un désordre à entropie[17] infinie, et d'une quantité finie de potentialités données à réalisation (ce qui ne peut pas ne pas arriver, encore inséparé de ce qui n'arrivera pas), de façon conjointe d'une inépuisable réponse de l'infinité inconditionnée aux **possibilités d'expression** en réalisation de la réalité;

---

17. On prendra le concept d'entropie dans un sens plus général qu'en physique, sens à permettre de considérer la somme des mouvements de contrariété dans le principe d'opposition des activités, que ces activités soient matérielles, mentales, ou encore spirituelles (à entropie infinie les propriétés physiques, les qualifications psychiques, et les vertus spirituelles sont réputées nulles).

- **l'interface subabsolue** formée de la rencontre entre ce qui a épuisé ses potentialités de perfectionnement (ne pouvant qu'être indéfiniment parachevable en expérience par relation à son altérité), et un donné tout **ex-sisté** en l'état de perfection par constitution originelle.

Entre l'interface subabsolue et l'interface chaotique, se meut ce qui varie relativement entre parties. Ce sont les multiples expériences animées des devenirs et des acquisitions, ainsi que des désacquisitions et des dédevenirs; dont les potentialités, si elles sont quasi infinies en moyens d'expression, n'en sont pas moins limitées quant aux possibilités de réalisations. C'est cet ensemble qu'on situe en équilibre tensoriel entre le continuum d'existence absolue, immanente et infinie d'une part, et sa complémentaire contingente de l'autre, l'existentiellement neutre, non contenant et afonctionnel, par l'intermédiaire des interfaces que représentent le chaos et le subabsolu.

4.11 L'Univers indéfiniment déployé

> Le principe de “génération” fait que deux continuums inidentiques peuvent contracter entre eux un troisième issu de la réunion d'une partie propre à chacun, dont le terme est alors de nouveau susceptible de composition.

Rien n'empêche de continuer le processus de génération, dès lors que des arguments se prêtent à la logique du calcul des prédicats depuis des lois de composition s'appliquant sans discontinuité, ou sans rupture, depuis le premier terme qui communique l'être, en plus de l'existence. Il va donc sans dire que l'on doit considérer les discriminés avec les fonctions contractuelles des modes d'existence examinés précédemment comme n'étant représentatifs que des premiers termes d'un schéma propre à esquisser le propos sur les continuums. Comme il apparaît crédible que la réalité sera toujours infiniment plus complexe que ce auquel il nous sera jamais donné de participer, nous proposons de configurer la ségré-

gation des termes susceptibles de composition dans l'appareil schématisé avec la figure 4.4.

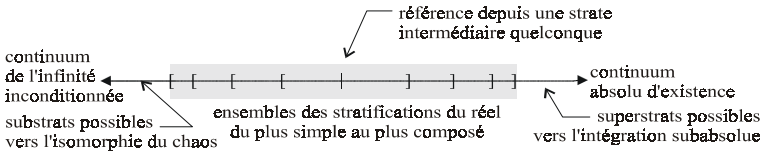


Fig. 4.4, les premiers termes des contractualités entre continuums existentiels.

Depuis cette disposition, le produit cartésien entre $\exists^{A}$ et $\exists^{\bar{A}}$ (l'existence-existante à l'existence-non-existante), est identifié par $\mathbb{U}^{R}$, qui fait référence à la relativité et aux limitations de l'univers des réalisations potentiellement illimitées. Cet univers comprend comme partie: a) l'union de $\mathbb{U}^{R}$ à $\exists^{A}$ qui constitue $\mathbb{U}^{A}$, en tant qu'univers subabsolu finalitaire; b) l'union de $\exists^{\bar{A}}$ à $\mathbb{U}^{R}$ qui forme $\mathbb{U}^{C}$, en tant que le chaos originel isomorphique; c) $\mathbb{U}^{P}$ qui ressort des différentes connexions entre $\mathbb{U}^{A}$ et $\mathbb{U}^{C}$ dans $\mathbb{U}^{R}$, caractérisant l'univers des transformations performatives intermédiaires. Examinons, de cela, les éléments attributifs des cinq premiers continuums.

- $\mathbb{U}^{A}$, **le continuum absolu d'existence**. Il représente le pouvoir inconditionnel de ce qui ne peut pas ne pas exister et qui répond à la modalité du nécessairement inévitable. Par conséquent, ce auquel on attribue les caractères aséitique et omnipotent d'exister, en tant qu'inépuisable source des divers continuums dépendants et restrictifs. Dans ce continuum, l'adjonction ou le retrait d'une quantité quelconque d'existés, et leurs existats, ne modifie en rien le contenu qui reste invariablement *in extenso*.
- **∅, le vacuum** néantaire qu'on introduit comme **représentation de la pensée antithétique** au continuum absolu, ou plénier, d'existence, mais qui n'a pas de réalité, puisqu'il représente ce auquel l'attribution la plus infime supprimerait du même coup le caractère de viduité antithétique à l'existence dans l'absolu (la viduité est son seul état). Il caractérise, de façon virtuelle, à la fois ce qui n'a jamais existé et ce qui ne sera jamais; autrement dit une partition de rien (puisque tout est par ailleurs), en référence à un espace nul et à une durée également nulle, posés par

théorie dès lors qu'on introduit les concepts d'infinité et d'absoluité, à permettre des délimitations en durée et en espace.

- $\exists^{\bar{A}}$, **le continuum de l'infinité inconditionnée** est contingent des deux premiers termes. On le conçoit comme l'état d'insécabilité [existence-non-existante]. Les anciens philosophes grecs nommèrent kénôse ce milieu associant l'existence absolue et son antithétie néantaire. On en fit le lieu des choses existantes, mais privées du pouvoir de relation d'être à une quelconque altérité. Par définition, le continuum de l'infinité inconditionnée est infiniment plein, mais sans qu'on puisse effectuer la moindre attribution à son contenu. Comme classe différenciée d'existence infiniment contenante et simultanément privée de la moindre faculté, ce continuum est posé comme la source inépuisable de la substantialisation des continuums intermédiaires, et comme le conteneur de l'indéfini champ des expressions d'être, d'avoir et de faire, continûment surajouté à l'existence par l'intermédiaire du chaos. Cette partition caractéristique d'une indéfinité d'inexistence dans l'infinitude, se distingue bien du néant (l'anexistence) par le moyen du calcul ensembliste. Elle représente le niveau des inépuisables réactions afférentes aux projets des réalisations singulières en cours d'être et d'avoir, depuis des relations qui caractérisent l'expérience de l'existence.
- $\mathbb{U}^{P}$, **l'univers performatif des devenirs et des acquisitions**. Ce statut d'existence finie et relative implique le fractionnement spatio-temporel des déixiques particulières aux individuations en existence relative, reliées entre elles depuis des activités opérant sur des quantités limitées de potentialités réalisatrices. J'insisterai sur l'implication pragmatique dont voici l'expression: puisque nos moyens de préhension de la réalité procèdent d'une opportunité relative à notre seul environnement, ces moyens sont conséquemment appropriés à des fractions singulières d'existence, ainsi qu'à des segments limités de réalisation, à l'intérieur d'une unité existée, complétable en réalisation jusqu'à plénitude indépassable. Comme ce qui est du rapport du poisson à l'eau, nous ne pouvons mentalement appréhender notre milieu, le continuum des devenirs et des acquisitions, qu'en raison de son altérité.
- $\mathbb{U}^{C}$, **le statut d'existence relative et finie à l'état de chaoticité originelle**. Le raisonnement visionnaire des Hellènes distinguait

ce statut comme propre à l'hylé, en tant que représentation de l'état primordial de la matière, et comme prototype de la matérialité ultérieure de l'univers. Consécutivement au principe de progression, se distinguent, d'évidence, trois partitions à l'intérieur de l'univers des réalisations. Le principe de progression ne saurait qu'être inscrit, au-delà des antériorités et des postériorités, qu'entre une origine des transformations et un terme finalisé de celles-ci (origine en deçà de laquelle rien n'est commencé et terme par-delà duquel une transformation tentée n'entraîne plus d'amélioration). D'où le concept de chaoticité défini par une deixis non vide et limitée, conjointe d'une attributivité nulle d'être et d'avoir, investie dans le parcours réalisateur de l'Univers. En ce lieu est censé se situer le mode d'existence qu'on peut probablement qualifier d'énergétique, en tant qu'activité indéfiniment afonctionnelle (dont le résultat transformatif est nul), mais susceptible de supporter l'activité fonctionnelle caractérisant l'instance performative dans l'Univers. Une activité par conséquent à entropie illimitée, en tant qu'on peut en avoir la représentation depuis une infinie vélocité totalement désordonnée de pseudo-éléments antérieurs aux premières stratifications de la réalisation cosmique. L'aspect complémentaire apparaît alors bien avec une entropie nulle octroyée au statut subabsolu intégrant l'unité fonctionnelle finalisée des différentes stratifications réalisées au cosmos par épuisement des potentialités de perfectionnement.

- $\mathbb{U}^{A}$ **le statut subabsolu d'existence**. Nous pouvons nous en faire une idée en le considérant comme le résultat du terme contractuel unissant les raisons d'une instance cosmique, faite de devenirs et d'acquisitions, à ce qui existe par absolu. L'univers subabsolu, encore nommé le *kosmos néotos* —ce ciel des cieux— est supposé correspondre à l'épuisement des potentialités de perfectionnement impliquées dans le principe des contractualités incluses avec la notion de “conditions des possibilités d'être et d'avoir, de façon limitée et relative”. En ce sens que les acquisitions attribuables aux caractères d'exister dans la modalité relative et limitée sont, en ce lieu-là, réputées pleinement réalisées. Une des conséquences résultant de ce statut ressort avec la notion de ce que les mouvements, tant des corps matériels (physique), que des mentalités (psychique) et des esprits (spiritualité), n'**obéissent en ce continuum-là**

qu'aux seules lois cinétiques, c'est-à-dire d'une façon émancipée des dynamiques.

On induit cela de ce que l'individué dans le continuum subabsolu ne saurait s'appréhender que sans forces physiques, ni efforts psychiques, ni aucune des luttes spirituelles, quelle que puisse être l'ampleur de ses mouvements. Les références qu'on octroie à une dynamique constitue de telles inerties et oppositions exprimées en forces, efforts et luttes, apparaissent en effet particulières aux moyens de la seule instance performative de l'univers: ce qui est circonstanciellement, ainsi que localement en opposition, par rapport à des mouvements propres entrepris dans un milieu à entropie non nulle. Autrement dit, pour être pleinement réalisés, les êtres et les choses du continuum subabsolu ont des mouvements individuels non contradictoires entre eux dans le tout organisé de façon finalitaire. En sorte que rien n'étant censé s'opposer aux mouvements effectués dans l'harmonie à l'ensemble, plus aucune force matérielle, comme aucune contrariété intellectuelle, ni la moindre lutte d'esprit ne subsistent dans les relations compétentes de ce qui est individué étant parfaitement intégré. Cela pour la raison qu'au sein d'un environnement achevé en organisation, toute activité élémentaire entreprise constitue, par définition, une activité entièrement **synergique à l'ensemble des parties**. Le produit ainsi établi entre le potentiel de réalisation cosmique (ce qui doit advenir), et l'état du réalisé (ce qui subsiste depuis ce qui advint), est alors contractuel de l'existence absolue se tenant en deçà toute antériorité et encore par-delà toute postériorité.

Examinons cette disposition d'une autre façon. Par définition, ce qui est gratuit ne vaut rien, étant donné que sa valeur transactionnelle s'avère nulle. Seul ce qui ne l'est pas peut valoir quelque chose, et cela en plus ou en moins que ce qui lui est semblable, ou par rapport l'étalon convenu à en mesurer le prix. À régler la distribution et les échanges, c'est l'offre et la demande qui fixe le prix. Analogiquement par son effet, l'intention à une valeur proactive en vue d'un but, mais ce but

atteint, la valeur intentionnelle devient également nulle puisqu'elle n'est plus utile. C'est dans un sens apparentable qu'à surdéterminer l'instance de réalisation depuis des transformations métamorphiques, on conçoit qu'il n'y ait plus dans le relationnel entre les individuations finalisées, ni expressions dynamiques de forces, d'efforts et de luttes une fois le tout accompli, ni coordonnées relatives localisatrices du plus vrai, du plus beau et du meilleur.

Le limité rejoignant l'illimité, le passé auquel s'ajoute indéfiniment l'avenir, et ce qui est intemporellement uni auquel se coordonne sans fin le séparé depuis toute activité performative, forment alors tous ensemble, une représentation de l'un des aspects réalisables d'une **expérience d'exister**. L'expansion de l'Univers apparaît par là coexister, par le moyen d'une intégration progressive du séparé, entre l'unicitaire existence absolue endocosmique et l'exocosmique existence-non-existante de l'infinité inconditionnée.

4.12 Sur le prédicat de progression d'être et les attributions contractuelles

En soumettant plus avant les deixis existentielles à la procédure holistique des ensemblements est ressorti le lieu de l'Univers. L'Univers nous apparaît comme le site nanti des subsistences limitées qui sont investies dans la poursuite du déploiement illimité des réalisations. D'où le continuum des devenirs et des acquisitions qui sont spécifiques de la possibilité de venir à l'existence-existante, dans l'analogie à la conscience-consciente d'un état vigile succédant par l'éveil à l'état de conscience-non-consciente du dormeur. Le meilleur moyen pour comprendre les continuums de l'altérité cosmique est encore de mieux concevoir, dans leur définitions, les limitations propres au cosmos.

Le mode particulier à la modalité de possibilité apparaît tenu aux conditions de faire-être et faire-avoir, contractuellement à la totalité du contenu de l'Univers et la fin réalisée des poten-

tialités. But sans terme, puisque le développement de l'Univers se poursuit indéfiniment depuis le processus de progression appliqué à des potentialités quasi infinies, étant donné leur contractualité de varier relativement à l'infinité et l'absoluité des extrêmes complémentaires qui sont de continuité *in extenso*. Cependant que le contracté vis-à-vis des termes d'un achèvement par épuisement des potentialités de perfectionnement reste localement réalisable, à l'intérieur même d'un inachèvement indéfini en expansion, comme en complexification et en intégration subséquente.

D'une autre façon, on peut dire que le concept de subsistence dans le prédicat de possibilité requiert au moins:

- des raisons contractuelles au tout de f**aire être** et de **faire avoir** au travers les états progressifs, localement achevables à l'intérieur de l'inépuisabilité des potentialités de l'infinité inconditionnée par rapport à l'absolu en existence;
- des moyens, avec un continuum spatio-temporel et tensoriel toujours limité quelque puisse en être l'expansion, en tant que matrice d'une dynamique impliquant les relations d'une pluralité de porteurs singuliers d'attributions, issus des transformations métamorphiques *in situ*.

Une particularité de la nature subsistentielle dans l'instance performative est qu'il suffit que cesse l'activité d'un faire-être et d'un faire-avoir pour que cessent aussi **les apparences d'exister** *(la subsistence)*. C'est le cas des organismes biologiques quand cesse l'action d'agrégation organisée sur des processus physico-chimiques, et c'est celui des corps matériels quand cessent d'agir des gravités internes. Donc, en telle sorte que se trouve suspendue la **promesse d'un statut d'être étant** depuis des états intermédiaires faisant suite à des antécédents **d'être non-être**; car c'est un même genre qui apparaît relier des antécédents performatifs aux successions distributives en attributs dans l'individué. À la potentialité des réalisables fait suite une production d'effets, comme processus d'acquisition en vue de fins. Les faits dans et durant l'instance réalisatrice apparaissant sanctionnés par le degré

d'éloignement, ou de rapprochement, des termes antagonismes dans l'individué.

Pourquoi les **apparences** existentielles depuis des états d'être et d'avoir? C'est qu'à des événements du devenir, ainsi que ceux qui sont afférents aux activités d'acquisition, ne sauraient être logiquement octroyées que des attributions énoncées dans la relativité d'être et d'avoir. Relativité synonyme d'effets appliqués en direction d'une réalisation entre devenirs et acquisitions, en ce sens que, dès qu'une mesure rend compte d'une variation dans le mesuré, il s'agit de rendre compte d'effets performatifs. Ce n'est que le déjà réalisé à l'instance réalisatrice dans l'apparence des attributions contractuelles qui seul représente, en tant que capitalisation finalisable d'être et d'avoir, l'expérience d'une réalité existentielle. Certes, on a pour habitude de désigner ce qui varie dans ses parties et son tout, comme relevant du prédicat d'être; et cela jusque dans les meilleurs traités scientifiques, ceux par lesquels les auteurs s'entourent de certaines précautions quant à la rigueur sémantique. Mais il apparaît évident qu'il s'agit là d'un langage ne pouvant qu'abuser les acteurs de la communication, en ce qui est de la compréhension des énoncés d'état. Une description rigoureuse de la réalité se doit de discriminer **ce qui est,** d'avec **ce qui devient**, dès lors qu'on distingue la diachronie entre l'état d'être et l'état du devenir. Ce n'est que dans cette disposition que nous discriminons bien le statut d'objet variant, de son noumène: la chose en soi considérée en référence à l'instant de l'une des actualisations de la variabilité objective. L'état d'être désigne un statut d'invariance attributive, alors que l'état d'un devenir a pour statut la variabilité oppositive. Or il apparaîtra que les états d'être variant sont contratfactuels du statut d'être invariant par achèvement, ou bien en rapport d'une constitution originelle en existence, c'est-à-dire depuis des conditions assorties de possibilités soumises à une instance réalisatrice sous-jacente à l'existence dans le prédicat de nécessité.

On a aussi pour habitude de ne distinguer que les attributions d'être, en rapport à celles de n'être pas. Mais entre la thèse et son antithétie s'insère le contrat représentatif des conditions caractérisant le passage par une instance phanicitaire, puis celles de l'instance réalisatrice ou déréalisatrice, c'est-à-dire vers l'une ou l'autre des thématiques antagonistes. On concevra en effet que ce n'est pas la taille de telle instance réalisatrice qui sanctionne la réalisation, fut-elle immense en durée et en ampleur, mais seulement le vecteur de la transformation s'effectuant en direction de l'un ou l'autre pôle des attributions dans le principe des distinctions antithétiques. On se réfère en cela à la règle connue des attributions contractuelles. Cette règle énonce que les contractualités spécifiques des attributions à ce qui devient sont de **paraître être**, c'est-à-dire de sembler être ou de sembler n'être pas cela qui est attribué en particulier. Il y a incompatibilité logique entre devenir et être, comme impossibilité à la fois d'acquérir et d'avoir un même prédiqué. Cependant que la contractualité ainsi engagée fait que, sauf accident, ce qui devient et acquiert possède la potentialité d'atteindre, au terme d'une instance performative épuisant les potentialités du contracté, le statut d'être avec un avoir. La potentialité représentant dans ce cas là un donné prenant la forme conditionnelle des possibilités contractuelles.

Or, constatons que tout ce qui touche nos sens et qu'on déclare **être**, participe d'une transformation tenant à la suite ininterrompue des actualisations sur l'échelle des temporalisations. Nos attributions restent alors relatives aux apparences d'être et d'avoir depuis des étalons arbitraires, et nos énoncements des faits relatifs aux transformations métamorphiques de l'Univers concernent des événements contractuels assortis de potentialités. Ces événements doivent être dissociés de la faculté de nouménalisation tenant à la fonction mentale opérant par abstraction (détachant et fixant, à fin représentative, le séquentiel des événements arbitrairement séparés de la suite des transformations). C'est ce seul moyen de la conscience qui est à communiquer un pseudo-statut

d'invariance à ce qui n'en varie objectivement pas moins. Nous y reviendrons au § 4.25.

L'événement abstrait, en tant que chose détachée arbitrairement sur son axe des transformations, répondant au principe des conditions contractuelles, inclut les contradictoires d'une **virtualité** d'être, à la **potentialité** d'être. Le déclaratif de paraître ou de ne pas paraître être dans un attribut spécifique s'applique à l'événement de la chose manifestée selon l'un des aspects contradictoires. Par pertinence, un agent ne peut apparaître cela de particulier que par rapport à d'autres actants assurant une performance apparentable dans l'encours réalisateur, ou par rapport à lui-même en référence à des séquences d'actes antérieurs à l'instant considéré: **il n'est que relativement à d'autres ceci ou cela de particulier, il n'est pas en soi crédité de telle attribution**. En fait, depuis l'articulation logique des catégories sémantiques, la structure signifiante qu'on accorde aux individuations exprime le relationnel devant aboutir, sauf accident, sur une production compétente spécifique d'être et d'avoir.

Remarquons, parmi les retombées intellectuelles que cette disposition valide, ce qu'implique la démarche philosophique de DESCARTES. Depuis DARWIN, c'est un consensus d'adhérer au concept d'évolution et d'étendre ce concept à l'espèce humaine. Aussi ce n'est que par abstraction d'une soumission au principe d'évolution qu'un penseur peut prétendre à **être**. En toute rigueur, il devrait avoir conscience de paraître être, si bien que la logique reliant le principe de progression aux considérations que DESCARTES développa, impose à la raison d'avoir seulement conscience **de devenir**. Pour peu que DESCARTES eût élaboré le cogito dans l'authenticité cognitive du XXe siècle, il n'eût pu dire que: «je pense, donc je deviens (ma pensée variant et aussi moi-même comme penseur).» Or ce simple changement de verbe a pour effet de supprimer l'ambiguïté de l'ontologie cartésienne que dénoncèrent des philosophes de la modernité.

Énoncer l'état du penseur depuis le verbe être, communique l'inconditionnalité du prédiqué et entraîne l'illusion tenant au mythe qui prêtait à l'homme de façon effective la nature immuable du potentialisé depuis sa configuration archétypale. C'est bien ici que se trouve le site de l'ambiguïté de la démarche scientifique sur la tangibilité du monde: renoncer au concept de l'immuabilité du contenu cosmique et, simultanément, conserver l'énoncé de son caractère d'existence en des attributions tenant au verbe être appliqué aux agents de l'expérience d'un savoir-être-fait dans l'encours des transformations métamorphiques performatives. L'acte du penseur s'interrogeant sur son statut, dans la primauté de la raison, considérant dans son champ de conscience les effets de ce qui passe, cause de ce qui vient, ne peut que relier son mode d'être aux conditions de devenir. Mais alors, si les choses de notre continuum deviennent, ces choses ne pouvant apparaître sans activités substantivantes liées à des conditions, c'est précisément que cela implique le contrat de faire être. Or si ce qui caractérise l'instance de notre continuum se trouve subordonné aux conditions d'une dynamique réalisatrice, c'est qu'il existe un continuum complémentaire, c'est-à-dire un continuum se posant en raison d'une existence en soi tenant au fait d'être inconditionnellement. Les conditions supra représentent la nécessité cartésienne du fondement ontique des devenants, mais depuis la logique de la raison spéculative d'un après DARWIN, PASTEUR, ou CARNOT, faisant qu'on ne conçoit plus la génération spontanée des êtres et des choses. Par cohérence conceptuelle, il faut donc bien y renoncer et admettre l'alternative, jusque dans les formes sémantiques y correspondant.

Le continuum performatif implique au moins la puissance et le pouvoir de continuums conditionnateurs. C'est précisément ce que DESCARTES entend en subordonnant l'existence substrative de l'Univers à un fondement métaphysique. Jugement qui reprend son droit dés lors qu'on lève la contradiction qu'il y avait à définir, depuis des mêmes prédiqués, la

pensée qui découvre son propre devenir conditionné, et la pensée qui juge sur les inconditionnels de l'existence en soi. Aucune réfutation ne semble opposable à cette procédure d'épreuve agnostique d'une réalité des choses variantes, postulée depuis des réalités immanentes. La problématique du fondement du devenir du monde ne saurait échapper au concept concluant que ce qui devient reste une condition entre l'état de non-être originel et l'état finalisé d'être. Conclusion qui, certes, apriorise l'expérience; mais qui ne constitue pas plus un substitut à l'expérience, que l'expérience n'est à s'y substituer si l'effet immédiat recherché est, d'évidence, d'élargir le champ conceptuel de nos investigations par-delà le micro environnement anthropomorphique du convenu matérialiste se suffisant des réalités à portée opératoire. Pour en convenir, il suffit de se référer à la vérité de la récurrence des sens dans le propos, donc considérer la distribution des sens dans leurs relations hiérarchiques dont on peut lire le carré sémiotique avec la figure 4.5.

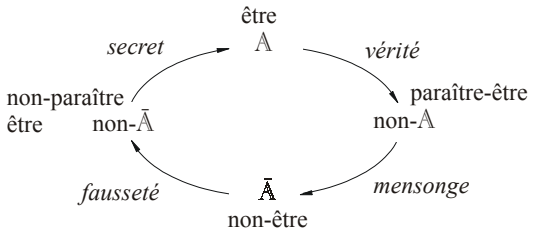


Fig. 4.5, carré sémiotique de la vérité des référents performatifs.

Ce carré comporte, entre deux directions complémentaires de symétrie droite/gauche, et deux pôles antithétiques de symétrie haut/bas, des aspects qui permettent de cerner les discriminants de sens. Plus précisément:

- l'axe [être, non-être] des inconditionnalités antithétiques.
- l'axe [paraître-être, non-paraître-être] des compléments conditionnels du transfert performatif.
- la diagonale du transfert [être → paraître-être] de l'investissement du manifesté qui est “paraître dans les caractères de la vérité d'être”.

- la diagonale [non-être → non-paraître-être], sur l'axe des subcontraires, qui représente le caractère de fausseté, comme résultat du calcul logique des positions antinomiques au cas précédant.
- la diagonale [non-paraître-être → être] qui représente l'axe des transferts positifs sous conditions, se lisant: être si non-paraître. Le transfert des déixiques non $\bar{\mathbb{A}} \rightarrow \mathbb{A}$ passant de la négation d'une relativité à son assertion que sanctionne l'activité dans la modalité dite secrète (intensivité interne), ou non révélée (autre que manifestée). On peut encore comprendre le sens de ce mode performatif en ce que la manifestation, dans la discrétion des vrais mobiles, sanctionne son investissement dans le statut d'être.
- la diagonale [paraître-être → non-être] représente le rôle contraire au précédent, dans le transfert qui va de non-$\mathbb{A}$ vers $\bar{\mathbb{A}}$, c'est-à-dire le mouvement de l'induction mensongère. En effet, paraître, n'étant pas, induit en erreur.

Le passage performatif des déixiques individuées entre ces quatre lieux représente autant d'actions soumises à conditions, et, comme tel, soumises à des valeurs de fonction. Mais, en réalité, l'acte d'être apparaît tenu à des activités d'avoir, en sorte qu'on peut relier leurs carrés sémiotiques dans la modélisation des effets, qu'on lira depuis le diagramme de la figure 4.6.

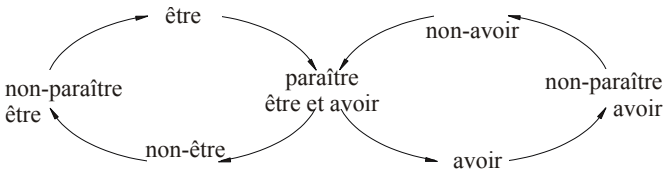


Fig. 4.6, carré sémiotique dans le prédicat d'être et d'avoir.

Du point de vue des raisons d'agir (elles sont seules à distinguer les causes accidentelles, des causes voulues), la relation précédente définit le module de la perfectibilité de ce qui varie en ses parties propres au tout; en ce que le perfectionnement relie, par des faits performatifs, une origine privative, à une fin d'être et d'avoir réalisée dans l'épuisement des potentialités ontologiques. De sorte qu'on trouve bien la réussite au terme d'une évolution des transformations, et que

dans le cas contraire d'une involution, se situe bien l'opposé coïncidant localement à la conversion négativement réalisée du potentialisé. Cependant que la notion de perfectionnement appliqué, non plus aux parties du cosmos, mais au cosmos en tant que globalité pénétrant l'infinité inconditionnée, reste illimitée en progressions; **l'Univers étant censé poursuivre indéfiniment son expansion réalisatrice, comme moyen d'équilibrer les tensions instaurées entre un absolu existentiel et une infinité inconditionnée** (effet d'hystérésis entre le temporalisé dans le temps et l'intemporalisation de l'éternité).

Ce par quoi l'on juge cette disposition se fonde sur des réflexions appliquées à la clairvoyance du propos distinguant l'imperfection, de ce qui est parfait par épuisement des potentialités de perfectionnement, et la perfection par constitution propre, qu'on distingue de l'aperfection. Ceci dit dans le sens où ce qui est parfait implique nécessairement d'être distingué du statut d'aperfection (aspect privatif), autant que de celui d'imperfection médiane (l'imperfection qui implique l'impossibilité, comme la possibilité de perfectionnement). Entre thèses et antithèses, **l'aperfection se trouve posée seulement parce que le parfait existe**. Par le moyen d'une analogie à ce qui existe hors instance temporelle de réalisation (le réalisé allant de l'imparfait jusqu'au perfectionné par épuisement des potentialités de perfectionnement), nous pouvons dire que le parfait par constitution existe hors instance temporelle, d'une façon apparentable à ce qui fait exister la pièce de théâtre hors les instances des représentations qui actualisent ladite pièce.

À le dire autrement, si ce qui est en soi parfait n'était pas, sa contrepartie privative ne pourrait être posée. Ceci étant, alors, dans la logique des vérités sémiotiques de cette disposition, ce qui est **imparfait** et **perfectible**, progresse en direction de ce qui est **parfait** et **imperfectible**. Toute progression est alors censée diminuer d'autant la distance qui sépare les deux domaines, sans que cette distance puisse cependant devenir

nulle, puisque le perfectionné représente une catégorie différente du parfait par constitution propre qui est à ne pas passer par une instance performative de réalisation. Pour symétrie, un mouvement entrepris en sens opposé augmente cette distance (distance au sens figuratif d'être scalairement adimensionnelle), c'est-à-dire que ce qui est imparfait et imperfectible s'achemine alors dans le sens, également inatteignable, de l'aperfectible.

C'est de l'application de cette logique qu'on conçoit l'implication de ce que progressivement diminuer l'excentration originelle par rapport au centre universel des prédicats, assure le moyen d'une fin coïncidant au statut de perfection acquise.

En fait, **tout prédicat positif** appliqué relativement et limitativement aux agents agissants dans le continuum des pluralités d'être et d'avoir, tels que sont ceux de la vie, de la conscience, de l'esprit et de la personnalité, est censé n'advenir que parce qu'existe l'Un, qui a pour existat l'absolu, l'infini, ainsi que l'unicité; et que se trouve "extériorisé" hors temporalisation, l'ensemble des existats de la pluralisation des existences relatives. La tradition, avec le *Tao Te King*, dit, pour rendre compte du monde: «l'un en existence produit l'existence duelle, la troisième est contractuelle de la relation aux deux premières; et c'est de la trinité originelle que procèdent les multitudes». La démonstration mathématique de cela apparaît faite en posant:

$$\{1\}|\{1 \rightarrow 2\}|\{1, 2 \rightarrow 3\}|\ldots$$ [18]

À cette génération dans les existats de la pluralisation existentielle encore privée d'attributions d'être et d'avoir, la réalisation de la réalité une et entière ressort de l'exhaustivité des relations entre les existences individuées (discrètes). Le

---

18. Voir également R.A. SCHWALLER de LUBICZ, *Le temple de l'homme, Apet du sud à Louqsor,* Caractères, 1957, pour son étude de l'arithmétique et la géométrie de l'ancienne Égypte sur la base des puissances fractionnaires, comme cela s'impose en harmonie musicale.

concept de ce que l'existant originel n'est pas dans la réalité réalisée de l'Univers, cependant que les existats de la pluralisation existentielle découlent et appartiennent nécessairement à cette continuité intemporellement existentielle, est appuyé en logique des ensemblements.[19] Voici, ci-dessous résumée, la dynamique générative en existence et sa complexification en des relations d'être et d'avoir:

existence-existante de l'absolument nécessaire
continuum subabsolu, entre le nécessaire et le possible
↑ ↓
l'univers des possibilités évolutives
tous les paliers d'acquisition et de devenir, par le moyen des perfectionnements embrassant ce qui est séparé en autant de degrés de relations qu'il y a de strates depuis l'individué infinitésimal sans substrat, jusqu'à l'individué suprême complémentairement sans superstrat
↑ ↓
continuum subinfini reliant le possible au contingent
existence-non-existante de l'infinité contingente

4.13 Être, avoir, faire, en rapport à l'existence

Aucune difficulté à définir les catégories cardinales du concept d'existence, préalablement à l'énonciation des attributs conférés à l'expérience d'être et d'avoir. L'être est ce qui surajoute à l'existence individuée depuis des relations, donc l'individué en des existats préalables. L'être ne peut être sans un donné préalable d'existence investie dans l'expérience de réaliser contractuellement quelque chose en particulier et par rapport à une altérité. On entend la déclaration d'existence dans le sens accordé en mathématique de ceci (ou untel) existe, ou n'existe pas, auquel peut se surajouter le constat

19. *Cf.* une démonstration faite en référence à la note 22, paragraphe 0.18 du Cahier n°0. Mais, rappelons encore un moyen de concevoir la continuité unicitaire d'être hors le monde, par rapport aux multiplicités discrètes d'être dans le monde. Ce moyen consiste, avec le *Ramanuya,* à concevoir le Brahman comme tenant son unicité, non pas du caractère d'être unique, mais d'une infinie, absolue et permanente unicité entre sa substance (*vastu*), son essence (*bhava*), et son existence (*sat*). La multitude des êtres variant de façon finie et relative, ne peut que tendre à ce statut au travers une unité organique épuisant ses potentialités d'organisation génératrice des réalités d'être et d'avoir.

d'étantité par lequel le fait d'être ceci ou bien cela en référence à des circonstances pose le rapport à l'altérité d'être.

Cette articulation infère la prééminence de l'existant sur l'être, en ce sens que seul ce qui existe peut de surcroît être ou n'être pas, autant dans le formalisme passant par un devenir performatif, que dans sa contradiction aséitique. L'existence répondant aux modes du nécessaire, du possible, du contingent, n'a pas d'essence hors étants, même à s'en trouver la source, puisque sans existence sous-jacente, l'essence dans l'être ne se conçoit pas. En sorte que l'existence constitue la condition d'univocité: une mêmeté dispositionnelle entre tous les êtres et tout ce qui est pour passer par des différences identificatoires depuis des caractères particuliers et des deixis singulières. Si l'existence s'oppose intemporellement à l'anexistence, alors l'être et le non-être, ce qui est et ce qui n'est pas, en représentent l'interface active depuis le principe de temporalisation. Et tout comme ce qui se réalise ne s'épuise pas dans ce qui est en acte performatif —réalisation de la réalité—, on conçoit que le devenir, en anticipant les temporalités d'être, puisse être intemporellement postérieur à l'existence.

Et l'avoir à l'être? C'est une discrimination classique qui pose la chose (*res*) comme détermination / indétermination dans l'énoncé, en différence à l'étant (*ens*), l'être (*esse*) et l'exister (*existere*). La chose, comme avoir à l'être, définit ce qui s'incère comme moyen terme dans l'expérience de l'existence. Eu égard à l'indéfinie diversification des productions métamorphiques depuis les combinatoires substratives et leurs fonctionnalités superstratives dans le processus d'individuation entre microcosme et macrocosme, on fonde ainsi, depuis le couple déterminisme / liberté déterminatrice, une métaphysique de la nature reposant sur le parcours: Existants et ce qui existe absolument de toute éternité dans l'infinitude (la transcendance théologique) ↔ êtres et ce qui est relativement actualisé dans le temps comme incomplétude (génération)

↔ choses et ce qui est chosifié dans l'espace comme indéfinie expérience déterminatrice (production).

On peut encore définir le fait d'**être** comme épiphénomène mésocosmique —ce qui se surajoute à l'existant intérieur: l'ex-sisté endocosmique comme centre aphénoménique de l'être— dans un rapport déterminateur du produit phénoménique à l'exocosme. C'est en considérant la suite des événements dans l'**apparence d'être** (le devenir) comme la relation de contrariété instaurée par le passage du lieu de **non-être** à celui d'**être,** en interface active entre l'existence-non-existante et l'existence-existante, qu'on peut faire l'hypothèse de sept catégories d'étants de la façon que voici.

1. le **non-être,** correspond à la modalité d'impossibilité —c'est la classe vide dans l'ensemblement ayant pour prédicat une relation au temps d'être. Il s'agit par conséquent de réticuler la représentation du non-être, au concept d'un temps privé du moindre effet, par rapport à la suite d'une actualisation continue, isotonique, sur l'axe du temps d'une existence endocosmique déléguant son pouvoir d'expérience exocosmique aux êtres qui forment ainsi, par leurs présences ou leurs absences, la nature du contenu mésocosmique du cosmos.
2. l'**être de performance** participe d'un devenir. Son statut d'acquisition expérientielle se trouve délimité par une plus ou moins importante étendue d'actualisations. C'est la modalité fugitive d'être, acquise à l'existence en cours d'individuation par le moyen d'un substrat: les transformations métamorphiques singulières d'apparaître à l'altérité. Il s'agit d'apparences répondant au prédicat **paraître être / ne pas paraître être** ceci, ou bien cela, en particulier, depuis des activités conditionnelles.
3. l'**être de compétence** du statut finalitaire marquant l'épuisement des potentialités en devenir. Par conséquent l'être susceptible de participer de toute instance à venir, depuis un passé limité coïncidant avec une origine dans l'effectuation réalisatrice progressive des caractérisants autorisant d'être à son altérité.
4. l'**ex-sisté pré-temporellement déployé vers l'état de non-être**, représente la catégorie des intégrations entre étants et existants, complémentaire à la catégorie précédente, donc en continuité de l'instance performative d'organisation réalisatrice. Pour être

parfait par constitution, l'ex-sisté se conçoit ici sans origine, mais avec un terme en étendue temporelle. En effet, suivant le parcours qui va de l'absolu vers l'infinité inconditionnée, l'ex-sisté se conçoit comme effet de l'omnipouvoir d'être transitant depuis le continuum de l'existence absolue, tandis que sa fin, en tant qu'opposée au principe d'acquisition finalisable à l'être, suppose représenter ce qui est connu avec l'expression de "faire l'expérience identitaire de sa propre finitude avec l'infinité".[20]

5. l'**être ex-sisté pré-temporellement illimité** est identique au précédent, c'est-à-dire sans origine, mais encore sans fin, "étant" actualisé de façon continue tout au long de l'instance temporalisée de l'Univers. L'ex-sisté temporellement illimité participe ainsi du monde par son actualisation reconduite le long de la flèche temporelle, tout en étant déjà préalablement à l'origine de l'instance de réalisation du monde, et encore sans fin après.
6. l'**être d'ubiquité du temporel**, c'est-à-dire installé dans l'éternité, en tant qu'il occupe à la fois, ou simultanément les deux coordonnées du principe de temporalité (chaque moment passé, et chaque instant de l'avenir en une seule et unique actualisation immanente). Autrement dit l'absolument présent tout au long de l'échelle du temps, qu'on distingue de la présence successive de l'être ex-sisté sans limite dans le temps.
7. enfin, **la potentialité infinie immanente et absolue d'être** appliqué au statut d'être qui antécède la primo séparation entre l'absolue existence-existante et l'infinie existence-non-existante; de laquelle est issue, en tant que partie, la pluralité indéfinie d'être individué par relation. Rien de ce qui peut être ajouté ou bien retiré de l'expérience temporalisée et localisée, jusqu'à l'ubiquité dans le temps et l'espace, n'est en mesure de changer la dimension de ce contenu absolu et infini surdéterminant le fait d'être et de n'être pas. Car, la totalité de l'indéfinité des êtres

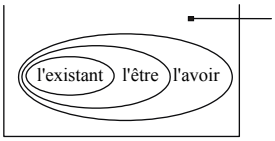
---

20. Par cette définition donnant du sens au propos, je pense à l'expérience de l'ultimité, évoquée dans *La cosmogonie d'Urantia* (déjà citée), dont le concept nirvanien de joindre, pour l'individu, la conscience cosmique, ainsi que la goutte d'eau qui rejoint l'océan en évoque le processus. Ce processus rend compte de la contrepartie d'une dynamique allant du parcellaire progressivement issu d'un infini isotrope, et par lequel l'individué est censé faire l'expérience complexificatrice au travers le périple des relativités d'être, en direction d'une unicité dans l'Être suprême. Ou, encore, par analogie, l'encours conscience-consciente → conscience-non-consciente, se posant ainsi qu'un endormissement, en contrepartie de l'éveil: conscience-non-consciente → conscience-consciente.

ne peut qu'investir au mieux le statut d'Étant consistant en l'union de l'ensemble des classes d'être depuis des deixis limitées. En tant que toutes les possibilités de l'être-là (prédicat de relativité d'être) adviennent pour cause de l'absolu, de façon conjointe aux possibilités simultanées de n'être pas en même temps ailleurs —condition posée comme complément significatif de l'absolu— cette totalité des éléments d'incomplétude ne pourrait en effet se trouver posée en tant que résultat et être tenue dans le même temps comme source.

Être avec un avoir, cela peut se saisir encore par la pensée comme ce qui réfère l'individuation dans la déixique spécifique du continuum de l'univers des pluralisations relatives. L'individuation à l'intersection du référentiel relatif de relation d'être sur l'axe {endocosme, exocosme} et d'avoir sur l'axe {microcosme, macrocosme}. Être intérieurement, en tant que continuité reliant à l'absoluité de l'existant intérieur les relativités d'être aux autres, et les finités d'avoir au microcosme en tant qu'extension individuée reliant à l'unifié macrocosmique, semble représenter de fait l'insécabilité d'entre le côté pile et le côté face, dans la configuration de toute individuation vue à l'interface entre rien et l'unicité de l'Un *in extenso*.

Posons, avec le schéma de la figure 4.7, l'**existant** central à **l'être** (comme le devenant est centre des apparences d'être durant les mouvements d'acquisitions). Cet existant est ce autour duquel gravite une réalité individuée d'**être donné à relations, comme est périphérique à cet ensemble, l'étendue d'un certain avoir.**



Ce qui est autre, comme domaine de faisabilité extensive au cosmos: ce qui n'est ni avoir (le non acquis), ni être (le non devenu), et encore l'existence-non-existante.

Fig. 4.7, l'individuation à l'intersection des axes {exocosme / endocosme} ★ {microcosme / macrocosme}.

Il apparaît déjà sémantiquement licite de déclarer que l'existant, supposé à l'épicentre de l'être, a une source endocosmique, comme l'être a pour extériorité son avoir, et par delà, des possibilités d'acquérir. Cette disposition est à entrevoir dans la logique montrant que sont des avoirs ne se trouvant pas

acquis aux êtres, comme ce qui est peut ne pas se trouver en raison d'être aux existants. À mieux saisir l'ésotérité du propos, je rappellerai encore l'analogie du rapport exotérique disant que **l'habitant d'une capitale est simultanément l'habitant du pays en lequel est cette capitale, alors qu'un habitant de ce même pays peut ne pas l'être aussi de la capitale**. C'est cela qui peut faire que des atomes interagissant dans l'environnement, étant séparés les uns des autres, sont en tout point identiques à ceux qui sont systémisés dans l'organisé. De même, donc, des individuations d'être sur l'axe endocosme / exocosme des distributions en existence, par rapport aux individuations du rapport aux distributions en avoir (les choses) sur l'axe des stratifications allant du microcosme au macrocosme.

La disposition topologique sur l'axe endocosme / exocosme rend compte de ce qu'exister est plus “contenant” qu'être (l'étant comme surajouté à l'existant dans le parcours allant de l'infinité inconditionnée à l'absolu conditionnateur). Mais c'est l'inverse qu'on se représente sur l'axe microcosme / macrocosme, puisque la réalité dans l'Univers est une condition tenue à l'instance “événement univers” qui passe par le processus de complexification réalisatrice d'une réalité échelonnée entre le séparé au microcosme, et l'organisation au macrocosme.

Pour n'en pas moins nécessiter des efforts de représentation, nous trouvons, de la disposition qui précède, l'espoir qu'apparaissent de nouvelles significations: si A appartient à B, alors A appartient aussi à tout ce auquel B appartient (si A est une capitale et B un pays, la capitale n'en appartient pas moins aussi à la planète Terre); cependant que ce qui est le plus contenant reste A qui intègre la participation aux attributions de ce auquel il appartient, en plus des siennes en propre. Mais dans le cadre résolument limité du présent ouvrage, il n'est pas possible de commenter ces étonnantes dispositions qui peuvent assurément devenir source de bien des significations. Comme on peut le voir avec la figure 4.8, remarquons que le

contenu d'une participation entre être et avoir considère une topologie inverse aux prédicats d'appartenance depuis la théorie des ensembles.

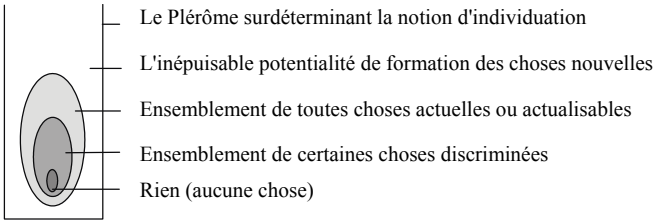


Fig. 4.8, ensemble du Plérôme (l'existence *in extenso* fusionnant avec toute expérience de l'existence), à rapprocher de la figure 4.15 pour illustrer le concept d'appartenance.

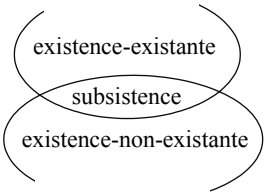
4.14 Sur quelques termes appropriés à l'analyse des modes d'existence

Les insuffisances intellectives à concrétiser le nouveau (cela qui reste à réaliser depuis le potentialisé) surajoutent aux cécités qu'on a de n'en pas avoir l'intuition immédiate. À sonder ce terrain hors les sentiers balisés par les scientifiques, là se tient mon excuse de délimiter encore par des termes inusités, ou retrouvés, quelques-unes des découvertes rencontrées dans le cheminement de la métaphysique. C'est afin de faciliter les discriminés du propos ontologique, que je demande à mon lecteur de partager les réflexions accompagnant les observations qui suivent.

Depuis le XVIe siècle, le verbe “subsister” peut désigner **ce qui dure en dépit des accidents à l'environnement**. D'où, l'emploi du terme de subsistance, en tant que le fait de durer, après la formation organisée d'un substrat, en résistant à des actions contradictoires de l'environnement, dont les effets peuvent être destructeurs. Mais si subsister n'était que cela, on ne discriminerait pas ce sens de celui qu'on accorde à la persistance. La résistance depuis des réactions au milieu marque ce qui seulement résiste aux changements, alors que le rôle de la **subsistence** ajoute la persistance d'un donné en potentialité d'être: **la faculté de dépasser des états advenus par le biais des progressions substratives**. En sorte que

dans la subsistance on entende un substrat perdurant, et que dans la subsistence, c'est le donné en potentialité d'être qu'on vise.

Comme l'humain partage un devenir avec toutes choses de son continuum, on pourrait illustrer cette différence d'appréhendement en retournant l'aphorisme d'HÉRACLITE disant que le même homme, jamais, ne se baigne deux fois dans la même eau d'un fleuve, car il est maintenant évident que ce n'est aussi jamais le même homme qui se baignera deux fois dans un même fleuve. L'état d'être, comme résultat finalisé d'un devenir, succédant lui-même au phanicitaire, fait suite à des évolutions liées à l'expérience des relations organisatrices de toute constitution individuée systémisée entre microcosme et macrocosme. Voilà pour la subsistance. Mais l'on peut encore appartenir à un superstrat en ce qu'il est constitué lui-même d'un substrat. De cette disposition, voir la figure 4.9, la subsistence est non seulement subordonnée à l'existence, mais, de plus, son rôle ne peut advenir que de la rencontre de la non-existence et de l'existence.



nature-naturante essence d'être donnée à substantialisation comme expérience de l'altérité

nature-naturée-naturante essence et substance réunies

nature-innature substance d'avoir donnée à essentialisation

Fig. 4.9, le rôle d'interface dans le mode subsistentiel.

La **nature-innature** (la substance privée de ce qui est et de ce qui a) et la **surnature-naturante** (l'existence sans le support d'aucune substance), représentent les potentialités de la **nature-naturée-naturante** subsistante et en cours de réalisation subsistentielle. Pour le comprendre, nous avons à trouver en quoi l'essence et la substance sont contractuellement dépendantes entre l'être et l'avoir, ou ce qui devient et ce qui acquiert. L'étymologie du terme “existence” éclaire bien évidemment déjà le sens avec “*ex*”: dehors, porté hors,

et "*sistere*": se tenir là. Cela suppose que l'**être en soi** soit posé de façon distincte et antécédente au fait **d'être donné à la manifestation de soi** depuis tous moyens appropriés. Ce propos peut apparaître important pour sonder les signifiés ontologiques, en ce que la manifestation de soi apparaît ordonnée à l'expression de quelque chose de préalable au manifesté. L'existence manifestée est alors synonyme, avec Martin HEIDEGGER, d'une actualisation de l'être-hors-de-soi. Mais cela est en sorte qu'on puisse considérer le continuum en amont du fait d'être-hors-de-soi. En amont du continuum des subsistences doit conséquemment être placé le premier terme d'un rapport intemporel au signifié, ce qui est ex-sisté (figure 4.10).

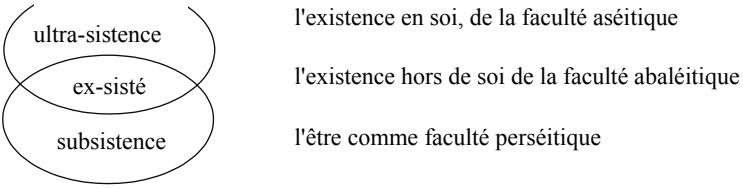


Fig. 4.10, les continuums transcendant à l'endocosme le mode des subsistences

Cela étant du prolongement endocosmique transcendant le mode des subsistences, la continuité opposée s'évoque à l'exocosme de ce qui marque l'émergence en subsistance depuis tout substrat. Qu'est-ce qui fait la quiddité depuis la subsistence au travers de la substance et quelle est sa nature? L'antécédence d'une nature-naturée apparaît synonyme de chaoticité, si le chaos est propre à traduire ce qui se tient sous les propriétés du phénoménologiquement manifesté. Cependant qu'en tant que pseudo-substrat de nature-innaturée, ou comme proto-substantialité marquant l'antériorité à toute hétérogénéisation subséquente, on situe là le statut **de ce qui est contenant en l'état privatif d'attribution,** autrement dit par hiléité. On peut dire que la nature-naturée représente le moyen de subsister, si la subsistence participe du moyen de devenir et d'acquérir. En définitive, la substance, latente au processus de substratisation, supporte la fonction percipiente

(l'activité de recevoir) de tout agent perceptif de son altérité. En sorte qu'en deçà du continuum des relations d'être, d'avoir et de faire, se situe le continuum de la nihilité. Ce lieu inactualisable en effets causatifs, **parce que fondé sur une dynamique indéfiniment vide d'événement**, est alors le précurseur ontologique des événements réalisateurs dans l'Univers. Comme matrice des événements d'être, d'avoir et de faire, nous tenons là l'autre pôle, en ce qu'il représente l'inépuisable capacité de répondre à l'omnipotentialité existentielle dans l'absolu. Avec la figure 4.11, nous poserons de cela le rapport complémentaire au précédent.

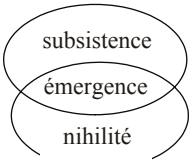


Fig. 4.11, les continuums de la sustentation des subsistants à l'exocosme

Avec ce dernier inventaire, nous sommes en possession des continuums extrêmes et intermédiaires. Ils associent sept relations ensemblistes, dont je me contenterai d'indiquer le résultat avec les termes de la figure 4.12. Il ne s'agit que d'un schéma. Son évocation est supportée par des termes convenus et donnés à seule fin de considérer la richesse des concepts à propos de chacun de ces continuums, depuis la compréhension de leurs interactions contractuelles.

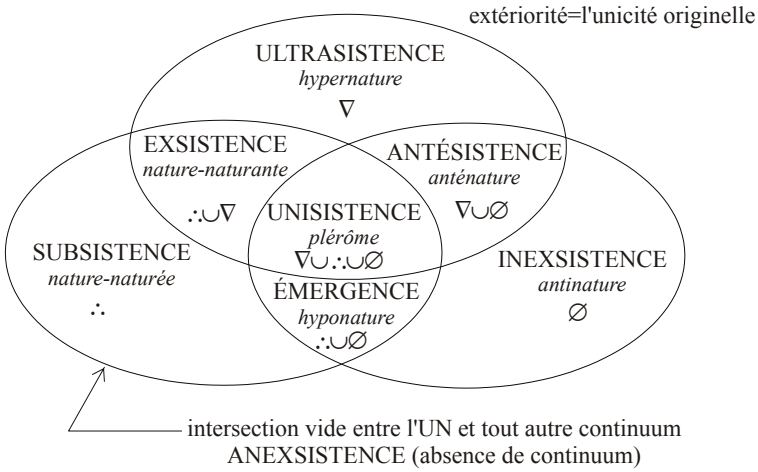


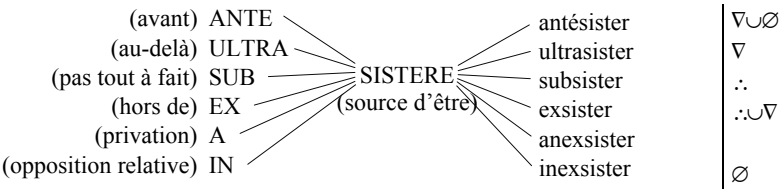
Fig. 4.12, ensemblement des catégories de l'existence

Distinguant la phénoménologie de l'être-en-avant-de-soi (se projetant en réalisant le devenir) dans un questionnement relatif au domaine de l'ontologie, et aussi celui de l'ontique, on peut considérer la suite:[21] existence unicitaire → les exsistés → les devenants par rapport à leur altérité → les êtres finalisés, associables depuis les coordinations de leurs singularités.

Cette suite tient compte de ce que le terme du latin tardif *exsistentia* exprime la dépendance d'être des êtres par rapport à la source première des essences. On montre ainsi que l'existant a capacité de générer l'être, l'être-soi advenant depuis les singularités d'un parcours temporalisé, celui de

21. Depuis des prémisses selon le paradigme de l'autogénération du monde, J. P. SARTRE conçoit l'existence comme mode d'être par lequel l'homme s'extériorise depuis des faits singuliers (l'être hors de soi en vue d'affirmer son être-là à l'altérité). Ainsi satisfait d'une opposition sémantique fondant l'existentialisme, il laissa la parole à HEIDEGGER qui, considérant que c'est uniquement à l'homme que se pose la question du sens de l'être, arrive à la conclusion que, puisque l'homme est le seul étant dont on puisse affirmer l'existence, alors il est seul à exister. Cette inversion par rapport aux conceptions antérieures, nécessaire à l'analyse de la seule phénoménologie d'être détachée de tout agent assurant la responsabilité d'un quid-proprium, reste évidemment un aspect restreint de considération. Respectant l'étymologie d'*exsistentia,* le mode d'être de l'étant ne saurait passer sous silence que l'étant reçoit son être d'autres étants.

tout devenir particulier. C'est en cela que l'être reçoit la condition d'abaléité, qu'on distingue de l'inconditionnalité du mode aséitique propre à l'existant; l'existant se posant premier est conséquemment nécessaire à la condition de l'exsisté au monde. Il semble que ce n'est qu'au XVIIe siècle que le sens d'exister devient interchangeable avec le fait d'être, ignorant dès lors la condition d'un donné en existence préalable au devenir conduisant à l'être devenu. La banalisation du sémantisé en ces termes chez beaucoup de penseurs modernes fait maintenant que la déclaration d'existence est synonyme de l'être-là qu'on appréhende par expérience. Quant à nous, nous discriminerons des catégories qui distinguent des états intercontractuels en vue des développements métascientifiques depuis la préfixation que voici:



Ici, l'étymologie de *subsistere* (faire halte, demeurer, résister, persister...) évoque le sens de se maintenir en ses parties propres et son tout, malgré un pâtir à son environnement.

Les fondamentales sont "∇", "∅", et "∴". À la fondamentale de *l'univers des transformations métamorphiques* "∴", s'oppose le continuum de l'antésistence, ressortant de la composition "∇∪∅" *comme* caractère dont l'instance intemporelle consiste à réunir l'être au non-être, l'être faisant par là l'expérience de sa similitude au non-être depuis une instance non temporalisable. Parmi les oppositions entre "∇" et "∴∪∅" évoquons l'attribution de l'immanence d'être-en-soi, à la nature innaturée statuant, à entropie infinie, la proto-substance, supposée portée par un état pré-énergétique, qui, antériorisant la plus petite intégration substrativante, suppose l'état de n'être-pas-en-soi.

Avec l'union entre "∇" et "∴", nous avons dans l'idée ce qui est distingué en philosophie comme l'union de l'extrinsèque être-là (subsistence), à l'intrinsèque être-en-soi (ultrasistence). La complémentaire de cet ensemblement représente une notion abstraite qu'on trouve dans DAMASCIUS à l'origine de la première ségrégation depuis l'Un instaurant le principe de continuum. L'intersection entre tout continuum et l'anexsistence est vide. La réunion "∴∪∇" du tout existentiel à toute expérience est à concevoir, autant depuis l'inconditionnalité absolue de "∇", que depuis notre propre référentiel restreint aux coordonnées relatives en expansion spatiotemporelle.

La numérotation des sept partitions, avec la liste qui suit, module le caractère de perfection, en considérant une suite ordonnée faisant référence à la subordination des statuts, depuis le présupposé de contenabilité conjoint à celui d'état, dans le prédicat de perfection. Ceci dit dans le sens où ce qui transcende le critère de perfection par constitution est toute entière en ① et totalement absente en ⑦. De même que la plénitude d'existence *in extenso* appartient entièrement à ① pour manquer totalement en ⑦. Dès lors, il devient possible d'échelonner les statuts intermédiaires qui peuvent se concevoir depuis l'application d'une règle de répartition des caractères attribués aux extrêmes, et qui permet de ranger les sept degrés de contenabilité dans le critère de perfection, de la façon connue[22] en rapport à ce que voici:

① – ∇ l'**amboperfection** de ce qui se situe comme constitution in extenso au-delà le critère de séparation entre perfection et imperfection;

---

22. Notamment avec C. HARTSHORNE, dans *Man's vison of God and logic of theism,* Chicago, 1941, et dans l'introduction du *Livre d'Urantia*. Notons que HARTSHORNE, professeur à l'université de Chicago entre 1928 et 1955, fut entre 1925 et 1926 un collaborateur de A.N. WHITEHEAD, l'auteur de *Process et reality,* 1929, et coéditeur, avec Paul WEISS, de PEIRCE, ainsi que président de la Société américaine de métaphysique. Ce qui rend compte de son osmose intellectuelle des préoccupations métaphysiques de l'époque.

② – ∇∪∅ l'**antéperfection,** de constitution mixte formée de la réunion de l'amboperfection à l'imperfectible, que l'on considère dans une unité susceptible de trouver sa signification hors temporalités;

③ – ∴∪∇ le **parfait** par constitution originelle ex-sistée, unie au parfait par épuisement des potentialités de perfectionnement;

④ – ∴∪∇∪∅ le **perfectionné** assortissant en une unité indépassable les significations résultant de la réunion des 3 aspects mixtes des fondamentales, et comme expérience de l'existence pleinement accomplie;

⑤ – ∴ le **perfectionnable**, ou l'imperfection perfectible, constituant le champ de variation depuis des vecteurs entre progression et régression;

⑥ – ∴∪∅ l'**imperfectionné,** de constitution mixte et substratant le perfectionnable;

⑦ – ∅ l'**aperfectible**, en tant qu'état inactif, neutre, vide ou étranger au propos.

Au début de ce chapitre nous usions des quatre cas de la typologie fondamentale de relation, afin de déterminer le plus petit commun dénominateur des modes d'existence. Maintenant que nous sommes en possession des trois classe fondamentales et de quatre classes correspondant aux figures de réunion des fondamentales, nous pouvons présenter différemment, avec la figure 4.13, la transposition des conditions d'existence précédemment utilisées.

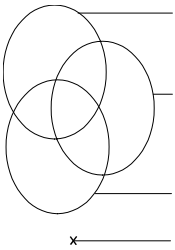
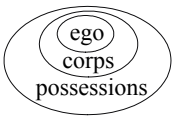


Fig. 4.13, transposition du carré sémiotique des relations à l'existence

Depuis cette disposition, examinons plus en détail la possibilité d'être passant par un devenir en interface entre les pôles immuables tenant aux conditions de **ne pas pouvoir ne pas être** et le **pouvoir de n'être pas**. Passant de l'état d'enfant à celui de vieillard, les personnes sont connues en tant que mêmes personnes malgré le changement continu des apparences (paraître être). C'est également le même arbre qui, tour à tour, se trouve défeuillé ou en végétation. Ce qui change

n'est pas le subsistant, mais les états successifs de la subsistence dans un devenir procédant de ce qui manque à être. En sorte que le principe des attributions antinomiques pose l'être en devenir depuis son incomplétude, quand le subsistant se caractérise par les **dimensions incomplètes de sa déixique** (être ici ou là, à ce moment-là ou cet autre, relativement et de manière bornée). Nous pourrons montrer plus loin que l'écoulement du temps dans les limites du temporel est une composante du seul continuum des subsistences. Or le constat de ce que, dans la multiplicité quasi indéfinie en devenirs et en acquisitions, l'individué conserve son identité dans le temps, malgré ses innombrables changements métamorphiques, peut trouver un début d'explication de ce que dans le mode particulier aux possibilités d'être, nous trouvons le mixte entre être et non-être. En sorte que l'identité de l'ainsi individué tient sa permanence de la source d'être (elle est absolue); tandis que son devenir n'est possible qu'en raison du non-être complémentaire, **puisque c'est en raison du non-être que le devenant tient son manque d'être** (son incomplétude). Entre l'apparition de la lumière de l'Être en celle des êtres, et l'ombre du non-Être par delà les ombres formées de l'indéfinité de ce qui n'est pas, se situe un cosmos éprouvant et entreprenant l'œuvre des progressions et des régressions, comme au travers d'alternances diurnes à montrer un contenu multiforme, et nocturnes, assurant le retour vers l'amorphique. Un éclairage de cette disposition sur l'axe endocosme / exocosme peut faire apparaître des considérations, aperçues avec la figure 4.14, qui représentent comme des expansions concentriques de soi, ou sa diminution.



La conscience d'être une **personne**, comme expérience d'assumer sa propre individuation à l'altérité.

La constitution somatique de laquelle ressort la **personnalité** comme moyen de relation.

Nos possessions propres allant avec les moyens du **personnage**

Fig. 4.14, les premières enveloppes concentriques du “soi” individuel à son altérité

On peut remarquer que cette disposition correspond au diagramme d'ensemblement de VENN. Pourtant, ainsi que

déjà évoqué en fin du § 4.13, c'est un non-sens que de poser la relation d'appartenance:

$$\text{ego} \subset \text{corporéités} \subset \text{possessions}$$

En réalité, nous sentons bien que, malgré la représentation correspondant aux dispositions topologiquement concentrique d'appartenance, c'est l'inverse qui est jugé vrai; c'est-à-dire que c'est le possédé qui semble plus naturellement appartenir au corporel (en tant que prolongement des moyens d'action), et que c'est le corporel, de même, qui appartient à l'ego individuel, comme moyen de relation personnelle et personnalisable à son altérité.

Pour mieux saisir les contenus respectifs de cet agencement, souvenons-nous encore de l'exemple de subordination indiquant que le citoyen d'une capitale **est** aussi dans le pays contenant cette capitale, quand l'habitant d'une quelconque autre région de ce pays n'**est pas** aussi de la capitale de ce pays. Par rapport à ce qui est ainsi montré sur le propos de l'être à son avoir, il est aisé de considérer que si l'on peut poser l'existant dans l'être, c'est de la même manière que les attributions d'avoir tenant aux choses appartiennent à l'être. Car, à l'existant, considéré invariant étant hors instance des transformations métamorphiques, peut être antéposé l'*ego sum* en ce que l'ego conduit les manières d'être des étants depuis la richesse relationnelle des êtres entre eux. En sorte que l'abaléité de l'être-hors-de-soi se situe à mi-chemin entre l'aséité du en-soi et la perséité du par-soi de l'être-là.

D'où l'idée, avec la figure 4.15, d'évoquer à propos du cosmos l'analogie aux strates composant un fruit, le cosmos vu **ainsi que le "fruit" du travail du temps dans la matrice de l'espace**; et plus précisément les différentes enveloppes ontologiques qu'on trouve concentriques sur l'axe endocosme / exocosme, à l'intersection de l'individué et qu'on ne peut confondre avec les strates de complexification de la réalité s'instaurant entre microcosme et macrocosme (*Cf.* figure 4.19).

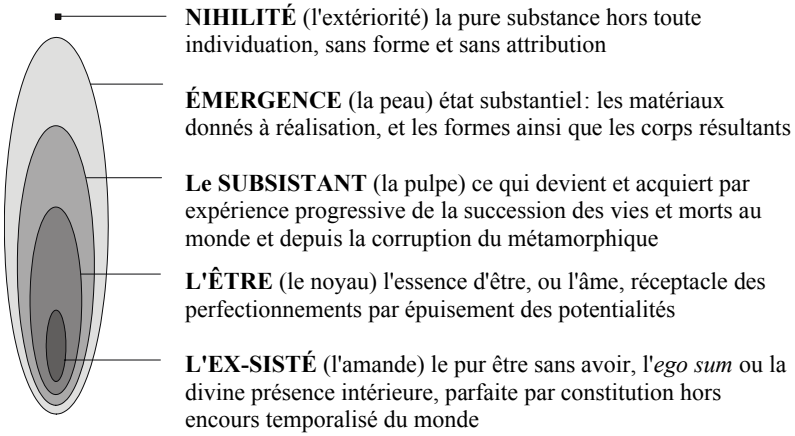


Fig. 4.15, les différentes enveloppes concentriques du cosmos, retrouvées dans l'individué

Avec cette disposition, le divin manifeste à l'extérieur sa nature, comme la nature de l'esprit, de même, se manifeste hors l'esprit, et comme nous-mêmes nous manifestons notre vie à notre extériorité matérielle. Pour montrer qu'il ne peut agir “en dehors” de la justice, Jésus ne dit-il pas: «Le Père “qui est en moi”, c'est lui qui agit»? Et Maître ECKHART surenchère cette disposition dans son *Commentaire de Jean* 1, 18: «[...] car ce qu'on manifeste et révèle au-dehors, ce que l'on expose et pose au-dehors, c'est ce qu'on a en soi, caché à l'intérieur.» On en retrouve le formalisme jusque dans les expressions courantes du langage, par exemple lorsqu'on dit qu'untel est “dans” le vrai, sachant implicitement que l'expérience de la vérité relève d'un mouvement centrifuge, partant donc du centre, et non pas centripète (la preuve d'expérience portée par l'examen du manifesté qui est authentification).

Le concept d'un axe de progression ontologique (endocosme / exocosme) permet de **discerner entre l'éloignement qu'on a personnellement de la source première —l'Un—, de façon coordonnée aux éloignements des fins du monde sur l'axe de la progression des réalités (microcosme / macrocosme).** Ce dernier axe se pose en raison d'une fonction d'incomplétude du réalisé au travers des strates en organisation du

cosmos, dont la complexification progressive résultante représente le seul moyen de réaliser le non-réalisé, ce qui n'a rien à voir avec la dissémination génératrice depuis l'Un des uns et des autres.

Considérons la nature du contenu stratifié entre exocosme et endocosme. En cherchant à voir les choses par l'**écorce** ou par l'**aubier**, usant par là de termes analogisants par défaut de lexique, on considère que le **noyau** est distinct de la **chair** des choses. C'est au moyen de cette aperception qu'il nous est possible d'entrevoir que la localisation d'un univers central, de statut subabsolu, se situe au “centre des choses”, qui est autre que le centre géométrique du cosmos par lequel on considère les choses relativement les une aux autres. Par analogie, la conscience est centrale dans son rapport au somatique, d'une façon qui se distingue du centre géométrique du corps, puisqu'il s'agit de considérer une même deixis dans l'appréhendement des deux sortes. L'univers subabsolu est de semblable façon considéré **sans emplacement spécifique dans son rapport à l'univers matériel**, tout en restant situable dans l'ordre des enveloppes ontologiquement concentriques jusqu'au centre de notre endocosme.

C'est ainsi que l'on peut intuitivement commencer d'apercevoir dans l'endocosme du cosmos une “île” éternelle ex-sistée en tant que surdéterminatrice des transformations du cosmos et comme univers immuable, complémentaire de l'univers des devenirs et des acquisitions. Donc île en raison des différences, non pas en raison d'un isolement dans l'espace. Une île placée en quelque sorte comme le moyeu supraphysique, suprapsychique et supraspirituel, autour duquel “gravitent” toutes les transformations métamorphiques particulières à l'Univers. Le cosmos est alors le contenant de ce contenu-là, dans un sens semblable à ce qui fait qu'une vie humaine représente l'enveloppe de l'âme —l'âme dont le contenu personnalisé est, de même, inlocalisable par rapport aux coordonnées de l'espace se trouvant occupé le temps des événements d'une vie, alors qu'elle reste essentielle devant les

transformations métamorphiques en des substances qui lui servent de matrice.

> Les continuums s'interpénétrant, l'être, sur l'axe endo-exocosmique faisant référence à des incomplétudes ontologiques, se pose alors bien comme conséquence de l'existant endocosmique, immuable par nature. On sait qu'une différence apparaît entre deux inégalités en relation de réciprocité seulement si le rapport porte sur des choses limitées, bornées, finies. Il ne saurait y avoir, de façon semblable, aucune indépendance entre une chose finie et la surimmensité d'un contenu complémentaire, pour la simple raison que l'infini est, par définition, adimensionnel, si la dimension représente le caractère scalaire d'une chose bornable. Nous avons à raisonner de la même façon en ce qui est de la surtemporalité complémentaire de la temporalisation de l'Univers: la mesure d'un temps n'est que par l'événement mesuré a au moins une autre chose située dans le temps. Les coordonnées du temps de la temporalité départagent ainsi ce qui est à accomplir de l'accompli, dans l'instance d'accomplissant. En sorte que ces coordonnées représentent un caractère spécifique inapplicable, aussi, aux événements du temps de l'éternité, pour lesquels, complémentairement, il ne saurait y avoir ni avant, ni après. De même, encore, le principe de prédétermination causative, autant que celui de liberté déterminative s'insérant entre le contenu de l'avenir à une quelconque actualisation, ne sont pas plus applicables aux choses du continuum absolu, sauf paradoxes. Mais comment prendre conscience de cela si l'on ne discrimine pas le non-être du non-existant, en prolongement de la double négation que représente l'absence d'absence, qui pose une inconditionnelle présence ?

Il y a dans l'être certaines présences, autant que certaines absences, l'être arrivant à son altérité d'une façon contractuelle. Si “y” est présent dans l'individué “x”, le contenu dans “non-x” ne peut se trouver dans la même actualisation que celle de l'individuation de “x”, dès lors qu'on la considère étant individuée relativement à un moment et un lieu précisé. À l'encontre, un lieu quelconque considéré en un moment quelconque particulier ne saurait se trouver privé d'une

plénitude en **existence**. Tout au plus la privation concernera le non donné à l'**être**. La récognition de cette disposition doit bien évidemment peu à l'expérience et beaucoup à la clairvoyance du caractère aséitique de l'existence et abaléitique d'être.

En dernier ressort, l'abaléité de l'être tient à ceci: quand on dit: «ce pot **n'est pas** rouge», on sait qu'il peut être noir (privé de l'ensemble des couleurs), comme d'une quelconque couleur autre que le rouge. Quand on dit: «ce pot est rouge», il peut être blanc (en possession de l'ensemble des couleurs, dont est le rouge) autant que privé de la couleur complémentaire au rouge susdit (la couleur complémentaire à ce rouge-là contenant toutes couleurs, sauf, précisément, ce rouge-là). Ce que le sanscrit distingue avec les termes *anyonyabhava* (absence mutuelle) et *tadatmiya* (présence mutuelle), et qu'on ne peut rendre encore en français que par le moyen de périphrases.

Bien que cette disposition soit importante pour nombre de raisons, nous nous contenterons de faire ressortir celle que voici. **L'être en devenir peut-il se concevoir dans l'individuation, si ce qui l'individualise se caractérise, au travers des variations métamorphiques d'état, comme abstraction du tout susceptible de présence pour cause d'une altérité d'être**. On parlera de tel éléphant, telle souris, cette pomme-ci, cet humain là, identifiés depuis des caractères particuliers et en tant que présence en espace et en temps, mais ce ne peut être que dans un rapport d'incomplétude à l'environnement. Ce qui est possède de cette disposition la possibilité d'extension illimitée, jointe à une intensivité nulle, quand l'existence sous-jacente est susceptible de se définir complémentairement par une intensivité unicitairement absolue et une extensivité nulle. Sur fond d'ultrasistence de l'Un, l'ex-sisté (sortir de…), à permettre tout devenir de ce qui vient à être, est conséquemment responsable de ce qui est.

Plus concrètement cette disposition montre le rapport entre le continuum d'une surnature —le déifié—, *ex-sistant* (extériorisant) ce qui constitue la potentialisation de la nature au travers des essences qui sont à permettre au monde d'être. **Ceci dit en ce que ces essences, qu'on interprète comme la potentialité du devenant, ne sont pas prégnantes en situation ici ou là, à ce moment ou bien à cet autre, hors ce qui devient**.

En vue de conclure, je proposerai ce que voici. Dans la discrimination entre plusieurs sortes d'individuations, on distinguera l'individué réalisé depuis des substrats (les substrats formés de substances tangibles pouvant être physiques, psychiques et spirituelles, ainsi que toutes leurs compositions réalisables), du formé par individuation eidétique (concepts, entités, projets, archétypes…). C'est à distinguer ce qu'on peut former et projeter, du dicible à propos du réalisé en rapport au réalisable (le potentialisé). Disposition qu'on pose dans le sens où la nature naturée naturante de l'eidétique se place comme moyen terme actoriel entre ce qui devient métamorphiquement en vue d'être par épuisement des potentialités de réalisation, et la *sistence* de l'ex-sisté instaurée hors encours performateur de réalisation (nature non naturée naturante). J'ai montré en introduction du présent cahier que le présupposé d'une nouvelle ontologie se doit d'abandonner le questionnement «pourquoi de l'être?», au profit de l'interrogation contradictoire: «pourquoi sa limitation, plutôt qu'une plénitudité *in extenso*?». Autrement dit, à dépasser le questionnement leibnizien: «Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?», l'opportunité se présente à nous d'apercevoir que, devenant, l'être du paraître est ontologiquement possibilité d'investir ou de ne pas investir sa *sistence* via l'*ex-sisté*: l'existence du divin habitant intérieur reste éminemment indépendante de la grandeur et du nombre des particularités d'être, comme des singularités individuées.

Continuums

4.15 Sur le temps, l'espace, et les tenseurs[23]

Il semble absurde de nier l'existence. Le présupposé[24] d'existence est là qui constitue la prémisse fondamentale impossible de contredire sous peine de renoncer à la moindre énonciation ontologique. Nous tenons conséquemment l'existence à la source de ce qui est ici où là, d'une façon insubordonnable, non relativable, en plus de ne pas être prédicable depuis des attributions (ce sont les choses et les êtres qui, manifestés en substance et en essence dans le réalisé, se prêtent à prédication et à prédiction. Quoique non phénoménologique, l'existence est encore impossible à dénier, pour la raison que tout discours attributif se fonde précisément sur l'acception de son principe. Nous pouvons faire l'économie conceptuelle des classes d'existence —ses modes ainsi que ses dimensions—, assurément pas celle de son fait. Cette prééminence de l'existence sur toute considération attributive fait qu'intuitivement on l'a toujours considérée comme cause du donné à manifestation.

Tenant par conséquent pour acquis ce *primo occupenti* du discours métaphysique, on a cherché, au paragraphe qui

---

23. Le terme “tenseur” est ici pris au sens général stoïcien du τονος. Il est à la base de la variation de cohérence interne des individuations métamorphiques, en tant que résistance à l'altérité impliquant l'individué dans son rapport de forces, d'efforts et de luttes entraînant pertes et gains en subsistance. Disposition particulière aux environnements dynamiques à entropie limitée, c'est-à-dire ni nulle, ni infinie.

24. Le présupposé, en tant que désignant ce qui est accordé pour valide à l'origine d'une recherche spéculative.

précède, à discriminer des différences applicables au propos par la méthode ensembliste, et posé les bases de ce qui peut constituer une théorie des classes modales de l'existence. Ainsi nous apparut évident qu'entre nulle existence, et sa complémentaire, l'existence absolue, prend place, en principe, une indéfinité de dépressions en existence, dont peut ressortir le niveau de celle qui concerne le continuum cosmique. Cependant, concevant de telles classes d'existence comme représentant, de façon historiquement classique, ce qui autorise les modes d'être, d'avoir et de faire, **et non pas l'inverse qui, avec la philosophie contemporaine fondée sur le matérialisme scientifique, donne l'existence comme résultant des manifestations d'être**, je me dois de justifier la recherche d'une conciliation en ces aspects qui nous apparaissent contradictoires au premier degré.

Lorsque HEIDEGGER écrivit que «l'essence de l'être-là réside dans son existence» (l'être et le temps), il faut en effet comprendre, ainsi qu'avec J.P. SARTRE, d'emblée, l'inversion de sens des présupposés sur l'existence par rapport à la philosophie antérieure. Il s'agit d'une disposition nouvelle tenant au paradigme matérialiste qui, évacuant toute métaphysique, rend inévitable l'explication d'un monde auto-généré par laquelle on avance l'existence depuis le constat d'être là. Si, avec l'existentialisme, il s'agit de construire des concepts généraux depuis l'expérience singulière (le dépassement de soi et l'être hors de soi constaté), on ne peut qu'adhérer à la démarche analytique posant l'existence comme résultat de l'être-là. JASPERS le remarque et va jusqu'à dire que l'existentialisme représente l'avortement d'une philosophie de l'existence. En quelque sorte, la mort en couche de la pensée hellénique, en ce qu'ontologiquement l'existence ne s'y trouve pas le produit de l'étant, mais depuis laquelle l'être, et ce qui est, se trouve rationnellement posé comme condition de possibilité d'une nécessaire existence originelle à l'encours réalisateur du monde.

C'est à partir de KIERKEGAARD, que le courant existentialiste brouille ces données en faisant que l'existence procède de l'essence. Ce constat logique est en effet possible à se placer soi au centre du mesuré et de l'estimé. Le “géocentrisme” de la pensée existentialiste participe par là des courants philosophiques sur la liberté individuelle depuis le concept d'authentification relié à l'objectivité d'une quête scientifique axée sur le seul exocosme. On part alors de l'expérience, pour aborder le concept d'existence. Notons qu'historiquement la distribution des essences dans les individuations prend une forme particulière, étrangère aux considérations ontologiques, dans le présupposé ayant prévalu avec la systématique des naturalistes, plus particulièrement en chimie et en économie forestière, ainsi que ce qui fait l'espèce en botanique, avant la définition plus récente depuis ce qui limite l'interfécondité.

En métascience, nous rejoignons la vue traditionnellement “héliocentrique” fondant la métaphysique sur une existence première, et ce qui est, a et fait, comme principe second, en tant qu'il s'agit du champ de l'*ex-sisté* donné à l'expérience limitée du vécu au monde. Depuis cette disposition, ce qui est cause de l'insécabilité de l'individu arrive par son essence générée depuis l'Un, quand ce qui est cause de la corruption de son organisation substrative arrive par la substance, en ce que cette organisation substrate la seule instance performative d'individuation.

C'est donc à mi-chemin de l'inconditionnelle existence et de ce qui peut être conditionnellement, que les composantes sensuelles afférentes à nos appréhendements des transformations métamorphiques depuis l'hylé primordiale, arrivent sur les composantes intentionnelles de la noèse, qui, corrélées aux archétypes depuis des idéaux et le processus d'une imagination créative, l'anime en retour, lui donnant forme en substance. Par là, la conscientialité se rapporte toujours à quelque chose. Il s'agit de la perception d'un perçu, certes, mais aussi le jugement d'un état de choses jugées, et encore l'intention portant sur le désirable à mouvoir la créativité.

Bien sûr, depuis le présupposé existentialiste, cette disposition relative à la métaphysique classique ne rencontre que peu d'écho en notre époque stigmatisée par l'exclusion intellective de ce qui échappe à l'objectivation du physiquement phénoménologique. Ce qui occasionne par ricochet la quasi informalisation d'une sophia, en ce qu'elle se trouve ainsi privée des racines susceptibles de rationnellement guider le choix des conduites personnalisées dans le libre-arbitre humain. La sagesse des conduites de soi dans le libre-arbitre ne concerne en effet pas plus l'affirmation d'une puissance caractérisant la culture occidentale presque exclusivement préoccupée de précision dans l'analyse en vue de la domination matérielle de la nature, qu'une culture orientale occupée du sens et des valeurs de soumission à une surnature complémentaire. La sophia se veut distincte de la religion en ce qu'elle appréhende la libre participation actorielle dans une interface qui, avec les êtres comme agents réalisateurs, constitue l'indispensable chaînon entre l'encours du métamorphiquement réalisé au monde et les archétypes divins allant avec le potentialisé à l'Univers. La perception physique et le savoir scientifique dégraissé de son dogme matérialiste, reliés à l'aperception métaphysique ne se trouvant plus nourrie que des seules anecdotes mythiques servant les variations indéfinies des dogmes religieux, devraient permettre en connaissance de cause la spéculation d'une sagesse d'action fondée sur le libre-arbitre participatif de la personne. Le présupposé de la sophia est alors que l'être devenant représente une ligne de résistance dans le flux du temps s'instaurant entre l'éternité divine et le séquencement du domaine réactif de l'inanimé. Ces choses ne sont dites ici qu'à justifier les recherches ontologiques.

L'essai sémasynthétique de la philosophie classique vise à l'universel et s'oppose en cela à l'interprétation contemporaine d'une analyse réduisant le propos aux seules manifestations de l'être. En fait, il s'agit de démarches complémentaires entre elles, toutes deux légitimes du point de vue d'une élaboration

historique, l'une centripète, l'autre centrifuge, s'instaurant à l'interface de la strate humaine entre exocosme et endocosme. À en rendre compte, on peut dire que:

- la connaissance *a priori* entrevoit **l'universel pour descendre aux singularités**, (c'est l'épopée allant de la métaphysique aristotélicienne à la métaphysique néoleibnizienne);
- le savoir *a posteriori* vise le **général au travers l'examen des particularités**, (c'est l'épopée allant du *Cogito* au néo-existentialisme contemporain);

Pensant dans le cadre contemporain du savoir *a posteriori,* BERGSON et BACHELARD, par exemple, eurent à faire avec l'hétérogénéité d'une pluralité de durées en rapport avec les aspects d'être là dans le monde. Ils ne posent conséquemment pas le temps en raison de l'existentialité sous-jacente à l'être.[25] Historiquement, il est possible que cette considération se soit établie progressivement comme un parallèle avec les choses du monde qui reposent sur le concept de substance (bien que les métamorphies substratées par des substances apparaissent comme produits des relations d'être depuis des essences).[26] Si Octave Hamelin[27] avait déjà abordé cette façon de considérer le fond de la réalité, une réalité non pas basée sur le jeu des substances, mais sur ce qui est tout à la fois contenu et formes soumis ensemble au principe de relation, il n'en reste pas moins que c'est sans doute à AMOR RUIBAL Angel[28] qu'on en doit l'idée très originale. Après s'être aperçu et montré que toutes les philosophies et les sciences fondent

---

25. Notons que le temps vu comme mesure existentielle de l'être, et non pas comme expression d'une manifestation, c'est-à-dire tenant aux mouvements d'être, était encore considéré au XIe siècle par ABU AL-BRAKAT AL-BAGDADI.

26. Le sens de l'être est d'extérioriser le fruit de son essence (ουσια). Avoir apparaît comme complémentaire, en tant que substance formée (παρουσια), autrement dit comme substance refermée sur elle-même depuis sa formation métamorphique. En dernier ressort, devenir et acquérir, c'est agir avec un sens donné à son activité, donc l'activité soumise à l'intention depuis des moyens réalisateurs produits en vue d'effets attendus.

27. O. HAMELIN, *Essai sur les éléments principaux de la représentation,* Paris, Alcan, 1907.

28. AMOR RUIBAL Angel, les 4 derniers tomes de *Los problemas fundamentales de la filosofia y del dogma,* Saint-Jacques-de-Compostelle, 1914-1936.

la réalité de l'Univers sur les substances, chacun décrivant dès lors des contenus se trouvant entre eux en contradiction catégorielle, lui vint **l'idée du corrélationnisme**. Ce moyen rend compte de la formation des réalités depuis **la primauté des relations sur les substances**; puis, à partir de ce retournement à propos du réel, il fonde la réalité de l'Univers sur l'interrelation dynamique des êtres, dont les produits sont alors relatifs. Et c'est cet ensemble de relations relatives entre individuations d'être et d'avoir qui constitue la constante tension entre l'existence absolue, source d'être, et l'infinité sans attribution, source d'avoir.

Donc, depuis l'examen d'un choix conciliatoire, nous ne saurions simplement tirer un trait sur les présupposés aristotéliciens posant une puissance en existence investie dans l'action d'être. L'intuition de l'existence de l'existant, indépendamment de tout prédicat, se doit de fonder l'expérience sur l'être-là de la démarche existentialiste; même si l'étant se prête seul à des attributions, à l'encontre de l'existant. Certes, il est toujours possible de déclarer avec une égale vérité que le Soleil tourne autour de la Terre, ou bien que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, dès lors que le point de vue qui en décide se limite à des coordonnées relatives appropriées, en l'occurrence géocentriques ou héliocentriques. Il n'empêche que le point de vue héliocentrique rend compte de lois plus générales allant avec des concepts plus universels.

Il est déjà remarquable que le substantif *existentia*, qui n'appartient pas au vocabulaire du latin classique, prit la signification de “sortir de...” **entendu dans un sens génératif d'*ex-sister* depuis l'Un, distinct du sens phanicitaire d'apparaître, de se manifester, particulier à l'être là dans le continuum des pluralisations limitées et relatives d'individualisation**; au moins jusqu'à l'avènement existentialiste choisissant de faire l'impasse sur les spéculations métaphysiques. Dans la représentation existentialiste réduisant la véridicité ontologique au donné phénoménologique, l'existence accompagne la projection de l'être en tant qu'être hors

de soi et en avant de soi dans le temps, comme par anticipation d'un à venir. Mais depuis cette disposition, l'être est posé premier par rapport à son existence, ce qui inverse les rôles tenus antérieurement aux existentialistes dans le propos ontologique.

L'être, comme substantif et sujet d'un quelconque relationnel, se trouve bien coordonné au fait d'être, qu'on prend dans le sens verbal de ce qui manifeste un certain caractère particulier d'être. L'être qui est sujet à prédication est alors distinct de l'existant qui, lui, reste bien imprédicable, autant qu'aphénoménique et intemporalisable (se trouvant au centre de ce qui est et comme source de ce qui devient). Pour rendre compte sémantiquement de ces choix, on peut montrer que les étymologies du terme "être" impliquent l'étant comme passant par le corruptible —l'étant lié au passage déterminatif du temporel. Les temps d'être, qu'on représente par des flexions lexicales, autorisent de distinguer des nuances; telles sont celles qu'on applique en grec classique:

- à l'**être de subsistence**, *ta onta,* autrement dit à ce qui devient, ou dédevient, n'en demeurant pas moins au travers les métamorphoses du transformé[29] soumis aux accidents du temps et de l'espace;
- à l'**être d'existence**, l'*ontôs on,* l'être véritable, inaltérable ou incorruptible, parce que sans accident aux temps d'être des choses de la performation cosmique.

C'est entre les deux sortes que se réalise l'**être finalitaire** en ce que celui-ci sanctionne la rencontre de ce qui n'est pass soumis à devenir, étant déjà ceci de particulier par constitution originelle ex-sistée, et ce qui ne l'est plus (soumis à

29. Il s'agit du transformé depuis un déterminisme réactif de la réalité physique, autant que par action d'un libre déterminisme (la réalité psychique), et par proaction agissant dans l'essence du devenir de l'étant-là ceci de particulier à permettre la singularité d'être (la réalité spirituelle). Cette disposition n'apparaîtra aucunement paradoxale pour peu que l'on considère que l'Existant primordial, par l'intermédiaire des existants ex-sistés, est la cause indirecte de ce que le monde contient son pouvoir d'être. Ce qui laisse la place à l'Être suprême par qui les êtres progressifs et non-progressifs se trouvent cause de ce que le monde advient (pouvoir de faire être).

devenir), pour avoir épuisé les potentialités d'un devenir particulier. Discriminons par là deux statuts, chacun ayant deux états, depuis l'hétéronomie entre:

- les étants manifestant leur pouvoir d'être, soit par constitution propre, soit par épuisement des potentialités de devenir;
- les devenants de la subsistence manifestant leur pouvoir de devenir dans la puissance de paraître non-être;
- les dédevenants, de la même subsistence, manifestant le pouvoir complémentaire de dédevenir dans la puissance du paraître être;
- Ce qui n'est pas par suite d'une constitution originelle en existence-non-existante, ou par épuisement dans le dédevenir en répondant au prédicat d'impossibilité, et qui ne manifeste aucun pouvoir d'être en assurant le rôle complémentaire de n'être pas, qui est puissance non potentialisée d'être.[30]

Disposition faisant que nous avons pu conclure, avec le chapitre précédent, que ce qui peut être, en tant que cela est devenant, participe de ce qui est existence-existante, comme ce qui ne peut être, qui par conséquent ne devient pas, et que dédevenant, participe, à l'encontre, de ce qui est existence-non-existante. Ces prémices du principe transformatif d'être, et d'avoir étant circonscrits, nous pouvons maintenant tenter d'en comprendre les continuums spécifiques, en tant qu'émanation d'espace, de temps, ainsi qu'en moyens d'expressions individuées au travers les tensio-actants véhiculant des énergies orientées (forces, efforts et luttes).

4.16 La dimension spatio-temporelle d'être et d'avoir, comme émanation entre l'existence éternelle et l'infinité inconditionnée

Émanation! Le terme peut choquer se trouvant ici placé. Il est pourtant essentiel. C'est que, fidèle au principe de ne pas concevoir un effet sans cause, une propriété sans qu'un

---

30. L'impossibilité de ne pas être tenant à l'éternité d'être, la condition opposée d'une impossibilité d'être tient au temps nul d'être. L'ontologie néo-parménidienne de SERVERINO Emanuele montre, de cela, un aspect éternel des étants, autant rejeté par le matérialisme, que condamné par les magistères d'église.

substrat y soit sous-jacent (comme une qualité quelconque sans agent de qualification et une vertu sans qu'un esprit en soit la source), nous renonçons, en dernière analyse, à l'énoncement d'un prédicat en soi.[31] On ne concevra conséquemment pas le continuum spatio-temporel sans référence à une catégorie d'étants et leurs acquisitions. Autrement dit, et ce sera toute la différence: **nous ne concevrons pas ce qui existe découlant d'un cadre spatio-temporel, mais les spécificités de ce cadre advenant en raison de continuums d'existence**.[32]

En ce sens, les êtres seront considérés dans leurs limitations non seulement comme variant en temps et en espace, mais de plus, comme produisant leur finité depuis des relations spécifiques du continuum des relativités d'être, d'avoir et de faire. De même que, dans la complémentaire existentielle *in extenso,* l'unicité en existence n'apparaît pas seulement immuable, elle ne peut être aussi qu'infinie: elle **est** l'infini depuis son absoluité. De façon générale, définissant le continuum d'existence en raison de son contenu en existence, la conception des caractérisants de ces existats ressort logiquement d'un examen des différents rapports ensemblistes des contenus en existence des existants. Plus précisément, et spécifiquement à notre expérience d'être fini, relatif et variant, si, dans les catégories cardinales susceptibles de peupler la nature, le temps apparaît une coordonnée de la déixique de l'être, alors l'espace constitue la coordonnée de la déixique

---

31. Rappelons encore que le caractère d'existence ne se prête pas à prédication. Cela fait le consensus des philosophes que le principe d'attribution ne trouve une application que dans une allocation à des états d'être, d'avoir, et de faire. En sorte que le concept d'existence, et son présupposé logique en des classes de spécies, antériorise bien, *de facto,* tout discours attributif aux êtres, aux choses et leurs activités relatives.

32. Lire à ce propos *Le temps existentiel,* 1943, de l'égyptien BADAWI ABDURRAHMAN. Il définit le temps comme le produit de l'existence, en sorte que la temporalité, à laquelle répond la finitude, s'inscrivant en interface à l'éternité qui représente l'infinitude du domaine, et son opposition catégorielle, fait que la conscience du monde pose une quelconque expérience finie d'être comme tension phénoménique entre ce qui est et ce qui n'est pas.

de son avoir.[33] Dans le sens où le temps apparaît des relations entre les êtres, comme l'espace dans le rapport entre choses (mais l'idée qu'on a d'une chose considérée en elle-même est non spatiale et celle qu'on a d'un être considéré en lui-même est intemporelle), on peut concevoir que tout rapport spatio-temporel représente la relation actante entre des êtres depuis des expansions en éléments d'avoir. Ceci en raison de ce que le principe d'action (l'action en tant que faire limité), est essentiellement assorti des limites temporelles d'être, ainsi que de limites en expansion d'avoir.[34] Cet énoncement intuitif formulé *a priori* servira de postulat aux concepts qui vont suivre. On y tiendra le rapport, avec: être = durée des expressions depuis des essences, et avoir = expansion du formé (les substances refermées sur elles-mêmes). En sorte que:

durée ∗ expansion = champs des variations d'être et d'avoir.

Nous chercherons à concevoir le temps et l'espace, dans les variations d'être et d'avoir, d'un point de vue fonctionnel, tel que ce qui devient et acquiert soit bien contractuel de la réalisation des réalités de l'Univers, et tel que ce qui se transforme, en tant qu'investissement en existence depuis des potentialités, ait bien pour matrice l'espace et pour travail d'enfantement le temporel, quand le principe des tensions spatio-temporelles a pour origine l'existence du continuum absolu, infini et immanent. Ce qui devient et acquiert, conditionnellement aux transferts endocosmiques, apparaît en effet ne pouvoir remplir son contrat que vis-à-vis de ce qui existe de manière non spatiale et intemporelle.

---

33. Pour ne pas nommer Dieu, n'est-il pas remarquable que les juifs usent, depuis des millénaires, de qualificatifs dont l'un est: «le Lieu».

34. Il est si évident que le temps est fonction des modalités relationnelles d'être que J. T. FRASER, dans *The Genesis and Evolution of Time,* Univercity of Massachussets Press, 1982, propose de discriminer des formes de temporalité comme tenant au processus des devenirs: atemporalité, prototemporalité, éotemporalité (pas encore de maintenant, ni passé, ni futur effectué, en tant que séquencement), biotemporalité (avec passé et présent), nootemporalité (avec passé, présent et futur), sociotemps ...

Pour saisir plus aisément les inférences fonctionnelles du temps, j'userai de la différence de signification entre deux applications de la notion de durée. Il est remarquable de constater le rapport signifiant qui apparaît en effet inévitable depuis la discrimination entre:

- le **temps d'être avec un avoir:** plus le pouvoir d'être et la puissance d'avoir sont grands et plus la durée d'être avec un avoir apparaît conséquent;
- le **temps de faire (être et avoir)** *qui pose la condition* inverse: comme séquence en vue d'une fin, plus la puissance et le pouvoir agissant sont grands, et plus l'instance réalisatrice apparaît petite.

Ces conditions aux différences inversées en grandeur sont propices à porter un éclairage sur le sens du temps comme émanation d'être, par rapport au temps impliqué comme délai de réalisation. En physique, on a l'habitude de comprendre le temps comme la durée mesurant des transformations. Le temps est ici compté positivement. Ce qui fait que plus la durée d'effectuation est étendue, plus le temps mesuré sera déclaré positivement long. Il s'agit bien évidemment de durées qu'on discrimine comme **temps de faire**. En métaphysique, c'est évidemment l'inverse qu'on considère depuis le **temps d'être avec un certain avoir**.

L'usage de mêmes termes pour des signifiés hétérogènes n'est sans doute pas indifférent dans la mésentente notoire qui règne encore entre physiciens et métaphysiciens. Mais pour nous, dont le propos d'ordre métascientifique vise à coordonner les représentations de nos expériences extraceptives de la “perception” scientifique, à l'expérience introceptive des métaphysiciens, nous ne nous étonnerons pas du constat d'opposition. Une considération prise depuis la position extraceptive ne peut que se trouver radicalement retournée, du point de vue qui considère l'aspect des choses, par rapport à ce qu'on examine depuis l'intériorité introceptive.

Nous pouvons dès l'abord postuler que ce qui est mesuré avec le temps physique **est précisément la négation du principe qu'on examine en métaphysique. Non pas que l'un des deux points de vue puisse être déclaré faux, mais bien parce que chacun considère des aspects opposés et complémentaires du même, qu'on mesure positivement en référence à la sphère d'appréhendement.** Ce qui fait que nous définirons en métascience le principe de la temporalisation des transformations, par la notion **de délai limitant l'acte** *dans l'instance réalisatrice*; dans le sens ou ce délai résulte de limites en **pouvoir d'être causant, par une puissance causatrice d'avoir, que coordonnent les expressions d'un faire.** Avec cette disposition, la durée limitant l'effectué en chaque instance réalisatrice nous apparaît inversement proportionnelle aux facteurs limitants des pouvoirs d'être et des puissances d'avoir; facteurs limitants mettant en jeu le dimensionnement d'une durée de formation de quelque chose advenant dans le rapport inverse de la proportion des moyens. Ce qui pose bien la durée de réalisation comme émanation du temps d'être, quand l'espace est en raison d'un avoir coïncidant avec la notion de la puissance dans l'expansion réalisatrice; le défaut d'être et d'avoir (manquements et incomplétudes), ayant pour résultat direct la diminution proportionnelle des résultats du fait. Partant de cette proposition, il devient possible de circonscrire l'univers du discours sur le temps en considérant tout intermédiaire entre:

- la notion de durée du faire spécifique d'un temps d'être dans le continuum subabsolu, caractérisé en ce que l'instance, comme distance entre le projeté potentialisé et la réalisation, est nulle;
- la durée du temps spécifique au chaos en interface entre l'infinité inconditionnée et l'Univers, comme complémentaire privative (par conséquent la partition privée de toute propriété, comme de toute qualification actante). Ce temps apparaît en tant que grandeur spécifique d'une durée indéfinie susceptible de s'insérer entre la virtualité d'un quelconque projet et le principe de son hypothétique réalisation.

Cela en sorte qu'entre les pôles invariants que constituent l'infinité inconditionnée où rien n'est censé se produire, d'une part, et le pôle d'existence absolue en lequel tout est réputé productible sans condition limitante, de l'autre, puisse prendre place une indéfinité d'états finis insérant les temps non nuls des causes génératrices d'effets limités. En quel cas, on situe bien **la condition d'une possibilité de production limitée d'effets**, comme situation intermédiaire entre les prédicats de nécessité et de contingence.[35]

> Ces conditions apparaissent conformes à l'analyse sémiotique montrant que plus les êtres ont des compétences, et plus les instances insérées entre leurs relations d'être et les rapports de possession à leur environnement sont raccourcies, sans jamais cependant atteindre à l'instantanéité tenant au seul subabsolu. À l'encontre, moins l'être de performance a d'expérience de l'existence, et plus longue est la durée qui s'interpose, comme facteur limitant, entre ses possibles projets et les réalisations initialement potentialisées.

Ces conditions font que les durées de réalisation ne s'abolissent pas dans le continuum des relativités d'être, d'avoir et de faire. Le temps, comme émanation d'être est, à l'encontre des durées, une production positive dont l'effet le plus immédiat est de dimensionner les limites en pouvoir d'être. Remarquons que cette manière de considérer la fonction temporelle est déjà dans l'inconscient collectif de différentes ethnies. Certains ne cherchent-ils pas, par le moyen de la magie, à

---

35. Évoquons à propos l'axiomatique de KOLMOGOROV en ce qu'elle implique la notion de durée dans la théorie des processus stochastiques des probabilisations. Depuis une modélisation probabiliste, tout événement discret a une probabilité comprise entre 0 (l'événement impossible) et 1 (l'événement certain). On dit que la probabilité est nulle pour un événement quelconque considéré à l'origine des temps. Elle est complémentairement certaine étant considérée en un moment indéfiniment éloigné dans le futur. Mais ce moment peut n'être jamais actualisé (impossible à actualiser sur l'axe du temporalisé). Or tout événement, qu'il soit dû au hasard des circonstances (soumis à fortuité) ou qu'il soit attendu, exige pour sa production un enchaînement de circonstances préalables, et, donc, aussi le premier événement situé à l'origine du temporalisé. On en déduit que le continuum d'existence est étranger aux limites temporelles en exprimant la modalité du certain en référence aux événements de ce qui est actualisable; en tant qu'il s'agit du pôle vers lequel tendent les progressions répondant à la modalité de possibilité.

court-circuiter le délai naturel de ce qui est encore si éloigné de l'évolution actualisée de l'humanité? Par ailleurs, des croyants n'espèrent-ils pas depuis leurs prières **des effets abolissant le temporalisé**, et les miracles ne représentent-ils pas, en fait, le recours à des instances phénoménologiques réduites à leur quasi instantanéité, ce que l'on conçoit comme possibilité dès lors qu'on les transpose dans les moyens d'une surnature? Les effets susceptibles de transcender la nature humaine se caractérisent, précisément, par un processus réalisateur censé mieux s'émanciper de ce produit limitant que représentent les durées de réalisation.

Remarquons encore la diminution des effets limitatifs dans le temps en fonction de la hiérarchie entre strates réalisés. Par exemple, dans les faits humains, ce qui est affecté de la plus grande lenteur concerne les activités propriatives du corps. Une action mentale présente déjà plus de rapidité dans les relations qualificatives, en ce sens que la célérité du processus qualificatif, le projeté, est meilleure que celle du processus de réalisation matérielle. Enfin le séquencement spécifique des faits de l'esprit, tels que ceux qui sont afférents aux activités volitives et décidatrices, semblent, quant à eux, quasi émancipés de délais d'exécution. Le délai d'une décision reste en effet quasi nul dès lors que le décisionnel échappe au dilemmique.[36]

Entre le temps de faire —que ce temps soit concrétisé par des mouvements du corporel, du mental, ou de l'esprit, en attente d'un résultat—, et le temps d'être, examinons quelques données à discriminer le propos. Par hypothèse l'être spécifi-

---

36. Jean PIAGET, *Psychologie,* encyclopédie de la Pléiade, page 388, écrit à ce propos: « une action psychologique se déroule, en effet, dans le temps: le recours aux moyens, par exemple, est forcément antérieur à l'arrivée au but. Une liaison logique est par contre indépendante du temps: les prémisses d'un raisonnement entraînant de façon immédiate ou extemporanée leur conclusion [...]». Notons que si l'extemporanéité désigne ici ce qui est non préparé par préméditation, en tant que présence d'esprit permettant de trouver dans l'instant la juste réponse qui convient aux sollicitations du moment, il manque à l'évidence bien d'autres termes appropriés à discriminer les notions relatives à la moindre étude structurelle de la temporalisation d'effectuation en différents niveaux de réalité.

que du continuum des finités et des relativités, advenant contractuellement d'une expérience se surajoutant au donné en existence, se pose symétriquement au faire, en tant que contractualité d'un être-fait, comme surcroît d'être soumis au principe de variation d'état dans la modalité de progression. En définitive, cela concerne la mesure d'un vouloir-faire, par un savoir-faire et un pouvoir-faire, proportionnel à la puissance des moyens (l'avoir), par le pouvoir d'être.

La durée d'une action reste inversement proportionnelle au pouvoir d'être, puisque insérée comme facteur limitatif d'action depuis un délai advenant entre le décidé et l'exécuté, alors qu'à l'encontre, le temps d'être apparaît, quant à lui, bien proportionnel au pouvoir d'être.

Pour mieux saisir encore cette disposition, notons avec "α" chacune des instances de notre expérience de l'existence. On conçoit que les instances, $\{\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3...\}$, totalisent de telles instances en sorte que, même indéfiniment poursuivie, cette totalité qu'on nommera "β" reste délimitée par son bornage. Aussi le temps d'expérience de l'existence a une origine, mais pas de terme. **Ce qui peut avoir un terme est l'instance des performances épuisant des potentialités de perfectionnement, mais pas la suite qui est réputée perdurer indéfiniment, conjointement à l'existence se trouvant investie dans l'être-fait.** Notons par "t" cette suite indéfinie du temporalisé, et par "Ω" l'indéfinition en expérience du futur. Nous avons alors la relation d'appartenance:

$$t = \{\alpha\} \subset \beta \subset \Omega \text{, impliquant que } \{\alpha\} < \beta < \Omega .$$

Les fonctions des activités passées sont des éléments conditionnels aux contenus de l'avenir. Les choses du temps d'être partent d'une origine, mais participent sans fin du déploiement de la réalité; cependant que la suite temporelle ayant une origine, mais pas de fin, avec $\{t_0, t_1, t_2, t_3..., t_{n+1}...\}$ représente une catégorie de temps événementiel indéfini, à l'intérieur de l'ubiquitaire éternité. D'où l'on démontre que le

temps de réalisation dépend du pouvoir temporel d'être, comme ce temps d'être dépend de l'intemporalité de l'ex-sisté. Par le détail, on peut en effet montrer que toute instance bornée s'instaure en tant que partie douée de propriétés incluses dans le perpétuel; non pas en raison de ce que le concept d'éternité désigne une durée sans origine, mais à cause de ce que le temps qui s'écoule, même indéfiniment prolongé, reste en deçà du transfini spécifique de la perpétuité; ce qui pose la **condition limitante du perpétuel tenant au principe de successivité, et force son inclusion dans l'éternité.**

Plus avant, on pourra voir que ce qui distingue avantageusement le concept d'éternité est qu'il surdétermine le concept de perpétuité comme **présence ubiquitaire d'être immanent en existence**, à laquelle tient le statut de faire subsumant le principe d'une durée nulle insérée entre l'intention et la réalisation correspondante. Dans l'immédiat, développons les catégories du temporel. Depuis l'application de la théorie des ensembles, nous pouvons voir que l'ensemble des temporalités d'être, auquel est ajouté l'ensemble des potentialités d'être, représente seulement une catégorie limitée du pouvoir d'être, non pas seulement distincte du principe d'ubiquité du temps tenant à l'absolu dans le continuum d'éternité, mais encore d'un temps sans origine et sans fin de la successivité durative spécifique des étants perpétuels du continuum subabsolu intermédiaire (le parfait par constitution intemporellement originelle, en contradiction au perfectionné ayant temporellement épuisé ses potentialités de réalisation).

Du fait du principe d'hystérésis, en référence à l'espace-temps, l'univers des pluralités limitées, relatives et variatives d'être, d'avoir et de faire, ne peut qu'être indéfiniment incomplet. Mais en référence au continuum d'unicité absolue d'une existence infinie et immanente allant avec l'ubiquité du temporel dans l'éternité, l'Univers <u>est</u> intemporellement *in extenso*. En dernière analyse du principe d'hystérésis, il faut avoir à la pensée l'aspect d'un présent conjoignant ce qui est

pour toujours à ce qui toujours devient. Il s'agit de deux temps distincts susceptibles de parallélisme local: la performance d'être passant par un devenir, et la compétence d'être, sa continuité pour avoir investi l'antériorité existentielle du donné à devenir.

Autrement dit, l'éternité remplit vis-à-vis du temporel le rôle de l'infinité vis-à-vis du limité en espace. Quelque puisse être la dimension temporelle ajoutée ou retirée à l'éternité, cela ne modifie pas d'un iota son contenu. L'ubiquité dans l'éternité par rapport à la linéarité dans la perpétuité représente encore une analogie à l'espace (espace à une, deux, ou trois dimensions). L'infime en rapport à l'immense manifeste l'espace. Entre l'origine et le finalisé se manifeste la temporalité. L'intemporalité (opposition aux successions duratives spécifiques du temporalisé) représente le statut convenant au chaos, l'atemporel (étranger au temps) convenant semblablement à l'infinité inconditionnée, comme l'aspatialité représente la spécificité de l'absolu, tandis que le non spatial apparaît spécifique du subabsolu, depuis le prédicat de transfinition. **Il importe toutefois de ne pas perdre de vue que cette disposition est posée en rapport à la dichotomie du fonctionnement mental. Depuis l'application multi-ordinale aux sémanticités, l'absoluité est dans l'infini sous forme contingente, comme l'infinité est dans l'absolu, de même, à n'être pas exprimable**.

On se trouve ainsi fondé à examiner ce que voici: le cinétisme temporel advient dans le subabsolu comme animation libre de forces, efforts et luttes, par rapport à la dynamique expansive dans l'espace-temps cosmique. Aussi est-ce intensivement à l'endocosme que le devenir émancipe de l'espace l'être devenant, même si sa chronogénèse, passant par l'organisation substrative, implique l'espace. On ne peut faire autrement que de tenir l'éternité d'être existant de l'être éternel, comme la temporalité un produit d'être de l'être temporel. En donnant au temps et à l'espace une existence indépendante, on ferait qu'ils antécédent l'existence de leurs

contenus. L'être est maître du temps. Il n'en finit pas de constater son effet comme suite de moments et sa durée depuis l'effectué en expansion spatiale. Dans le carré:

durée	instantanéité
le simultané	le différé

On a la durée d'être (ce qui ne peut pas ne pas être), l'instantanéité du non-être, la possibilité d'être plusieurs simultanément, et son impossibilité par présence différée dans le temps (si la proximité spatio-temporelle décide des occasions dans la modalité de possibilité, et qu'à l'inverse, l'éloignement dans le temps, ou dans l'espace, est la marque de la modalité d'impossibilité).

Un peu d'histoire pour montrer l'évolution des idées à propos du temps. La perception du temps fut dans l'antiquité particulière à l'attente de repères cycliques. Les grandes civilisations de l'antiquité crurent en un retour perpétuel du cycle des choses, auquel tenait la répétition des événements. D'où les calendriers et la combinaison de cycles de plus en plus vastes inscrits dans le mode du fixisme cosmologique, qui transparaissent dans les chronologies hindoue, aztèque, chinoise et égyptienne. Vraisemblablement, la conception linéaire du temporalisé, en référence aux événements de l'Univers, n'apparaît que plus tardivement. Quel en a pu être le mécanisme déclencheur? Il semble que ce soit la notion de parousie, de fin des temps, conjointe de l'idée de création du monde, qui conduisit au concept d'une continuité linéaire du temporel.

Bien sûr les cycles sont toujours aussi évidents à représenter une organisation séquentielle de l'effectué: renouvellement, corruption, naissance et mort. Avec le rythme des saisons, nous mémorisons des travaux répétitifs. Ce qui entraîne que, tout comme dans l'espace où l'inertie est responsable de la conservation en l'état de l'acquis, cette répétition dans le temps stigmatise une maintenance du devenu par le biais des traditions. Une conséquence est évidente. Répéter le même,

au rythme des enfermements traditionnels, satellise le demeurant à n'être plus en devenir. La durée indéfinie, perpétuelle, accordée au cyclique, ne reconnaît pas la temporalisation linéaire transformatrice entre une origine et une finalisation. La linéarité du temps est spécifique d'un nouveau concept, celui disant que tout varie dans le cosmos, même très lentement. Le concept de linéarité temporelle avec évolution orientée est sous dépendance de l'appréhendement d'un continuum complémentaire d'éternité dans lequel tout existe nécessairement, quand certaines choses seulement peuvent être le long de l'écoulement temporel. Ce qui dure un temps ne peut être que par rapport à ce qui existe depuis toujours. Comme les polarités du même, les deux termes sont indissolublement reliés.

Hors l'intersection du présent s'insérant entre passé et avenir, la temporalité est chose abstraite dont on prend conscience en mémorisant l'enchaînement des durées successives spécifiques de réalisations progressives. En pratique, on vise un éloignement dans le temps, comme on le fait dans l'espace, en prenant pour référence le centre et la mesure du visé depuis toute actualisation vécue (principe de localisation). D'où l'émergence d'une théorie issue des modes verbaux s'appliquant aux réalisations progressives, et qui représente une sorte de dioptrique de la visée, selon Gustave GUILLAUME.[37] Et c'est cette disposition qui semble à notre époque ouvrir les mentalités à la conception d'un temps particulier, tangible depuis la spiritualité, en ce qu'il est contractuel de la physique de l'espace, c'est-à-dire réellement dynamique à surdéterminer ce qu'on examine du seul point de vue spatio-temporel avec la phénoménologie. Ce point de vue surdéterminatif transparaît de certaines conjugaisons. Par exemple le degré d'intensification à s'exprimer en français entre l'imparfait défini et le parfait défini, ou le futur grec (un futur qui arrive

---

37. Gustave GUILLAUME, *Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps,* Librairie Honoré Champion, Paris, 1993.

au présent, **l'aoriste représentant une conséquence du mouvement afférent du futur**), par rapport au futur latin (**le futur efférent comme conséquence de la translation du présent**).[38] Cette disposition fait qu'en grec le passé se conçoit comme réel-réalisé, et le futur, comme potentialité du réalisable, depuis toute position relative et intersective du présent. Il est évident que depuis une origine factuelle nous apercevons le futur étendu à toutes époques réalisatrices, comme depuis sa finalisation, un passé peut s'étendre aux mêmes époques, l'instance de réalisation étant achevée. Il s'agit conséquemment du même, mais que rend différemment l'aperçu en référence de “points de vue” opposés. C'est à établir une perspective échappant à ce qui est rétrospectif dans un sens et prospectif dans l'autre; condition du mixte entre l'*a posteriori* et l'*a priori* surdéterminant ce qui devient et acquiert. Comme depuis le futur afférent, on appréhende ce qui arrive du futur à investir le présent, quand, depuis le futur efférent, c'est à l'encontre la translation du présent au futur qui est appréhendé, on a le moyen de distinguer depuis toute position intermédiaire entre:

- ce qui n'a pas été et sera (ou ne sera pas);
- ce qui a été et continuera d'être (ou ne sera plus).

Il adviendra progressivement que la pensée représentative accèdera à la continuité causative allant du présent au futur, aussi bien qu'à la préséance du futur sur le présent. C'est-à-dire que le contenu du cadre spatio-temporel assurant la succession des événements (point de vue géocentrique) sera conjoint du contenant potentialisé à permettre la réalisation du contenu métamorphique (c'est alors le point de vue hélio-centrique qui prime, comme contractualité physico-spirituelle d'effectuation).

Notons que la disposition spécifique du temporel examiné depuis le centre et la mesure de soi dans le présent de

---

38. *Cf.* même auteur et même éditeur: *L'architectonique du temps dans les langues classiques*.

l'actualisé, comme avec le présent mémorisé (il est distinct), a la particularité d'étrécir le temps d'être et les circonstances d'avoir au fur et à mesure d'un éloignement en direction de l'illimitation temporelle. Prolongé dans le passé et dans l'avenir en restant épicentré sur le présent qui en grossit la proximité, ce temps est conséquemment uniquement indéfini dans le passé, comme dans l'avenir.

Pour autant que je le sache, c'est avec la description du temps conçu dans la doctrine des soufis qu'on trouve le mieux exploité une compréhension extensive des **classes de dimensions** du temporel.[39] Je citerai afin d'étayer ce propos, autant que pour la satisfaction des esthètes, le persan BAHAOU'LLAH: «[...] Les voyageurs des jardins de la connaissance (ils sont de l'une des sept vallées spécifiques des statuts d'être), eux, voient la fin dans le commencement: ils voient la paix dans la guerre et la douceur dans la violence. Telle est la condition de ceux qui sont dans cette vallée. Quant à ceux qui sont dans les vallées supérieures, ils ne font aucune distinction entre le commencement et la fin, considérant qu'il n'y a ni commencement ni fin. Quant à ceux des villes éternelles aux jardins verdoyants, ils méprisent les commencements et sont brouillés avec les fins, car, aussi rapides que l'éclair, ils ont dépassé le royaume des noms et des qualifications, habitant à l'ombre de l'essence divine.» N'est-il pas remarquable que des philosophes de culture persane discriminent, déjà depuis plusieurs siècles, les quatre catégories de temporalités, que sont:

- **zaman,** ce qui a un commencement et une fin, avec la temporalité spécifique des apparences d'être, mais sans devenir finalisable, au travers les transformations métamorphiques sans cesse changeantes de la réalité en cours de réalisation;
- **dahr,** ce qui, devenant, a bien une origine, mais dont on ne peut ni voir ni concevoir la fin, en ce que ce devenir atteint une finalité d'être à l'Univers;

---

39. Notons que c'est seulement d'une manière plus restrictive que les philosophes médiévaux occidentaux discriminaient la durée *a parte ante* (sans origine), d'une durée *a parte post* (sans fin).

- **sarmad,** le temps spécifique des ex-sistés dans le temps du monde depuis le continuum subabsolu, donc sans origine, mais dont on conçoit la fin;
- **azal,** enfin, le temps qui appartient à l'univers subabsolu, n'ayant ni commencement, ni terme.

Ces quatre temps constituent l'exhaustion des catégories du temporalisé. Ce sont donc les quatre classes de durée du temps relatif au principe de successivité dans le caractère d'être fini, étant à durer indéfiniment dans le passé, comme dans le futur. On y considère la dimension d'un quantum de présence étendu au passé ainsi qu'au futur; et cela de la façon exhaustive qu'on peut représenter dans son carré sémiotique avec la figure 4.16.

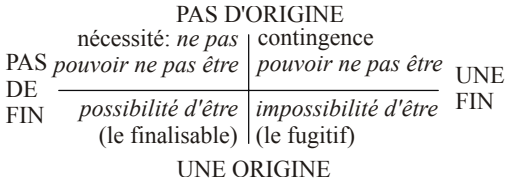


Fig. 4.16 Les 4 classes de durée dans la modalité d'être de manière finie.

Dans le caractère d'existence limitée à des successions dans le temps, l'exhaustion des rapports se limite, semble-t-il, aux quatre cas de figure connus qui viennent d'être rappelés. Précisons-les, étant rapportés sur l'axe [antériorité, actualité, postériorité] formant un système cohérent des chronotypes afférents au prédicat de temporalisation.

∞—|→∞ l'**azaléité**, comme capacité d'un nombre illimité d'antécédents et illimité de succédants.

∞—|→t_n la **sarmadéité**, avec un nombre illimité d'antécédents et limité de succédants.

$t_\varnothing$—|→∞ la **dahréité**, antécédents limités et succédants illimités.

$t_\varnothing$—|→t_n la **zamanéité**, antécédents et succédants également limités.

4.18 Le présent de la variation d'être, et l'éternel présent d'immanence

Notons que les termes qu'on vient de voir sont apposés comme concepts traduisant des écarts en rapport à la

complexité intellectuelle du locuteur. Ce qui fait que les concepts évoluant, la signification des termes peut varier selon les auteurs. Par exemple, Ibn SINA distingua Dahr et Sarmad depuis le grec αιων (éternité, comme ubiquité du temporalisé) et αιδιος (perpétuité, longueur indéfinie du temps temporalisé). Ce qui fait que pour lui zaman représente l'être dont l'existence est actualisée **dans** le temporalisé depuis des antériorités et des postériorités, tandis que dahr représente l'être dont l'existence est continûment **avec** le temporalisé.[40] Aussi sarmad est à identifier les êtres dont la persistance ne se conçoit pas depuis la successivité, étant avec et non pas dans le temporalisé, comme négation absolue (ou inconditionnelle) du prédicat de variation. Dahr fait alors référence au rapport entre maintenance et instabilité, quand sarmad marque la coexistence simultanée de l'invariant et du variant.

À y regarder superficiellement, la plus étendue des quatre catégories du temporel examinées plus haut, celle d'une occupation temporelle sans commencement ni fin, se trouve limitée à une indéfinité de successions dans le temps. Quoique cette catégorie représente une durée illimitée, elle n'est pas concernée par le statut d'ubiquité du temporalisé, qui est exister simultanément en au moins deux instances de la flèche du temporel, de la même façon que l'on conçoit que quelque chose puisse se situer simultanément, par ubiquité, en plusieurs endroits de l'espace. Il apparaît donc que, pour améliorer notre compréhension d'une plénitude dans le principe, il nous faut circonscrire ce temps là —le temps comme produit de **ce qui est**, et non pas l'inverse. Ainsi que déjà dit, généralement on s'en tient au constat réducteur de ce que le temps accompagne ce qui est et ce qui a (étant et ayant par relation à son altérité et de façon limitée). Et l'on tient de

---

40. Il est remarquable que les gnostiques désignèrent les éons, terme dérivé de αιων, comme la puissance d'être dans le monde (dans le temps relatif) émanant directement de l'existentielle éternité de Dieu.

cela l'habitude d'exprimer un élément de la temporalité sous deux formes:

- comme éloignement entre deux états de la même individuation, depuis le rapport d'équivalence/différence de la sorte réflexive;
- comme éloignement entre plusieurs individuations, depuis le rapport d'équivalence/différence des sortes symétrique et transitive.

De manière moins restrictive, nous pourrions définir le principe de temporalité comme le produit de l'existant communiquant à l'être d'un devenir, ou à l'étant d'un devenu, une quantité finie d'existence individuée. Mais quel pourrait alors s'en trouver la source? Car intuitivement, ainsi qu'on l'a rappelé plus haut, il ne semble pas aisé de poser le principe du temps en soi, sans qu'il ait une cause concrète. Dire que le temps résulte ou se trouve causé par principe en toute transformation, apparaît insuffisant, s'il reste possible d'évoquer la réalisation d'une transformation instantanée (dans laquelle la durée susceptible de s'opposer à la production d'effets limitatifs est nulle). Le présupposé du temps posé comme effet sans cause représente une solution de facilité semblable à celle qui consiste à poser l'existence de l'art en soi, indépendante des événements relevant de l'artiste, une science en soi sans besoin de chercheurs, ou encore à discourir de la religion sans le moindre religieux à s'en trouver l'agent. Ayant décidé de ne pas recourir au paradigme moderne de la génération spontanée, nous dirons qu'**il semble qu'on ne puisse, de même, poser le temps en soi indépendamment de la puissance d'être dans l'ex-sisté**.

Nous devons alors considérer la temporalité depuis cet aspect comme une quantité finie (bornable) de temps conséquente ou “produite” par la présence même de l'étant. C'est de cette disposition que vient la possibilité de considérer deux états du temps: celui correspondant aux états abaléitiques d'être (temps de relation), et celui accompagnant le statut aséitique de l'existant. Dans le premier cas on conçoit l'être par rapport à des conditions d'être. C'est le temps qui est **produit** comme

pouvoir relatif d'être à l'altérité. Tandis que dans le second cas, c'est l'existant qui, inconditionné, a capacité omnipotente d'être. En sorte que l'aspect de ce temps non relatif puisse se concevoir étant complémentairement distinct du temps phénoménologique. Le temps d'une omnipotence d'être, avancé comme effet du statut d'existence aséitique, apparaît complémentairement **monochrone**, c'est-à-dire constitué d'une unique présence éternelle tout au long de l'axe de la temporalité des multiplicités limitées d'être. C'est la présence ubiquitaire à toute actualisation particulière aux présences de la temporalité indéfiniment reconductible.

On conçoit que ce soit de cette disposition qu'arrive **la fonction de délimiter des distances entre ce qui est projeté (patterns et archétypes), puis potentialisé (tensorialisation spatio-temporelle), ensuite généré (avec les êtres), et enfin réalisé (instance de transformation performative des choses)**. Toutes conditions s'insèrent alors entre un éloignement indéfini s'instaurant entre des instances réalisatrices arrivant depuis la simultanéité du projeté au réalisé d'une omnipotence d'être pour cause d'existence absolue, et la perpétuité de la condition inverse accordée au milieu inconditionnellement réactif d'une existence-non-existante, ayant un pourvoir nul d'être. Trois cas de figure sont alors à discriminer:

- celui de l'infinité inconditionnée, infiniment contenant, mais en lequel rien n'est en relation;
- celui du continuum absolu, en lequel tout “est” inconditionnellement;
- celui de l'Univers en interface aux deux sortes invariantes, et en lequel certaines choses préalablement potentialisées se réalisent par relation dans le principe de relativité, opportunément à des occasions, tel que certaines autres, opposées, ne peuvent l'être pour cause de non-proximité temporelle (absence de simultanéité), ou spatiale (éloignement). En sorte que ce qui arrive de façon stochastique, comme rencontre due au hasard, soit établi moyen-terme entre le voulu et le non potentialisé.

On remarque que, durant l'instance performative passant par les métamorphies d'être et d'avoir, des propriétés sont spécifiques du principe de transformation particulier à l'instance performative de l'univers —le mixte entre causes avec effets attendus selon le voulu et causes à effets stochastiques selon les dynamiques livrées au hasard—, quand d'autres le sont de relations spécifiques du présupposé de compétence.[41] Pour contrepartie nous pouvons concevoir que le temps absolu d'être possède également des propriétés spécifiques. Dans le but de nous préparer au discernement des différences, recourons, tout d'abord, à une analogie censée rendre compte de ces différences.

Imaginons des êtres actualisés entre un passé et un futur, comme s'ils étaient embarqués à descendre un cours d'eau. Tout le long de ce cours d'eau, “être” équivaut aux contenus des esquifs, et les événements, à ce qui est vu des rives se déplaçant par rapport aux références locales des embarcations. Pour peu que les observateurs embarqués aient des présupposés physiquement positivistes, ils tiendront que seul doit être tenu pour vrai l'actualisation du paysage, celui-là même qui est accessible à l'expérience pour raison de proximité. Pour eux, certaines des choses en amont du point de vue considéré n'existent conséquemment plus en appartenant au passé, certaines autres n'existent pas encore, appartenant encore au futur. Ainsi embarqués, nous pouvons nous représenter mentalement d'autres êtres en amont, ceux du passé confrontés à des actualisations différentes, et, de même, nous projeter à une certaine distance dans l'avenir en considérant ce qui peut être en aval. Situation qui surajoute le réalisé et le

---

41. Référence à l'analogie montrant que l'état de construction de ce qui devient bateau ou voiture reçoit des attributs performatifs pouvant être communs (activité de meulage, de soudure, de mise en forme, etc.) autres que ceux de leur achèvement, puisqu'il s'agit dès lors de compétences propres distinguant, certes, des différences de locomotion, mais plus particulièrement telle voiture, ou tel bateau. Cela dit en sorte que ce soit bien le contenu d'un continuum de compétence qui reçoive des attributions contractuelles de son promoteur absolu, distinctes de celles qui vont avec la présente instance performative d'acquisition depuis des transformations métamorphiques.

réalisable à ce qui est tenu pour matériellement tangible pour cause d'être à portée phénoméniquement opératoire. Cette disposition peut être évidemment reconduite à l'identique en n'importe quelle position de l'écoulement des berges nous apparaissant dynamique du point de vue d'un esquif emporté par le “fleuve” du temps.

Ceci étant d'**un observateur fini et relatif**, imaginons le point de vue d'**un observateur transfini et subabsolu** qui se tiendrait hors le principe de temporalisation spécifique du processus de progression. Dans l'analogie à rendre compte de sa surnature immanente et invariative, on le considérera conséquemment étant fixe très au-dessus du cours d'eau, de façon qu'il puisse englober d'un seul regard la totalité des méandres qui, vus d'en bas, nous apparaissent comme étant successifs. Cet observateur existe bien depuis l'origine jusqu'à la fin des temps de l'écoulement du temporalisé en des devenirs, mais, n'étant en rien lié à un quelconque devenir, il considère de son point de vue que tous les états successifs des transformations métamorphiques temporalisées ont une égale tangibilité depuis sa position embrassant simultanément la totalité des instances successives. **Tous les objets riverains, ainsi que tous les êtres en devenir, lui apparaissent également “existants”.**

L'observateur lié au continuum de la relativité des choses s'écoulant entre un passé et un avenir n'a, quant à lui, le moyen de palier les limites de son vécu, qu'en se souvenant de ce qui est en amont, et en essayant d'être le plus clairvoyant qu'il soit possible vis-à-vis de ce qui se trouve en aval. Liés que nous sommes à l'évolution, il apparaît fondamental de reconnaître que la portée du jugement que nous avons sur la réalité, si nous limitons celle-ci à ce qui se trouve à portée opératoire, est de cela quasi insignifiante. La raison, cet organe de vision intellective, compense, en quelque sorte, le manque d'expérience panoramique directe, particulière à l'être parfait par constitution, ou ayant épuisé ses potentialités

de perfectionnement. Cependant, nous avons à considérer plus encore que l'écoulement du temps ainsi qu'un tout, car si l'existant subabsolu et transfini peut embrasser d'un seul regard l'ensemble du temporalisé et comprendre ainsi d'expérience la génération complète des subsistants de l'Univers en cours d'être, il reste de même limité, n'étant ni infini, ni absolu: son ubiquité du temps se limite à l'instance de réalisation performative de l'Univers (il n'a pas de plus l'expérience directe de l'existence en deçà de la source et par delà l'estuaire du temps qui passe).

Évoquons une autre analogie afin de faciliter encore notre représentation d'une inclusion des temporalités tenant aux relativités d'être, dans un temps d'être subabsolu. Nous pouvons imaginer que la séquence des événements de l'Univers, épuisant ses potentialités de réalisation, soit filmée. Nous avons alors deux moyens pour considérer “la réalité” de cet événement-là: soit visionner successivement les vues du film, soit juxtaposer sous un seul regard l'ensemble des vues fixes composant le film. Mais ceci étant considéré, il nous faut encore saisir que ce panorama ne représente qu'un unique film: ce n'est pas encore l'Univers des univers![42]

Maintenant que ces analogies ont été présentées à soutenir nos concepts, examinons ce que peut être un ensemble cohérent de classes d'existence. Pour ne pas alourdir inutilement cette étude, et en raison de ce que les résultats restent covariants à la méthode dont j'ai déjà largement usé, je n'en

---

42. C'est, peut-être, ce qui distingue l'éternité vue comme perpétuité (présence actualisable sans origine autant que sans fin), de l'éternité des éternités (en tant qu'ubiquité du temporalisé), au travers les écritures rabbiniques du judaïsme. Pour montrer la richesse du patrimoine culturel à cet égard, il suffit de citer une évocation de cette disposition qu'on trouve dans *II Hénoch LXV:* «[...] L'Éternel établit le temps de la création, et après cela il fit sa création visible et invisible [...] Alors l'Éternel délivra le temps à cause de l'homme et le divisa en moments afin que l'homme médite les changements [...] Mais quand s'achèvera toute création et que l'homme ira au grand jugement, alors le temporel périra et il n'y aura plus d'années, ni mois ni jours et heures qu'on puisse décompter: seul restera le grand temps. Et tous les justes s'uniront au grand temps tandis que le grand temps s'unira aux justes, et ils seront éternels.»

développerai pas les opérations. En fait, préférant comprendre plutôt que me contenter d'exposer des faits, je choisis plus particulièrement de présenter des relations de subordination du perçu à l'aperçu depuis la raison appliquée à l'examen des répartitions, induites par la théorie des ensembles entre vide et plénitude, dans la récurrence des distributions signifiantes de ce qu'on examine. Ainsi que déjà dit, la méthode se justifie de ce qu'on ne saurait aborder un fondement spéculé du propos que par construction cohérente partant d'une plénitude en existence, et non pas de sa privation.

Dans un surensemble constitué d'une exhaustion des propriétés du temps noté "$T_{\mathbb{H}}$", nous distinguerons premier un temps absolu et immanent "$T_{\mathbb{A}}$", dont la complémentaire dans "$\mathbb{H}$" est "$\complement_{\mathbb{H}}T_{\mathbb{A}}$", ce qui suppose vide l'intersection notée "$\varnothing$". Les premiers modes temporels en interface déprimés du continuum absolu d'être et distingués depuis des propriétés spécifiques du principe de durée, ajoutent cinq classes contenantes aux deux premières que sont "$T_{\mathbb{A}}$" et "$\complement_{\mathbb{H}}T_{\mathbb{A}}$". Remarquons que les trois classes de temps que sont $T_{\mathbb{A}}$, $\complement_{\mathbb{H}}T_{\mathbb{A}}$, et leur interface $T_{\bar{\mathbb{A}}*\mathbb{A}}$, représentent les continuums dont les contenus en existence ne se prêtent pas à variation. Autrement dit, quelles que soient les opérations et les opérateurs proposés, leur contenus respectifs restent continus ($T_{\bar{\mathbb{A}}*\mathbb{A}}$), absolus ($T_{\mathbb{A}}$) et infinis ($\complement_{\mathbb{H}}T_{\mathbb{A}}$). Seules sont relatives et bornées les modalités intermédiaires qui, en raison même de leurs incomplétudes, se prêtent à complémentation temporalisée indéfiniment poursuivable de contenus discrets (discontinus). Compte tenu des significations précédemment élaborées, on peut ébaucher une représentation des classes du temps depuis des spécificités propres de la façon que voici:

- le temps de l'ubiquitaire **éternité** T_{∞} (ubiquité représentative de l'existence absolue), se pose comme effet du statut aséitique d'être et se caractérise, comme image en rapport à notre continuum, par un délai nul entre le voulu et le réalisé. D'où le concept d'omniprésence par plénitude ubiquitaire d'exister en

tout temps, ainsi que d'omnipotentialité depuis une façon immanente d'être spécifique de l'ultrasistence, par rapport aux êtres de la succession indéfinie des moments présents successifs, entraînant la temporalisation en subsistence et des potentialités limitées.

- le temps **transtemporel** d'être $t_{\infty\to\infty}$ sans origine et sans fin, dont la plénitude réalisatrice, étant inatteignable, est également illimitée, mais dans le mixte constitué de l'intemporel et du temporel. C'est celui de l'univers post-finalitaire (le plérôme), comme expression de: $\{\infty\to t_n\} \cup \{t_\varnothing\to\infty\} = \infty\to\infty$
- En ce continuum peut se trouver vécue l'expérience de relier les trois domaines représentés par l'existence dans l'éternité, l'existence dans le temporalisé, et l'extemporanéité du temps nul d'être; continuum qu'on a représenté comme l'union $\{\Delta\cup\therefore\cup\varnothing\}$.
- le temps $t_{\infty\to|}$ de l'ubiquité limitée d'être **sans d'origine, mais avec une fin**, autorisant une durée nulle insérée entre le voulu et le réalisé selon des conditions. On le conçoit comme spécifique de la perfection d'être par constitution originelle caractérisant la présomption des ex-sistés depuis l'absolu qui, en tant qu'image symétriquement intemporelle des devenirs du cosmos, sont susceptibles de former, comme produits, les archétypes du pouvoir d'être par épuisement des potentialités de perfectionnement. On pourrait en concevoir la fin comme la fusion de l'identité archétypale dans la forme métamorphique résultant de l'épuisement des facteurs de perfectionnement de ce qui, à l'encontre, acquiert et devient depuis une origine de non-étant et de non-ayant. Dans cette disposition des caractères l'un à l'autre complémentaires, le **pattern** suppose le contrôle de la transformation, tandis que le **transformé** est supposé rejoindre progressivement l'état de son modèle au travers les progressions des évolutions réalisées au monde. Par analogie, on peut considérer qu'un projet intellectuel advient étant généré hors instance réalisatrice, mais qu'il trouve sa fin dans sa réalisation. Conséquence, ce sont les potentialités de devenir et d'acquérir, jointes aux investissements en existence qui, réalisées par intégration des états finalitaires d'être et d'avoir au monde, cessent d'exister comme agents producteurs des patterns, pour à la fois exister et être de toute éternité. Ce qui rend compte de l'union des deux

termes incomplets, celui du temps spécifique des *exsistés* "$\infty \rightarrow t_n$" et celui spécifique des étants passant par le devenir "$t_{\varnothing} \rightarrow \infty$", dans l'ensemblement $\infty \rightarrow \infty$ susceptible de caractériser la fusion entre être et exister en de multiples individuations (par rapport à son origine continue, dans l'absolu). Cependant qu'il y a un autre aspect permettant de concevoir la fin sans commencement, et qu'on peut surajouter au précédent de façon complexificatrice, en considération d'un parcours compensateur inverse à celui des progressions du non-être vers l'être. Il consiste pour l'antésistence à faire l'expérience d'une identité à l'existence-non-existante, en tant que sa nature inconditionnelle rencontre celle de l'infinité inconditionnée. En somme, l'union de l'éternité positive à l'éternité négative marque le passage de l'existence-existante à l'existence-non-existante (autrement dit de l'Étant vers l'état de non-être), comme un ultime dédevenir compensant cosmiquement le flux inverse qui va à travers le devenir temporalisé au cosmos du non-être à l'être.[43]

- la **temporalité** d'être $t_{|\rightarrow\infty}$ c'est-à-dire avec une origine et pas de fin, est supposé spécifique de l'univers perfectionné posé comme l'investissement de la discontinuité amoindrie qui suit l'éphémérité avec $t_{|\rightarrow|}$, pour cause de l'union entre Δ et $\therefore$. La capacité de compétence conjointe au pouvoir finalitaire d'être, coïncide avec la puissance de faire réduisant à l'infime la distance temporelle limitante insérée entre le voulu et le réalisé; cela quasiment sans limitation de faire, quelles que puissent être les relations conditionnelles et quels qu'en doivent être les résultats conditionnés. Ce qui entraîne l'accomplissement indépassable des propriétés, des qualifications et des vertus actales.
- l'**éphémérité** d'être perfectible $t_{|\rightarrow|}$ selon le concept de durée constituée d'une suite d'instances finies d'actualisations épuisant des potentialités. Ce sont **les états d'être ne persistant pas suffisamment pour déterminer une existence au-delà des subsistences, et aussi ce qui s'insère entre le voulu et le réalisé, comme durée réalisant l'avoir (elle peut être grande, mais reste limitée).** On désigne les spécificités de cette union

43. *Cf.* l'aspect circulatoire depuis la mise en carré sémiotique des quatre classes de relation rapporté avec la figure 1.30 de l'annexe 1 du premier cahier.

en tant qu'instance temporelle dont les limitations ne sont jamais nulles, fussent-elles infimes, ni jamais infinies, fussent-elles immenses. Cette sorte de limitation s'insère entre une cause et son effet, ou entre le début et la fin des limites en devenir. C'est l'instance d'acquisition proprioqualivalorielle.

- la **péritemporalité** $T_{\varnothing}$ caractérisant un temps nul en devenir et en acquisition, par suite d'un état en substance d'avoir et en essence d'être sans potentialisation, donc état énergétique privé d'effet réalisateur. On le conçoit depuis le chaos avec la partition correspondant à l'assemblage de " $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}T_{\mathbb{A}}$ " (les aspects ni niés, ni affirmés du tiers inclus), et l'écoulement temporel isomorphique entre passé et avenir du continuum qui se pose comme la source du contenu donné à transformation métamorphique dans l'instance de réalisation du cosmos. Il y a bien mouvement, mais à entropie quasi infinie, donc sans variation d'état et ses événements concomitants réalisateurs. La péritemporalité s'instaure par suite entre l'éphémère et l'extemporanéité ainsi qu'une préactualisation sans événement.
- l'**extemporalité** $T^{-}{}_{A}$ correspondant à l'ubiquité de n'être pas, en tant qu'existence-non-existante, sans origine et sans fin. Coïncide à ce statut une durée infinie insérée entre une pseudo cause et son effet virtuel, ce qui représente, hors temporalité, l'aspect contingent à l'éternité T_{A} spécifique d'une absoluité inconditionnée. Par rapport au chaos qui n'est pas temporellement potentialisé (c'est ce qui advient seulement avec sa succession), l'infinité inconditionnée reste intemporelle postérieurement à sa phase de séparation d'avec l'existence-existante. En sorte que $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}T_{\mathbb{A}}$, en tant que ce qui constitue l'antithétie de l'éternité, fait référence au temps dont les propriétés sont contingentes de celles du temps absolu: **il en représente la négation, et non pas la privation.** En effet, si "$\bar{\infty}$" est déclaration apophatique privative par rapport à "$T_{\mathbb{A}}$", "$T_{\mathbb{A}}$" peut être déclaré de manière cataphatique[44] en considérant

44. L'apophasie représente la méthode de connaissance consistant à approcher l'inconnu en lui appliquant la négation des attributions convenant au connu, alors que par la cataphase, au contraire, on affirme les éléments attributifs susceptibles de caractériser ce qu'on cherche à connaître.

l'opposition du kénôse au plérôme,[45] non seulement selon le principe du tiers exclu (la privation attributive au néant de l'un, simultanément à la plénitude sémiotisée de l'autre), mais de plus en considération d'un tiers inclus[46] complémentaire et contingent, en référence au mixte tout à la fois ni niable et ni affirmable. Ceci est posé en sorte que "$\bar{\infty}$" soit bien, à l'encontre, la privation propriative d'effet du temps, correspondant à l'inconditionnelle anexistence qu'on rapporte au néant intersectif entre $T_{\mathbb{A}}$ et $T_{\bar{\mathbb{A}}}$.[47]

L'ensemble des amoindrissements dérivés de la condition d'existence absolue qu'on vient de caractériser est récapitulé dans le tableau que voici:

continuum	**temps d'être**	**durée de faire**	**de l'application à:**
Δ	∞	$\bar{\infty}$	l'existence absolue
$\Delta\cup\therefore\cup\varnothing$	$\infty\rightarrow\infty$	$\infty\rightarrow\infty$	l'existence finalitaire, le plérôme
$\Delta\cup\varnothing$	$\infty\rightarrow\vert$	$\vert\rightarrow\infty$	l'ex-sisté parfait
$\Delta\cup\therefore$	$\vert\rightarrow\infty$	$\infty\rightarrow\vert$	le perfectionné
$\therefore$	$\vert\rightarrow\vert$	$\vert\rightarrow\vert$	le cosmos perfectible
$\therefore\cup\varnothing$	$\varnothing$	$\infty\rightarrow\infty$	le chaos imperfectionné
$\varnothing$	$\bar{\infty}$	∞	l'infinité inconditionnée aperfectible

Ce que chaque être fini, relatif et variant réalise, aussi insignifiante que soit cette réalisation, n'en dure pas moins un certain temps. Ce qu'une myriades de ces êtres entreprennent ne dure nécessairement aussi qu'un temps. Le moyen passe

---

45. La kénôse représente le complément privatif du plérôme, quand le plérôme se définit comme l'ensemble de toute existence à toute expérience.

46. La notion de tiers inclus fait référence en sémiotique au concept de surdétermination des oppositions entre le thétique et l'antithétique dans l'instance performative de réalisation depuis des progressions métamorphiques. Le tiers inclus est alors spécifique de l'instance contractuelle de l'un à l'autre des termes opposés, depuis des opérateurs appropriés.

47. À chaque continuum correspond une intersection privative propre. L'anexistence (privation en existence) et l'inexistence (l'existence-non-existante, ou l'existence privée d'être) sont analogiquement distinguées par l'orthodoxe Serge BOULGAKOV qui les conçoit à l'aide des négations du grec classique. À savoir, le néant mèonal qui distingue, depuis la négation relative "μη", ce qui n'est pas encore ici ou là (pas encore actualisé), de la négation inconditionnelle "ου": le néant oukonal qui représente, non seulement la privation d'être depuis toujours, mais encore privation à jamais.

par la transformation, donc par ce qui est réalisé depuis un certain temps et pour un certain temps. L'instance de réalisation est alors chronologiquement stigmatisée. Pour contrepartie, ce que l'Être d'unicité entreprend apparaît réalisé dans l'instant par le moyen d'une ex-sistentialisation de ce qui arrive par présence interne, qu'on situe donc par delà l'endocosme, indépendamment de tout caractère chronologique spécifique de la temporalité. Cela de particulier, qui existe de toute éternité ainsi que pour toute éternité est alors présent, ou ne l'est pas, relativement à l'ensemble des actualisations temporalisées.

Le temps d'être d'une entité limitée quelconque implique la contrepartie indéfiniment poursuivable du non-être complémentaire à la même entité. Mais cette altérité complémentaire au temps d'être de l'entité considérée n'est vide que de l'être de cette entité. L'être considéré étant limité, sa complémentaire reste infiniment plénière du non-être de cet être-là, et source indéfinie de sa potentialité. C'est alors en extension de ce raisonnement que l'on peut concevoir la complémentaire à l'ensemblement de tout ce qui est.

En dernière analyse, le temps fini d'être du constat de l'acte de devenir (subsistence) s'oppose au temps indéfini d'être (antésistence). Ce dernier temps subsume depuis une continuité supra-absolue la disposition d'être présent dans un certain circonstanciel relatif. En sorte que si l'on considère le pouvoir d'être, on trouve que si l'être est limité dans son instance manifestative, il ne semble pas avoir de limite, pour peu que l'on transpose la durée de telles instances dans une participation, non plus restreinte ou localisée, mais bien garantie via sa continuité contractuelle à l'entièreté existentiellement *in extenso*.

Comment mieux montrer cela. On ne peut nier que le temporalisé est un aspect limitatif de l'éternité, puisqu'il s'agit d'une partition dans le même caractère. Que la temporalité, comme limitation, exprime un caractère différent du temps ubiqui-

taire spécifique de l'éternité n'est pas rédhibitoire. C'est ici qu'intervient le rôle de la temporalité insérée entre l'instantanéité actorielle dans l'absolu et son opposition représentée par une éternité insérée entre une pseudo-cause et son hypothétique effet faisant la spécificité du continuum de l'infinité inconditionnée. Ce rôle reste lié au phénomène connu faisant référence au principe d'hystérésis, déjà évoqué, c'est-à-dire en tant qu'**effet retardé par rapport à ce qui le cause** et qui s'instaure entre le contenu de l'Univers (nature naturée naturante) et le contenu du subabsolu (la surnature conditionnatrice). Autrement dit, ce principe rend compte du retard établissant la différence du réalisé depuis le champ indéfini des accomplissements de la totalité indéfiniment poursuivable des événements de la temporalité (le relatif-fini-variant), d'une part, et d'autre part l'unicité événementielle dans l'éternité (l'absolu-infini-immanent), qui en constitue l'inconditionnelle causation, via le continuum subabsolu. En sorte que l'ensemble indéfiniment sans origine et sans fin des temporalisations d'être soit bien égal à la plénitude du temps logico-ontologique propre à l'éternité en existence.

C'est à peu près, me semble-t-il, le raisonnement que se tint en cela SPINOZA lorsqu'il entreprit de discriminer entre l'indéfinité du fini et l'infinitude de l'infini, en posant que:

- une substance est limitée par sa cause;
- cette limitation peut être remontée jusqu'à l'origine du temporel, quand la cause prend sa source dans l'éternelle illimitation de l'absoluité de Dieu;
- mais alors, le causant, puisqu'il n'est pas limité, ne peut causer le limité, sans contradiction à son omnipotentialité causatrice;
- donc une substance ne peut être limitée (finie) par rapport à son essence, que relativement en référence à chaque instant actualisé d'être et d'avoir, tout en étant illimitée en référence extensive imbornable au temporalisé: l'intemporel.

Le principe d'hystérésis rend compte de ce que la fonction temporelle, vis-à-vis du temps achronologique de l'éternité, manifeste un retard indéfiniment subsistant entre le contenu à

jamais limité des discontinuités d'être et l'absolue continuité en existence, manifestement inépuisable en causes indirectes d'être.

C'est seulement ainsi que l'on peut concevoir que ce qui existe déjà de toute éternité, advient au temporel comme représentant certaines choses dans le continuum du temporalisé. En sorte que l'on puisse poser qu'il soit impossible que quelque chose commence d'être sans que son existence soit éternellement effective. J'avancerai tout de suite, pour lever une objection ne manquant pas d'être évocable ici, que **l'attribution à l'être est complémentaire de l'inattributivité à l'existant**, en ce qu'elle est le fait de la quiddité, et non pas celle de l'iddité.[48] L'être au monde articule ainsi la possibilité de se réaliser par rapport à l'autre et ce qui est autre (l'altérité), à la nécessité d'exister en soi hors l'actualisation du monde. De là est qu'on peut distinguer le perfectionné (l'imperfection d'être, à laquelle s'ajoute le perfectionnement par épuisement des potentialités de perfectionnement), susceptible de s'unir (fusionner) au parfait par constitution ex-sistée; fusion par laquelle advient l'inachèvement des relations d'être personnalisé dans l'existant devenu présent au monde.

Il est remarquable d'apercevoir par là que le principe de limitation d'être dans une pluralité quasi indéfinie d'aspects, n'implique pas, aussi, une semblable limite en existence. En ce sens qu'entre la chronologie temporelle et l'éternité ubiquitaire, grâce au principe d'hystérésis, se trouve coordonnée la subabsoluité logico-ontologique intégrant l'étant à l'existant. C'est Rabindranath TAGORE qui écrivit à ce propos dans *Dadhana:* «[...] ce qui est limité n'est pas emprisonné dans

---

48. Depuis la métaphysique du Shifa, de AVICENNE, l'iddité désigne la permanence d'être sous-jacente aux diversités manifestatives et variatives d'état, faisant qu'on peut identifier une personne depuis des singularités propres au travers les différents avatars de ses transformations métamorphiques. La quiddité représente l'ensemble des conditions qui font qu'un être peut se manifester en un certain nombre d'actualisations depuis ses états d'être, autrement dit le fait d'être là selon des aspects individués particuliers.

ses limites, mais est toujours en mouvement et par conséquent se dégage à chaque instant de ses limites. En fait l'imperfection n'est pas la limitation de la perfection; le fini n'est pas incompatible avec l'infini; ils ne sont qu'un ensemble complet qui se manifeste en des parties, l'infinité qui se révèle en des limites».

Pour distinguer l'Un originellement unicitaire, des uns et des autres (les êtres **particuliers** depuis des **singularités**), et dont la progressive union ne peut qu'aboutir à l'Un unifié (l'être **universel** investi dans la suprapersonnalité de l'Être suprême), évoquons BOÈCE qui, déjà, discernait la polysémie entre l'être et ce qui est (ce qui participe des individuations d'être par relation). En sorte que cette simple distinction entre l'être sujet, et ce par quoi le sujet peut être, nous édifie sur, par exemple, la lecture de l'*Exode* 3,14: «Je suis celui qui suis». Voici en effet là une invite à considérer la surnature de Dieu comme étant, non seulement sans "ce qui fait être", mais encore indépendante de ce qui a possibilité d'être. Autrement dit qui est inconditionnellement, étant sans l'incommensurable distribution attributive constituant l'inépuisabilité du thétique par rapport à l'antithétique, spécifique des individuations d'être en particulier, ni ce qui procède d'essences à permettre des singularités d'être.

C'est en raison d'une telle disposition qu'on doit la théologie négative d'un Denys l'aréopagite apercevant la Déité derrière le voile des attributions. Dieu n'est ni ceci, ni cela, aucune chose en particulier, dit-il, donc «pas plus Vie et Bonté, qu'air ou pierre», en tant que sa surnature absolue, unicitaire et immanente ne se mesure pas à l'once des pluralités d'être relativement. L'affirmation de son être est dans le fait qu'il est celui qui est, non seulement sans besoin, pour être, d'être rien de ceci ou de cela en particulier, mais encore sans besoin d'être universellement tout. La déclaration du mode aséitique d'être de celui qui existe en soi et en raison de soi seul, est complémentairement suffisante au fait abaléitique d'être soutenu en substance et en essence. C'est en raison de cette

disposition qu'AVICENNE a pu avancer que Dieu est sans essence et insubstantiel, tout en étant la source indirecte des innombrables quiddités d'être de la nature naturée et des iddités de la nature naturante, puisque ces natures ont nécessairement pour complémentaire sa propre surnature. Tant est que l'expérience de soi au quotidien, le fait de conserver son identité d'être au travers l'exercice de libres choix actoriels, puisse fonder l'entendement d'une existence métaphysique à subsumer l'expérience physique du monde.

Nous devrions, à la suite de ces propos qui ne font qu'ébaucher le domaine, pouvoir porter un certain éclairage démonstratif sur le principe de temporalité posé depuis une origine, mais sans fin, ou bien avec une fin, mais sans origine et, encore, la réunion des deux sortes. En vue de cette démonstration, notons que puisqu'il est possible d'écrire une progression positive, telle que:

$$t_0, t_1, t_2 \ldots t_{n+1}$$

aussi bien, on peut écrire la même expression sous sa forme négative pour rendre compte d'une régression, quand cette négation peut encore partir de “t_0” pour se poursuivre indéfiniment comme suite négative du temps d'être. “t_0” est alors **l'élément neutre,** toujours arbitraire, marquant l'origine du temporellement mesuré, quand cette origine a concrètement **une application relativement à une suite d'événements préalables qui sont également de l'ordre du temporel**. Toutefois, si l'on conçoit la possibilité de poursuivre indéfiniment en direction de l'antérieur, de façon à ce que l'expression de chaque essai reste complémentaire de postériorités équivalentes, alors on implique une distance relative imbornable (transfinie) par rapport à n'importe quel instant référentiel pris sur l'échelle des extensions temporelles.

Ce qui existe de toute éternité, et qui est donné à l'être de relation ex-sisté, apparaît sous-jacent aux indéfinies temporalisations d'être (à perpétuité). Même si la compréhension de cela reste insuffisante et considérablement améliorable depuis

de nouveaux signifiés, il n'en reste pas moins que la disposition en est rendue nécessaire par inférence logique, dès lors qu'on peut par exemple avoir une patrie sans être aussi citadin (par rapport à celui qui, habitant la capitale, est aussi du pays). C'est en effet par le moyen de cette inférence logique que l'on conçoit que quelque chose se trouve être par relation dans le temporel, sans cesser pour autant d'exister dans le continuum subabsolu.

Il s'agit là d'hypothèses invérifiables par l'expérience commune. Mais tenant l'expérience commune en tant que critère appréciable de connaissance, sans aussi la tenir doctrinalement pour exclusive, nous n'en tenterons pas moins de fonder rationnellement une représentation du monde *a priori,* en appuyant son expression sur tous moyens. L'un de ses moyens peut relever de la logique que voici. Soit “X” une définition, partie de “T” propre à désigner l'intégralité du temporalisé. “T” désigne alors une antériorité sans terme finalisable depuis la suite infinie des régressions pouvant être quelconques à partir de t_0 pris arbitrairement (même si nous faisons coïncider “T” avec l'origine des transformations métamorphiques du cosmos). Cette antériorité sans terme est joignable à une postériorité également bornée par n'importe laquelle des actualisations futures et tout aussi indéfiniment poursuivable en durée. Pour définir une fonction “f” d'un événement dont la séquence appartient à “T”, il faut préalablement distinguer une fraction “X” de “T”. “X” est alors le domaine de définition de la fonction “f” auquel doit être combinée une règle qui entend qu'à chaque élément “x” de “X” est associable un événement “t” de “T”. Dans ces conditions, “$f_{(x)}$” est appelé image de “x” par la fonction “f”, ou encore raison de “f” pour la valeur “x”. On peut noter:

$$f: X \rightarrow T,\ x \rightarrow f_{(x)}.$$

Cela est à dire que l'application “f”, définie sur “X”, a pour raison l'ensemble des événements dans “T”, et qu'à tout “x” de “X” est associable un événement réel $f_{(x)}$. Il est évident

que cet événement peut être quelconque. Soit, par exemple, l'application “φ” d'une fonction psychique “n” définie dans l'ensemble des événements qualificateurs à l'univers, tel que:

$$f: [\varnothing, \infty[\rightarrow T, x \rightarrow \varphi_n$$

Dans cet énoncé, l'élément “[∅, ∞ [” indique une origine des événements de la transformation métamorphique, et sa suite indéfiniment poursuivable, duquel intervalle est abstrait l'événement marqué par le second terme. Cependant qu'en raison de l'égalité entre “[∅, ∞[” et “]∅, $\bar{\infty}$]” (qui provient de ce qu'avec “f: T– {∅}→ $\overline{T}$, $x \rightarrow x$”, on associe à tout élément positif “x” non-nul, un élément négatif “$\bar{x}$” égal), on a, de façon générale, le résultat “f: $x \rightarrow T$”. C'est finalement le propre vide du non-être, ou ce qui reste d'inépuisable en potentialités d'être dans l'effectué indéfiniment parachevable en devenir, ou encore cela de perpétuellement parachevable en expérience dans la compétence d'être qui permet, inépuisablement, de surajouter l'être à l'*ex-sisté*, depuis une interface transitive commune. L'être finalitaire et l'*ex-sisté* originel sont par conséquent définissables comme étant égaux — image complémentaire par symétrie de l'un à l'autre—, abstraction faite des actualisations limitées d'être, c'est-à-dire en tenant compte du principe d'hystérésis entre la perpétuité des temporalisations d'être et l'éternité ubiquitaire en existence.

Cette notion de différence temporelle fonctionnant entre les coordonnées du perpétuel et celles de l'éternel, nous la reprendrons maintenant afin de mieux concevoir une forme inusitée de considérer le vecteur relatif aux progressions d'être au monde. On peut en effet appréhender différemment le temps en fonction des aspects spécifiques des classes contractuelles d'effectuation de la réalité. Considérons le temps de l'objet matériel. Il apparaît assurément plus déprimé que celui du temps biologique, en ce que le temps physique est **privé de durée:** l'antécédent le plus immédiat d'un objet étant relié à son succèdent le plus proche, que par les faits de

son interaction à un autre objet physique. En sorte que l'écoulement du temps, au niveau de l'objet, n'a concrètement pas de réalité entre deux interactions successives à son environnement. **Conséquemment, l'objet physique n'est pas, hors instance interactive: il existe bien, mais n'est pas. Ce qui le fait être entre deux interactions physiques est seulement la transposition du fait physique dans la subjectivité de l'observateur qui, lui, prend conscience de la durée pouvant s'insérer entre deux événements successifs.**

Au reste, là se trouve, me semble-t-il, le principal enseignement signifiant de la physique quantique. Une particule, tout en étant existante, **ne peut être**, relativement à un emplacement dans l'espace et un moment du temps spécifique des coordonnées de l'observateur. C'est en effet dans ces cordonnées que l'on tente d'estimer l'intervalle entre deux interactions physiques, quand l'événement physique implique seulement l'instantanéité propriative des interactions. On ne saurait donc parler à propos de la physique des objets que du simple concept de séquentialité, c'est-à-dire un temps privé de durée au sens psychologique du terme.[49]

Ce n'est que comme sujet d'une organisation psychosomatique composant des réalités physiques à des facteurs psychiques de réalité, que la notion de temporalité surajoute à la successivité des événements interactifs, des durées s'insérant entre deux faits accomplis. Et il est à ce propos remarquable que le domaine du biologique, censé résulter de la composition entre deux domaines de la réalité —le physique et le psychique—, constitue la coordination des deux sortes depuis une capacité de conscience alternant des états de conscience vigile à des états de sommeil. À cheval entre ces deux domaines, la conscience-consciente de l'état de veille appar-

---

49. C'est ainsi qu'à propos du temps physique, H. WEYL a pu écrire dans *Temps, espace, matière. Leçons sur la théorie de la relativité générale,* 1918: «Le monde objectif, simplement est, il ne devient pas.»

tient, par son résultat, au principe de durée psychique, quand l'état inconscient de la conscience-non-consciente concerne le seul séquencement spécifique du domaine matériel.[50]

Si nous pouvons faire le choix d'un référentiel objectif par le biais de l'instrumentation, aux fins de mesurer une durée subjective en référence à des interactions physiques, il n'empêche que la durée reste subjective. Elle est subjective en ce sens que la durée insérable entre deux événements reste différente pour deux niveaux inégaux de conscience vigile. En terme général, le sentiment du temps qui passe apparaîtra, pour un même contenu événementiel, d'autant plus long qu'on a moins vécu, ou d'autant plus court qu'on a de recul en tant qu'accumulation en expérience. On peut alors dire que **le sujet passant par un devenir progressif "est" plus ou moins (ou qu'il peut être) hors instance relationnelle** à son altérité.

De façon générale, plus le sentiment d'instance durative des événements diminue et mieux nous sommes à former le point d'appui du levier conceptuel nous permettant d'apercevoir une suite à la progression du temps d'être —une suite poursuivable en tant qu'appréhendement surconscientiel de l'événementiellement temporalisé. Plus particulièrement, nous imaginant un "temps qui vient", de façon simultanée à l'expérience d'un "temps qui passe", il devient possible d'associer au sentiment du temps qui passe (ce qui advient à la conscience d'une expérience extraceptive), le sentiment du temps qui vient depuis une clairvoyance introspective (également progressive en expérience, mais cette fois à concerner l'expérience introceptive), de la réalité réalisable depuis des

---

50. Parmi bien d'autres références possibles, notons que HARTO COLIS Peter a consacré un livre aux altérations de la conscience du temps qui passe, par suite des drogues, des excitants et autres modificateurs des états de conscience, avec: *Time and Timelessness, the Varieties of temporal expériences, a psychoanalytic inquiry,* 1983, International Universities Press, New York.

événements appropriés.[51] Ces premiers avatars dans l'appréhendement du temporel peuvent encore n'être pas limités aux contenus cumulant l'effectué à ce qui est à effectuer pour pouvoir considérer une réalité complète. Par exemple on peut connaître que, **non seulement le devenant se déplace relativement aux événements (maintenance et vecteur de progression par rapport à l'altérité), mais aussi, de manière complémentaire, que certains des événements peuvent advenir relativement à tel être**. Il s'agit ici de considérer les différences d'appréhendement de la réalité pouvant advenir entre l'être de performance et l'être de compétence. **On conçoit, en effet, que l'être de compétence a la possibilité d'une présence en n'importe quel moment du temporalisé, quand l'être de performance ne peut seulement qu'être actualisé de façon continûment reconduite d'un certain moment passé en un certain moment futur, c'est-à-dire en raison même des événements qui sont connus à le déplacer dans le temps**.

Mais ces expériences d'une progression au temporalisé sont encore éloignées de l'existence dans le continuum absolu. Car à la possibilité d'actualisation temporalisée par l'être, reste surajoutable l'ubiquité de ces événements-là dans l'omniconscience d'être (l'omniconscience d'être, conjointe à la faculté d'omnipotentialité, concrètement définissable en tant qu'extemporanéité entre le voulu et l'effectué). En effet, on conçoit que l'être à l'opposé du temps séquentiel de l'objet «ne fait aucune distinction entre le commencement et la fin».[52] Autrement dit, il pressent dans une unique présence le début et le terme de toute durée.

---

51. Les phénomènes de clairvoyance, quoique rares et tellement falsifiés, sont inévitables pour les parapsychologues, et certaines personnes particulièrement sensibles furent même historiquement utilisées en différentes occasions. Par exemple, dans la recherche policière avec manque de preuves physiques.

52. En référence au passage de la citation de BAHAOU'LLAH au paragraphe 4.17.

Au sein d'un continuum d'évolution, l'espace et le temps apparaissent relatifs aux fonctions de faire-être et de faire-avoir. Ils sont par fait inséparables en tant que spatio-temporalité. Une spatialité intemporalisée d'un continuum d'avoir, autant que le temps non spatial d'être, ne sont pas indépendamment suffisant pour exprimer les mouvements d'un quelconque changement d'état. En sorte que le continuum des transformations cosmiques ne se peut bien comprendre que depuis la réunion ensembliste des caractères du temporel, à ceux de la spatialisation.

D'évidence, ce qui partage des attributs selon des limites relative, est situé quelque part et en certains moments. Cette condition, nous la posons comme sous-ensemble de la déclaration d'existence *in extenso*. Par complémentation, l'existence unicitaire absolue ne saurait être incluse en un lieu de quelconque grandeur (cela, qui est absolument, reste évidemment sans distanciation) ou réduit à une quelconque instance temporelle (cela qui est absolu reste présent ubiquitairement depuis toujours et pour toujours). Par le moyen de l'ubiquité du temps, l'éternité est spécifique de l'existence en soi qui se trouve comme originelle à l'ex-sisté, c'est-à-dire à la fois antérieure, postérieure et coprésente aux instances du temporel. Par le moyen de l'ubiquité dans l'espace, de même, ce qui existe absolument ne peut être réductible aux fonctions spatiales de localisation relationnelle, c'est-à-dire se trouver en position de situation, ici ou là, d'un moment privilégié par rapport à tout autre. Aussi, une redéfinition de certaines notions appartenant aux antécédents culturels préscientifiques, et presque oubliés dans le savoir contemporain, me semble utile, afin de mieux aborder le propos sur l'incidence du mixte spatio-temporel. Il n'est pas indifférent, par exemple, de retrouver la notion d'atome de DÉMOCRITE qui définissait relativement à l'espace, non seulement le principe de réalité insécable, mais encore cette propriété étant cosignifiante d'une *perpétuelle indivisibilité dans le temps,*

auxquelles conditions se surajoutait seulement la notion de chose réelle la plus petite.[53] Ces signifiés se trouvent altérés aujourd'hui par le fait que, depuis l'avènement de la physique moderne, le terme d'atomicité s'applique à des constituants sécables de la matière, en tant que réalité composée. C'est en raison de ce que l'atome est maintenant fait de particules, d'ondes, etc., que nous transférerons les signifiés conférés à la notion hellénique d'atome sur l'omicron. Par omicron, nous entendrons donc l'élément le plus petit se prêtant à association, dans le principe de corporéisation substratant les organisations matérielles considérées dans leurs expansions spatiales. L'omicron définissant la catégorie la plus élémentarisée des corps réels, est en cela distingué de la notion de point, par le fait que le point définit, dans l'infiniment petit, la borne propre à poser le principe de position et d'intersection, dont le concept reste essentiellement adimensionnel. Rappelons que la signification adhérant au terme "quantum" est déjà verrouillée à désigner les quantités indivisibles spécifiques des échanges énergétiques en physique des particules.

Ceci étant de la limite microcosmique réelle et de celle de l'infiniment petit théorique, le complément s'en trouve être l'ensemble cosmique défini comme le corps réalisé le plus grand. Le cosmos entier reste ainsi soumis au principe de limitation, autant dans son microcosme, que dans son macrocosme. Aussi, pendant au terme d'omicron propre à désigner le corps le plus petit réalisé, distinct du point adimensionnel, le concept d'omégon distingue la plus grande réalité réalisée, de l'infiniment grand qui reste également d'espèce adimensionnelle. On discrimine bien ainsi **la réalité réalisée** entre la borne du plus simple et la borne du plus composé, du **potentialisé en réalisation,** qu'on situe comme possibilité entre la notion de point adimensionnel et l'infini qui n'a aucune limite. En d'autres termes, on définit le champ de la possibilité de

---

53. PLOTIN, *Ennéades* II, IV, 7: «Les atomes ne peuvent non plus avoir rang de matière, puisqu'ils n'existent pas; tout corps, en effet, est indéfiniment divisible.»

varier dans le continuum cosmique, reliant une strate de systémicité quelconque à ses extrêmes invariables, de la façon que voici:

L'**infini** (adimensionnel) champs de l'indéfiniment croissant

---

⇑ **Omégon,** la réalité la plus complexe ou la plus composée

L'ENSEMBLE DES STRATES DE LA SYSTÉMATION DU CONTENU COSMIQUE

⇓ **Omicron,** la réalité la plus simple ou la plus séquée

Le **point** (adimensionnel) borne de l'infiniment décroissant

Ces bornes propres à délimiter le limité ont en commun qu'on ne peut y appliquer, semble-t-il, un étalon de mesure spatiale qui soit extérieur, c'est-à-dire périphérique par rapport au contenu. **L'étalon du spatialisé est conséquemment relatif: il ne peut se définir par absolu**. En effet, si nous procédons par abstraction en considérant une dimension finie plus grande que le contenu macroscopique de l'Univers, ou plus petite que son contenu microscopique, la mesure ne peut être que réflective au contenu de l'univers, pas au contenant qui reste adimensionnel par nature. Par exemple, il est possible de déclarer par abstraction qu'un volume peut être égal à deux fois la dimension de l'Univers, car alors on projette l'image de l'Univers hors l'univers réel. Par contre, il ne semble pas possible de déclarer telle chose de l'Univers, ou de projeter telle chose par abstraction, comme représentant une fraction de l'infinité. Cette disposition se trouve créditée en raison de ce qu'une relation de présupposition ne peut s'effectuer qu'entre des catégories délimitées et relatives de choses apparentables. Par généralisation et d'une autre manière, l'espace-temps que l'on conçoit spécifiquement à notre continuum ne peut être utilisé pour mesurer des rapports aux contenus d'autres continuums, **pour la simple raison qu'on ne tente pas une mesure entre contenus de classes différentes.**

Rappelons cette règle de la logique attributive de façon plus explicite. Une mesure apparaît impossible si on la tente entre

éléments dissemblables en nature, car le principe de mesure se pose comme **analogie quantitative** *isotes logen* (ou proportion nombrée), effectuée entre deux événements manifestant une différence quantitative d'au moins un **caractère commun**, quand l'un est l'étalon arbitrairement avancé. En sorte que si l'on ajoute à un ensemble de choses préalablement réalisées, ou qu'on y retire, une différence proportionnelle doit apparaître. Mais cette disposition envisagée dans la considération du fait que si une proportion mesurée reste issue d'une comparaison faisant qu'on peut assigner une grandeur en plus ou en moins entre les parties comparées, on la peut aussi considérer comme fraction d'un tout qui n'a pas d'extension. Rappelons que c'est la base d'une arithmétique un peu ésotérique qui vit le jour dans l'ancienne Égypte.[54] Au mieux, l'Univers lui-même peut conséquemment servir d'étalon mesurant un rapport de grandeur d'une quelconque partie le substratant. D'un autre côté, rien ne nous empêche de mesurer quelque chose d'immense. Par exemple, évaluer la grandeur d'un certain nombre de fois la dimension de l'Univers. Et ce qu'on ajoutera à cette dimension-là augmentera toujours le résultat fini de cette immensité mesurée. Mais aucune mesure n'étant possible sans référence au principe de limite, on conçoit **l'impossibilité d'opérer une comparaison hors le contenu de l'Univers, et, de façon générale, mesurer un temps d'être, conjoint d'un espace d'avoir, hors un temps et un espace pris comme étalon dans l'univers.**

Par ailleurs, le cosmos possède un centre de relations topologiques et géométriques entre les éléments qui le composent. Mais si nous prenons les coordonnées X_∞, Y_∞, Z_∞ en référence à l'infini, ces coordonnées étant sans bornes dans un référentiel galiléen, alors il ne peut y avoir de centre. Ce qui fait que l'espace fini ne peut pas plus avoir de centre dans un espace indéfiniment agrandi, en raison de ce que toute position

54. *Cf.* note 18.

sur l'une des coordonnées reste équipollente aux deux autres. Nous dirons de cela qu'un **référentiel relatif** ressort entre les deixis des corps finis de façon telle, semble-t-il, qu'**une distance ne peut être réalisée en soi**. En conclusion, il nous apparaît qu'aucune référence spatiale ne peut être donnée sans au moins un élément corporel. La fonction semble pouvoir être accordée au tout premier niveau de systémation, celui qui constitue le rapport entre éléments du niveau de l'omicron, depuis l'apparition de la propriété topologique d'espaces de relation. En sorte que, de la façon dont nous concevons l'espace, autrement dit depuis des propriétés advenant d'incorporations, ces propriétés sont susceptibles de différer hors des limites microcosmiques et macrocosmiques d'un état quelconque de l'Univers réalisé.

Mais est-ce à dire qu'hors ces limites il n'existe rien qui soit apparentable? La réponse est négative pour peu qu'on donne la spatio-temporalité comme autorisant l'état variant interne à l'univers des devenirs et des acquisitions, et en sorte qu'un continuum complémentaire représente au moins un statut différent d'existence non spatialisable et intemporalisable. Cette antithétie là ne se comprend bien dans les limites des attribués thétiques, non pas comme privation, mais comme **caractère d'être autre**, depuis des dissemblances d'état, ou de statut.

Une durée délimitée et indéfiniment agrandissable, ainsi qu'une dimension finie illimitativement expansible dans le transfini, se posent comme éléments de l'inépuisable potentialité en expansion des déixiques particulières de mouvements réalisateurs en direction (c'est-à-dire comme apex) d'un temps absolu d'être, conjoint d'un espace infini d'avoir, complémentairement unicitaire et immanent.

Ce qui est effectué au monde l'est encore vis-à-vis de l'entièreté de la réalité au sein de laquelle intervient le changement opéré. Cette irréversibilité des devenirs et des acquisitions a des incidences. Par exemple en ce qui est de la spatialité, ce

qui est relativement déplacé au sein du réalisé apparaît strictement nul vis-à-vis de l'infinité inconditionnée, puisque sans référentiel relativable possible, **en sorte qu'aucune réalité de l'Univers ne peut être, relativement à l'infinité inconditionnée.** À l'opposé, vis-à-vis de l'absolu dont le référentiel reste le centre immanent (comme point d'appui de tout changement externe), n'importe quelle relation d'être ou d'avoir s'effectuant dans l'Univers est bien réelle, en référence à sa forme indépassable et adimensionnelle.

4.20 La fonction spatiale

Afin de ne pas limiter le logos divin au bornage et à la forme qui convient à la pensée humaine limitée, Descartes introduit la notion d'indéfinité à propos du principe des multiplicités individuées: «Les chose auxquelles sous quelque considération seulement je ne vois point de fin, comme étendue des espaces imaginaires, la multitude des nombres, la divisibilité des parties…, je les appelle indéfinies, et non pas infinies, parce que de toutes parts elles ne sont pas sans fin ni sans limites». Et à propos du divisible: «bien que je ne puis comprendre une divisibilité à l'infini par quantités finies, il ne s'ensuit pas que l'on puisse venir à la dernière». Ces conditions auxquelles la raison ne peut rien opposer n'empêchent pas qu'en science l'infini est resté une pseudo réalité comme continuité du fini.

Même si la chose manque encore de fondement théorique, il est net qu'on doit concevoir une spatialisation différente à régir les relations performatives dans les domaines physique, psychique et spirituel. Spécifiquement à l'espace du continuum physique, les mouvements relatifs et les dimensions de l'individué sont quantifiables comme distances et grandeurs relatives. Dans le continuum d'un mental cosmique, les mouvements relatifs, les distances et les dimensions des individuations mentales sont relatives en qualification. Il s'agit de l'espace topologique instaurant des rapport de

position, de concentration et de distance sémiotique. Tel que dans le continuum spirituel, nous avons à examiner des séparations et densifications dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai. Cette disposition entend toujours que, de façon sémiotiquement complémentaire en référence au continuum absolu, ces espaces relatifs sont invariablement contenants, achevés. En sorte que pour le continuum subabsolu en interface entre l'absolu et le relatif comme source finalitaire des temps de devenir, nous concevions ce qui est entièrement émancipé des conditions phénoménologiques attachées à l'espace performatif, tant en physique, qu'en psychique et en spiritualité. Exactement comme dans l'infinité inconditionnée, c'est le temps qui n'existe pas, alors que dans le continuum du chaos, source des expansions d'avoir, le temps n'a pas de réalité. Seulement alors la spatio-temporalité peut être particulière de l'univers des variations du discontinu.

La disposition d'une déplétion tensorielle de l'espace de relation allant de ce qui a à ce qui est devrait recevoir un début d'explication si l'on observe ce qui se passe dans le mixte représenté par les individuations biologiques. En effet, dans le système de mesure physique, le poids du corps ne change pas pour cause du passage de vie à trépas. Peut-on de cette disposition nier la tangibilité de la vie, source de conscientialisation et de mentalisation progressive? Sensément non. Tout au plus pouvons-nous déduire que plusieurs réalités contractuelles participent de la même deixis dans l'encours des réalisations performatives à l'Univers.

Dans la réalité substantielle d'une étendue sans limites, le contenu de l'espace peut avoir évolué d'une homogénéité primordiale infiniment divisée et éparpillée —l'hylé des philosophes grecs—, jusqu'à la concentration locale qu'on connaît actuellement et qui implique en science le vide à distance indéfiniment éloignée du lieu de concentration des réalisations actualisant l'Univers. De même des réalisations spirituelles, sauf qu'elles reçoivent leur hétérogénéité dans le

temps, quand la substance pensante, contractuellement médiane aux réalisations matérielles et spirituelles, diffère comme répartition spatio-temporelle. Ce sont là des données ésotériques de base à permettre une évolution du propos sur la spatialité.

Plus avant, nous avons discriminé la notion d'éternel présent (l'éternel présent comme caractère d'immanence en existence unicitaire), du présent temporel spécifique de la mutabilité des états séparés et limités d'être. Puis nous avons distingué le concept de classe du temps contingent à l'éternité, ainsi que les rapports advenant des réunions de ces trois premières classes irréductibles. Il est possible de distinguer par le même procédé jusqu'à sept classes des **fonctions spatiales** tenant au prédicat de possession.

Tout comme le temps, la notion d'espace est en science un concept restreint au principe des transformations métamorphiques. L'équation la plus générale pouvant en traduire l'expression est:

quantité de transformation = {flux temporel, champ spatial, intensité de relation}

Pour interpréter la réalité sentie, on établit en effet des rapports entre:

- des séquences (avant, pendant, après) d'une fonction temporelle d'être;
- des répartitions relatives (ici, là) d'une fonction spatiale d'avoir;
- des tensions opérées entre avoir et être d'une fonction transformative.

C'est en corrélant devenirs et acquisitions que temps, espaces et tensions sont posés comme cadre référentiel du processus transformateur. Pour que des propositions nouvelles éclairent le propos à dépasser la croyance contemporaine en la génération *ex nihilo* du monde, il nous faut poser que l'existence n'a pas de commencement, mais que c'est l'encours des transformations performatives, dont le vecteur vise l'avènement du monde, qui a seul une origine d'être et d'avoir. En sorte qu'aux événements du monde qui font notre expérience

extraceptive, nous puissions induire qu'espace, temps et tensions adviennent en raison même d'un donné en existence, et non pas l'inverse: le cadre spatio-temporel et la théorie des champs responsables de l'existence du monde. Disposition suivie dans la dogmatique scientifique actuelle, notamment en cosmologie, et qui confond génération (l'ex-sisté) et transformation (devenir et acquérir).

Si nous ne faisons pas l'amalgame entre les propriétés nécessairement existentielles de l'infini et les possibilités ontologiques du fini indéfiniment agrandissable, il apparaît clairement qu'un “ici et maintenant” peut prendre n'importe quelle dimension bornée. “Ici” peut désigner la dimension de l'Univers comme faire référence à une fraction de la surface d'un électron, et “maintenant” peut s'insérer entre n'importe quel moment du passé ou du futur indéfiniment prolongeable. En sorte que quelles que puissent être les grandeurs prolongeant cet “ici et maintenant”, elles restent des éléments strictes de “partout et en tout temps” spécifique de la déixique ayant pour complémentaire l'éternité et l'infinité en existence. Si ε_ϕ désigne un espace nul, ε_U l'espace borné et indéfiniment agrandissable de l'Univers, et ε_A l'espace absolu; on a en effet l'inévitable relation d'appartenance:

$$\varepsilon_\phi \subset \varepsilon_U \subset \varepsilon_A$$

Du fait que l'espace cosmique est en cosmologie homogène et isotrope, les coordonnées astronomiques sont indifféremment épicentrées sur des objets choisis arbitrairement. Si, depuis le début du XXe siècle, l'Univers n'est plus considéré invariant par rapport à la Terre, et qu'il a conséquemment une origine précisée, ou supposée, l'Univers n'a cependant pas encore aujourd'hui reçu un centre, relativement à son expansion, puisqu'on a pas encore en astronomie sondé l'ensemble. Aucune fonction au principe de progression dans les propriétés de l'espace, tant qu'on ne donne pas le centre des coordonnées d'un espace réel de relations qui soit fini et indéfiniment agrandissable.

Avec cette remarque, je voudrais faire ressortir l'idée que la notion d'hystérésis invoquée comme fonction entre l'éternité d'une existence absolue et les temporalités d'être relativement, possède peut-être un rôle apparentable qu'on peut concevoir contractuellement entre l'expansion finie en réalisations d'avoir et le principe d'un espace inspatialisé propre à l'infinité inconditionnée. On peut penser que la dimension d'un espace pénétré par le réalisé à l'Univers puisse conserver un rapport de proportionnalité, relativement au temps écoulé depuis l'origine de l'encours réalisateur de l'univers. Cela, en rapport avec l'originelle source d'être dans l'éternité et l'originelle source d'avoir dans le surespace de l'infinité inconditionnée censée transcender l'espace des choses réalisées à l'Univers. Par analogie au temps comme produit du devenir, l'espace apparaît de cela un produit des acquisitions. Et, cette analogie retenue, une conséquence advient avec l'obligation logique de distinguer:

- la vacuité spatiale s'étendant à l'infini, en tant qu'espace inoccupé par les éléments des relations d'avoir, sans que ce vide-là le soit simultanément vis-à-vis d'une nature qui serait autre (en référence à l'altérité toujours nécessaire à ce qu'on distingue);
- de l'espace nul, c'est-à-dire la vraie viduité caractérisant l'état privatif du vacuum.

Si nous concevons les propriétés de l'espace comme l'une des fonctions de la connexion relationnelle entre éléments métamorphiques de l'Univers, alors nous avons bien la notion de vide spatial, comme espace inoccupé, de manière distincte de la notion de classe vide d'éléments d'attribution en caractères de spatialité, tenant à la notion de point au-delà l'infinitésimal. La distanciation nulle en deçà l'objet le plus petit coïncidant à la notion intersective du point, représente la classe vide en fonctions topologiques de relation, autant que métriques des distances, c'est-à-dire ce qui étant ajouté, ou retiré, à un espace fini et contenant, n'en change ni la grandeur, ni le contenu. Exactement comme l'ensemble des espaces finis et indéfiniment agrandissables, ainsi que leur contenus réalisés ou potentialisés, étant ajoutés ou retirés à la complémentaire

à laquelle on confère les propriétés d'absoluité et d'infinité (ce qui est tenu au-delà l'indéfiniment agrandissable et qui n'est conséquemment pas relativable) agit également comme élément neutre. Autrement dit, s'il existe un élément spatial noté zéro, tel que pour tout espace “x”, on puisse poser l'égalité $x+\varnothing=x$. De même une relation semblable est à montrer que tout intervalle fini et indéfiniment agrandissable “X”, forme un ensemble fini jouissant aussi de la propriété d'être neutre étant ajouté à l'infinité, ou retiré d'elle, avec l'égalité: $\infty \pm X=\infty$.

Un ensemble fini quelconque a pour cardinal un nombre fini d'éléments qu'il est possible de compter, même si cet ensemble est indéfiniment agrandi, tel qu'à tout ensemble fini le plus grand peut être avancée la complémentaire dans un ensemble propre à surdéterminer l'indéfiniment agrandissable. Nous avons montré dans le cahier n° 1 que l'espace infini et absolu a de cela pour cardinal ce qui transcende notre expérience de compter et de décompter spécifique du fini et du relatif. Ces ensembles surdéterminatifs comportent, entre autres, la propriété d'unicité, interdisant le concept d'y pouvoir aussi décompter. On ne saurait pas plus déclarer néantaire qu'*in extenso* ce qui est à l'Univers depuis des relativités et des limitations, sans contradiction sémantique. Mais l'espace fini des relations cosmiques coordonne ainsi en une entité mixte certains des aspects spécifiques d'un espace absolu, à l'absence opposée distincte du principe de vacuité. Si l'on ne considère pas l'infinité inconditionnée comme privée de toute propriété spatiale, mais qu'on la considère étant privée de toute propriété spatiale de relation, la tenant ainsi, on la distingue de la condition néantaire propre au vacuum, et il devient possible de la poser contingente d'un espace absolu. De ce fait, l'espace relatif advient bien d'un donné limité, comme notion entre vide et plénitude d'une relation d'avoir.

Considérons le continuum des transformations métamorphiques particulier à notre Univers. La fonction temporelle examinée en tant qu'instance s'insérant entre tout projet et sa réalisation (pour les agents de la qualification déterminatrice), ou entre la cause et son effet (pour les objets déterminés assurant le rôle d'agent propriatif), convient à la notion d'hystérésis limitative d'effet d'une interface entre le continuum en lequel rien ne peut advenir, et celui en lequel aucun délai n'est censé séparer deux états de l'effectué. Les systèmes de forces, d'efforts et de luttes, mis en jeu dans la réalisation progressive du monde aux plans physique, psychique et spirituel, sont les expressions d'une phénoménie limitée dont le concept complémentaire *in extenso* se comprend depuis le caractère d'omnipotence unicitaire. Ceci étant, une manière de se représenter le niveau de l'omnipotentialité est de poser ce qui surdétermine la totalité des réalisations temporellement dispersées, en une unique actualisation (le réalisé et le réalisable, considérés comme fusionnés). On conçoit que l'espace cosmique serait de cela plus contenant en états d'être et d'avoir, mais sans équivaloir à l'absolu en existence.

Il est possible d'établir un rapport éclairant encore le présent propos, depuis le principe de vélocité, en tant que fonction de remplissage d'espace. Un corps est dit immobile lorsqu'il occupe, dans l'instant, un espace égal à son volume propre. Son espace de relation est alors supposé nul. Un corps en mouvement occupe entre t_n et t_{n+x} un espace plus important, proportionnel à la distance parcourue dans ce laps de temps par son volume instantané. En sorte que, conséquemment, son espace de relation s'en trouve augmenté d'autant. Le prolongement du raisonnement posant l'équation aux dimensions d'une unité de temps par une unité de distance, fait qu'on peut imaginer qu'un corps fini se déplaçant à vitesse infinie, occupe infiniment l'espace cosmique de relation. D'où apparaît l'évocation au caractère d'hystérésis appliqué aux progressions de l'Univers, entre l'absolu et l'infini qui sont les sources du temps d'être et des expansions d'avoir. Autrement

dit, comme vide relatif en temporalité d'être et comme vide relatif en espace d'avoir, l'illimitation des potentialités relationnelles de faire, dans le cadre du temporalisé et d'un espace fini, advient comme conséquence d'un perpétuel retard du contenu de l'Univers, par rapport à l'existence absolue et son infinité contingente. Ce qui est réalisé à l'univers, pour être incomplet par rapport à l'entièreté *in extenso*, n'en représente pas moins un incommensurable dépassement de l'infinité inconditionnée privative.

Temporalisation, spatialisation et puissance factuelle, dont la synergie fonde la faculté de progressivement réaliser sur le mixte ressortant de ce qui appartient en propre aux extrêmes invariables, peut constituer une grille de lecture adéquate à la compréhension du déploiement de l'Univers. En ce sens que les conditions abaléitique de l'instance performative et perséitique du finalisé,[55] investissant l'expérience individualisée d'être et d'avoir, se trouvent strictement posées entre l'inconditionnelle existence aséitique par absolu et la contingente ipséité d'un non-être, non-avoir et non-faire dans l'infinité inconditionnée. Mais ces temps d'être et ces espaces d'avoir par des intensités de faire n'apparaissent séparables, dans le continuum spécifique de l'Univers fini, relatif et variant selon des conditions, qu'en raison d'une disjonction entre l'infinité inconditionnée et l'absolu conditionnateur, s'effectuant continuellement hors temporalisation depuis une unité primordiale.

Quelques considérations éparses susceptibles de motiver des thèmes de réflexion à propos de la fonction spatiale.

- entre deux points juxtaposés et distincts l'un de l'autre depuis leur séparation, apparaît une distance seulement en relation à l'éloignement de l'observateur (cette distance ne peut être en

55. Entre l'intemporelle nécessité aséitique d'exister en raison de soi, distinguée de l'ipséité d'une existence-non-existante par contingence, c'est l'abaléité du devenir selon une apparence advenant d'emprunts (donc pour cause de l'altérité), par rapport à la suite perséitique du devenu pour cause de soi.

soi). Il n'est de même aucune relation qui puisse exprimer une grandeur autre que nulle, si la mesure concerne des différences de quantité dans un même paramètre. En effet, le point étant par définition adimensionnel, aucun étalon de mesure métrique ne résulte du relationnel de l'un à l'autre. Deux points éloignés d'une quantité quelconque finie d'espace, ont conséquemment même indéfinition en distance, que s'ils sont infiniment éloignés l'un de l'autre. Cette distance adimensionnelle reflète en fait l'adimensionnalité du ponctiforme. Le critère de spatialisation, comme éloignement du séparé, est ici sans dimension.

- Selon le principe des analogues en quantité, un corps et un point éloigné de lui, et cela quelle que soit la dimension infinitésimale de ce corps, suffisent pour effectuer une mesure, étant donné que l'étalon de la dimension peut être ce corps qui n'a pas une dimension nulle.
- Une fonction topologique de relation apparaît entre au moins trois points. Dans un référentiel topologique d'espace de relation, il peut être dégagé un rapport de “position relative”. Ce n'est, semble-t-il, qu'entre deux groupes d'au moins trois positions relatives de points, qu'on peut établir le principe de grandeur depuis la mesure des dimensions relatives d'occupation spatiale se surajoutant aux relations topologiques. On distingue ici l'espace physique, de la géométrie euclidienne appliquée à l'espace physique.
- Une limitation dans un espace physique ne peut ressortir que des aspects tensoriels entre des entités manifestant leurs états depuis des deixis tensorialisées. Cette idée vient de ce que la manifestation d'émergence relative à la définition des propriétés spatiales est à rechercher en tant que des propriétés déixiques particulières aux relations limitées dans la modalité de pluralisation des individués. C'est le principe d'individualité plurale, particulier au continuum fini, relatif et variant, qui semble régir le caractère de **délimitation réciproque**. Une chose peut être immense seulement par comparaison à d'autres choses de moindre importance, mais jamais infinie, et tel quelle peut être donnée aussi pour infime par comparaison à d'autres choses plus grandes, sans toutefois jamais être nulle.

J'évoquerai ici BOSCOVICH (*théoria philosophiae naturalis,* 1763). Il suffit, pour matériellement manifester les tensions

depuis des relations relatives d'être en ayant, d'établir la coïncidence entre:

- des points chronologiques (punctum temporis), ou **chronons**, détenant la capacité de progression;
- des points d'espace (punctum spatii), ou **intersectons**, détenant la capacité de séparation;
- des points de matière (punctum materiae), ou **ultimatons,** détenant la capacité dynamiquement tensorielle dans l'hylé primordiale. Pour qu'il y ait phénoménologie, il faut que s'établisse à proportion de distances délimitables (finies) des oppositions tensorielles limitées; dans le sens où ce qui est supposé différencié à distance infinie a une tension nulle.

Évidemment, le point à une dimension nulle, il n'occupe pas d'espace. Ce qui entraîne qu'une juxtaposition de points ait également une dimension nulle. Tenant le même raisonnement, une ligne de dimension finie non nulle ne peut pas être un segment de l'infini. Mais toutes dimensions finies et non nulles (le discret) peuvent être tirées de l'infini (le continu) sans que la dimension de l'infini ne s'en trouve modifié. L'espace qui sépare deux points ne peut être que de dimension **relative** à un espace faisant référence à la distance qui les séparent au moins d'un autre point. L'espace entre 2 points est sans cette condition indéfini à nul. Il ne peut pas plus être infiniment petit, qu'il ne peut être infiniment grand. Si cela est tenu pour véritable, alors, en ce qui concerne les volumes et les mouvements relatifs multidimensionnels, on devra entreprendre le même raisonnement.

Il importe de considérer qu'ultimatons et intersectons ordonnent le principe de chronons en référence aux discontinuités du seul exocosme. À l'endocosme, le temps ne se prête pas à divisibilité étant à l'encontre continu, tandis qu'au centre du continuum intérieur à l'être, c'est l'espace qui reçoit une référence fictive, cette centration se trouvant ordonnée au principe d'éternité.

Si la manifestation exocosmique, dont la réalité sensible est prouvée par le jeu de propriétés depuis des forces entre

entités matérielles, il est un fait qu'aucune donnée de l'expérience n'empêche d'étendre la représentation au continuum psychique (manifestation qualificative depuis des efforts entre individuations mentales), ainsi qu'à l'endocosme spirituel (manifestation des vertus actales depuis des luttes entre esprits). Notons que la mise au pluriel est évidente en ce qu'un seul élément de chacune des 3 catégories ne peut être cause de relation au niveau tensoriel de son continuum particulier. Pour circonscrire et discriminer les attributs spécifiques de spatialité dans les différents continuums ainsi distingués depuis leurs contractualités épuisant des potentialités réalisatrices (pouvoir, savoir, vouloir faire être et avoir), il suffit de soumettre à nouveau le principe à prédication dans le cadre de la théorie des ensembles. Toujours dans l'intention de ne pas alourdir inutilement cette étude, je ne réitérerai pas ici la démonstration de ce moyen, me contentant de faire apparaître certaines spécificités à même de conscientialiser les notions de sept classes dans les dimensions d'avoir.

On peut concevoir l'espace contractuellement à l'existence-existante et l'existence-non-existante de la façon que l'on va voir. Tout d'abord sa génération entre la dualité:

- "$\varepsilon_{\varnothing}$" qui représente la classe nulle, vide de toute déictique existentielle, à laquelle correspond le statut privatif d'espace de relation. Mais ce n'est pas ce qui dans la pensée classique est rendu avec αθετος, qui distingue ce qui n'occupe pas de lieu, quand αιδιος indique ce qui n'est d'aucun moment. Ceci dit dans le sens où ces modes sont particuliers à ce qui, étant et ayant, n'a cependant aucune relation au monde;
- et "ε_A" l'espace absolu autant qu'infini parce qu'inconditionné, propre d'une existence ubiquitaire, omniprésente. Cet espace échappe à la notion d'emplacement, comme de délimitation, en tant qu'il répond à prédication non limitative de ce qui coïncide avec les présupposés de **ne pas pouvoir ne pas exister,** qui caractérise ce qui existe en soi indépendamment de tout relationnel. Dans la pensée, par analogie, chaque élément pensé peut prendre à volonté une dimension propre, indépendante de toute autre, et avoir une présence comme extemporanée. Mais

une représentation de l'espace absolu est encore au-delà cette relation. En référence au continuum absolu d'existence, nous pouvons concevoir que si le caractère *in extenso* de non-être est spécifique de l'infinité inconditionnée, alors l'absolue existence a aussi son infinitude existentielle, sans que cette infinitude constitue l'attribut à même de caractériser l'existence absolue, sinon comme moyen propre à nous représenter un pouvoir ubiquitaire subsumant la perpétuité du possédé "ici" simultanément à "partout ailleurs". On peut dire que ce qui existe par absolu, existe sans référence à un moment particulier, donc, par extension, en aucun moment du temporalisé, comme sans référence à un emplacement dans un quelconque espace de relation, **tout en n'étant pas pour autant absent (depuis la double négation du présupposé), en participant du temporel comme présence immanente**. En sorte que l'absolu d'être représente bien la faculté d'agir intemporellement (complémentaire des relatives relations d'être), par instantanéité inhérente. Ce qui fait coïncider l'absoluité d'avoir avec l'inconditionnalité dans le prédicat de possessivité, donc d'une manière affranchie de toute espèce d'espace limitatif.

Ensuite vient la fondamentale opérative entre $\varepsilon_{\varnothing}$ et ε_A (elle constitue la trinitisation de la séparation originellement duelle):

- c'est "$\mathfrak{C}_H\varepsilon_A$" l'espace contingent, qui est tout à la fois infini et non spatialisé, (indélimitable et pourtant distinct d'un espace topique, ou d'un espace topologique) est spécifique de l'infinité inconditionnée posée en tant que contenant de manière insécable la deixis d'une infinie existence-non-existante. Autrement dit le domaine supraliminaire permettant le potentiel d'accroissement spatialisé des relations relatives d'avoir.
- Enfin, parmi les quatre classes de mixage qui sont à permettre une indéfinité de relations distanciatrices, évoquons les différences entre:
- "ε_{UC}", l'espace vierge de relation qui, depuis une source tenue avec le continuum absolu d'existence, pénètre cette infinité inconditionnée en tant que potentialisation de l'expansion en acquisition et en devenir de l'Univers, et comme interface de l'illimité au délimité. On l'appellera l'espace hors l'Univers des univers, en cela qu'il se caractérise comme espace, certes, tenso-

riel, mais vierge de réalisation, ou impénétré par les réalisations indéfiniment poursuivables d'être et d'avoir;

- "ε_{UR}" l'espace fini, délimitable, topique et topologique, spécifique de l'univers des réalisations progressives. On le connaît en tant qu'espace possédant la propriété de séparativité autorisant le principe d'individuation dans le caractère performateur des pluralisations d'être et avoir;
- "ε_{UA}" la spatialité endocosmique, complémentaire à "ε_{UC}", de la relation d'expansivité événementielle, en tant que milieu relationnel extemporané spécifique d'un perfectionnement acquis, comme de celui spécifique du parfait par constitution. Comme relation d'intensivité poursuivie en tant que dipôle du relationnel d'expansion, il peut être donné ainsi que l'image subabsolue à prolonger ce qui existe absolument. Ou encore comme activité synergique interne, complémentaire de toute croissance en expansion individuée pénétrant l'infinité inconditionnée. En ce qu'on y conçoit la stabilité intégrative entre le parfait par constitution et le perfectionné —intégration surdéterminant le relationnel d'un achèvement en organisation—, cet espace peut caractériser les possessions dans le subabsolu, depuis une fonction immuable de lieux perpétuellement affectés, adimensionnables, auquel répond l'épuisement des caractères de perfectibilité du tenu pour séparé dans la multiplicité de l'individué. À ces lieux d'occupation invariative correspond le présupposé d'une intercommunication quasi instantanée entre parties. Jusqu'à ce que des discriminants intellectuels en améliorent le concept, il n'est guère possible de se représenter ce référentiel-là autrement que comme espace hyperphysique.

Saisir le fini dans l'infini est conceptuellement le plus aisé, en raison de l'impossibilité de comprendre l'infini vu comme partie du fini. Mais il est important d'apercevoir que le fini et l'infini représentent en fait la bipolarité d'un caractère unique distinguant des aspects dissemblables et inidentiques du même. À y réfléchir, c'est à faire que l'infime et l'immense se rejoignent dans l'absolue infinitude (puisque étant *in extenso,* elle est aussi adimentionnable); ce qu'on distingue aisément de l'infinité privée des attributions spécifiques des relations relatives du continuum des limitations individuées. Cela se

conçoit en ce que les limites dans le continuum des séparations de l'individué a son aspect complémentaire dans l'unicitaire. Pour en représenter le fondement, considérons ces aspects à l'aide de la figure 4.17.

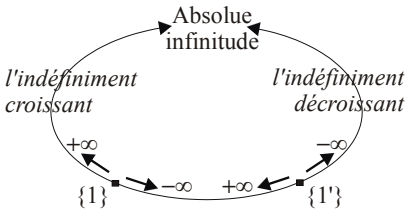


Fig. 4.17, ce qui est situable en extension des stratifications cosmiques de l'individué

Depuis ce schéma, on montre que, spécifiquement à l'instance performative de l'Univers, chaque individuation possède un indéfiniment agrandissable **corrélé** à un indéfiniment diminuable, tel que toute unité individuée par le moyen d'un substrat au microcosme l'associant à un superstrat au macrocosme ait strictement, un identique indéfiniment agrandissable, corrélé à un indéfiniment diminuable. Disposition qui pose le principe de séparativité de l'individué en référence à l'ensemble des individuations dans l'expansion exocosmique, comme prenant sa source consubstantielle dans l'unicité endocosmique, du seul fait que l'absoluité implique la toute possibilité en infinitude, par rapport au relatif impliquant la finitude (le tenu pour relativement possible). C'est, semble-t-il à distinguer le prédicat d'organisation systémique dans le cosmos, d'une intégration ultérieure allant avec la pérennité de l'individué dans le subabsolu. L'échelle de l'organisable allant de l'infime jusqu'à l'ultime organisme n'ayant plus d'extériorité assimilable, le principe d'intégration dans l'ultime entraîne la non-relativité spatiale coïncidant à l'adimensionnalité des individuations ayant alors, de fait, ni un plus petit, ni un plus grand.

On conçoit de cela que si au microcosme —en ce qu'il touche à l'infinité inconditionnée—, deux points juxtaposés et distincts l'un de l'autre depuis leur séparation, sont distants, mais d'une distance indéfinie, ou ne pouvant exprimer une

grandeur mesurable, et qu'à l'opposé macrocosmique, l'ensemble des réalités intégrées entre elles dans le subabsolu sont distinctes en soi, c'est-à-dire sans nécessité de distanciation à les séparer (l'absolument différencié occupant la même deixis), alors, depuis les extrémités marquées ∞ et $\bar{\infty}$, et spécifiant le champ en deçà l'infime et au-delà l'immense, toute individuation perd sa grandeur relative: elle n'est plus relativable. Cela est à distinguer les différences par grandeurs réelles (réalisées) entre omicron et omégon, quand le champ d'expansion négatif et positif de n'importe laquelle des strates d'individuation est exactement même, entre les continuums $\varepsilon_{\varnothing}$ et ε_{A} qui n'ont en commun avec la notion du point et la notion de grandeur par delà l'indéfiniment agrandi, que l'adimensionnalité.

Dans le *Traité de l'infini créé,* écrit anonyme datant de 1690 (mais attribué à MALEBRANCHE en première publication clandestine faite à Amsterdam en 1769), on lit que l'infinité de l'espace nous est compréhensible en raison de la finité de son contenu relatif. C'est tel que l'infinitude en existence dans l'absolu se pose en contradiction du présupposé de finitude de notre propre contenu, comme ensemble indéfini de relations à l'existence, ou possibilité d'expérience de celle-ci. À dépasser l'usage commun, l'infinité et la finité ne sont pas les spécificités limitantes et illimitatives du prédicat de spatialité, dans le sens où l'on pose de même le temps comme conteneur illimitatif des indéfinies suites de toutes choses relativables. Aussi entendrons-nous que l'infinitude de l'absolue existence tient à l'infinité de l'inconditionné sans attribution qui se pose réciproquement comme absoluité en existence-non-existante. C'est sur cette base qu'on introduit l'indéfinité spirituelle comme la plénitude adimensionnelle en essence, de laquelle tout esprit tient son temps d'être, quand l'indéfinité physique du monde dispense dans les choses corporéisées les limites matérielles d'avoir. Nous concevons alors le mixte issu de la rencontre des deux sortes, tel que la commensurabilité des uns et des autres (les individuations qui sont supposées

indéfiniment diversifiables sur une pluralité indénombrable de mondes) prend sa source dans l'incommensurabilité de l'Un, en tant que la succession générative omnipotentielle des individuations depuis ce qui ne peut pas ne pas être (caractère de nécessité, par rapport au possible).

Donc, l'infinité inconditionnée ne représente pas un contenant vide à l'infini. Elle à pour statut une plénitude existentielle, mais négatif par contingence à l'absolu. On la suppose donc par complémentation, hylémorphique, non informante, non consciente et non volitive, bien que ce soit la même infinité que celle qui préside à la plénitude existentielle (son aspect positif). Sur la base infinitaire d'espace métrique (distances) et topologiques (éloignements), la pentarchie du partout dense en toutes choses, reste nécessairement pendante à l'impentarchie du partout dense en des aspects complémentaires. Sans cette disposition, et par analogie, une indéfinité de points feraient autre chose qu'un seul point de rien. Il faut bien comprendre que, restrictivement à la réalité de quelque chose en particulier —dans ses aspects géométriques, propriatifs, qualitatifs et de toutes autres catégories d'attributions—, **il est possible de considérer d'innombrables signifiés formant agrégat à la représenter, seulement parce qu'un nombre indéfini de transfinitions sémantiques complémentaires en prolongent les aspects limités par toute actualisation.**

Notons qu'on peut sans doute concevoir rationnellement un espace à plus de trois dimensions, et ce faisant qu'il puisse réellement exister à l'exocosme, mais que l'espace à quatre dimensions introduit en physique depuis les mathématiques s'obtient en ajoutant la fonction temporelle, et non pas une fonction spatiale, ce qui est spécifique au concept de spatio-temporalité. Encore une fois, non seulement il apparaît vraisemblable que l'espace est un produit du contenu physiquement discontinu (s'il est fini pour le relatif, il est infini en référence à l'absolu), mais de plus que les distances tiennent aux éloignements entre ségrégations hétérogènes issues d'une

isomorphie originelle. Au temps d'être, ce qui est par relation à son altérité et non pas en soi, n'est possible que par la durée entre un certain passé et un certain avenir, en ce sens que la temporalisation est nulle étant considérée en référence à l'instant présent, et donc sans aucun sens objectif. **Cette durée nulle d'être en soi et non nulle de devenir par succession événementielle entraîne justement ce qui fait être**. Ce temps est alors généré par les faits du devenir, à défaut d'advenir pour cause d'être. L'erreur est de faire comme s'il n'existait que notre dimension temporelle, celle de nos manques, sans en tenir aussi la complémentaire nécessairement existentielle. Déjà la relativité d'Einstein montre que le temps ne préexiste pas indépendamment des événements, qu'il est généré par la densification de son contenu et des distances relationnelles.

Encore deux mots sur l'espace et sa fonction de relation. Considérée dans le linéaire, la relation directe n'est possible qu'entre les contenus séparés par deux segments adjacents. Mais pour ce qui est des surfaces, jusqu'à 4 partitions peuvent avoir des interfaces directes aux autres, ce que montre clairement la figure 4.18.

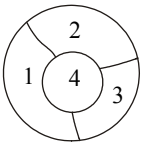


Fig. 4.18 fonctions de relation dans l'espace

Le partage d'un volume (qui concerne donc un espace à trois dimensions) accroît de même le nombre de partitions pouvant être directement en rapport de proximité. Mais ce n'est qu'en un espace topologique à une indéfinité de dimensions qu'une infinité de partitions possède un nombre illimité de relations simultanées. Ces dispositions apparaissent parallèles aux conditions d'ubiquité temporelle.

Traitant du pari de PASCAL dans la *Revue de philosophie* de juin 1901, Paris, J. LACHELIER remarque que nous pouvons connaître du monde des quantités, la durée, des dimensions relatives, en raison de notre nature physiquement bornée;[56] Mais que c'est en raison d'une nature intérieure, complémentairement métaphysique, qu'il nous est possible de subsumer cette expérience des sens en concevant l'existence adimensionnelle, dans l'infini et l'éternité, de ce qui est ni étendu, ni quelque chose en particulier, étant unicitairement *in extenso*. Si l'espace et le temps constituent les caractères déixiques d'où émergent les expressions des différents continuums qui sont à même de fonder tout prédicat d'être, d'avoir et de faire du discours sur la réalité, alors vient à l'idée **d'associer chaque classe de temps à chaque classe d'espace**, afin d'établir l'exhaustion des continuums.

Nous avons discriminé en ce qui est du temps, l'éternité ubiquitaire, la temporalité, l'intemporel. De ces 3 aspects irréductibles du temps ressortent 7 classes de temps d'être, qui correspondent au premier niveau suprarelatif à permettre une indéfinité de compositions relatives. Ensuite, nous avons effectué la même disposition en ce qui est de la notion d'espace. À savoir, un espace réputé absolu, un espace relatif, et l'espace privatif qui se pose comme le conteneur d'une existence dans le statut de non-existence (donc statut privatif en-deçà de l'anexistence). Dans ce cas encore ressortent 7 classes de l'expansion d'avoir. Or il nous est apparu par ailleurs que le rapport entre le temps d'**être** et l'espace d'**avoir** se décline en tant qu'expérience de l'existence, depuis un **faire** advenant de tensions spatio-temporelles médianes, et tel que le faire qui a pour théâtre les transformations métamorphiques du cosmos ne représente qu'une espèce. En sorte que

---

56. Cela en citant É. HAVET: «notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension ...».

la rencontre du produit des 7 classes d'être aux 7 classes d'avoir est susceptible d'assurer le support conceptuel des enveloppes concentriques d'univers qui surdéterminent la multitude des relations conditionnelles par épuisement localisable des potentialités, entre l'absolu en existence et l'infinité inconditionnée qui lui est contingente.

Cette disposition, s'offre au raisonnement comme le support cognitif le plus générateur de nouvelles significations. En effet, une telle étude conduit au concept de 49 discriminants de continuums. Cela est à dire qu'entre le continuum “le plus profond” dans l'endocosme, celui qui conditionne l'univers “le plus central” à la réalité, et le continuum “le plus périphérique”[57] à l'exocosme, celui qui se situe à l'opposé du premier, posé au-delà l'état d'univers en cours de réalisation le plus extérieur, nous pouvons dénombrer la théorie de 47 sortes continuums intermédiaires. En sorte que, de manière exhaustive, l'existence pourrait être expérimentée étant déclinée sous 49 expressions différentielles entre rien et l'entièreté absolue, d'où 49 classes de conditionnalités, parmi lesquelles on situe celle qui est particulière au cosmos depuis l'indéfinité du champs des réalisations selon des occasions.

Ce qui fonde la théorie des continuums en 49 classes est l'association de chaque mode du temps d'être à chaque mode d'un espace d'avoir, quand les couples ainsi constitués assurent le prédicat de faisabilité d'une factualité tensorielle depuis des complémentarités spécifiques. Cette disposition serait faible si, ne représentant que le formalisme d'un dénombrement, il n'était pas possible de relier significativement ces classes depuis des discriminants attributifs. Il est évident que ces continuums peuvent être rendus signifiants depuis le travail mental qui consiste à associer les signifiés tenus dans chacun des deux termes des couples qui sont ainsi avancés à

57. Ces guillemets sont à rappeler l'insuffisance de termes à imager des états différents du même.

des fins conscientialisatrices. Peuvent en effet surgir de nouvelles significations du simple rapport coordonnant les différents cas des formations distinctes dans le prédicat de l'expérience de l'existence mettant en rapport 7 classes de **temps d'être,** à 7 classes de l'**espace d'avoir** précédemment inventoriées. Impossible d'étudier chacun de ces domaines dans le cadre restreint du présent ouvrage qui est à seulement poser les principes sous-jacents à une métaphysique moderne. Ce n'est donc que dans le but d'en montrer la possibilité, que voici évoquées quelques relations:

— ce qui est présence absolue surdéterminant, en tant qu'omniprésence localisée, l'ensemble des moments spécifiques de l'occupation d'un espace fini;

- l'inverse, à savoir, en l'espace infini, une présence relative du présent reconduit de la temporalité;
- ce qui représente une ubiquité relative d'une présence fugitive occupant simultanément plusieurs lieux de relation pour une même actualisation;
- le fait d'être présent en une suite de moments de la temporalité, de façon restreinte à une même localisation;
- la combinaison des deux précédentes configurations, qui communique à l'idée le concept d'une présence à la fois simultanée en plusieurs endroits ainsi qu'en plusieurs moments;
- les instances successives d'une même existence en des successions d'espaces relatifs de relations temporalisées, en tant qu'identité conservée au cours des transformations métamorphiques successives, c'est-à-dire un temps continu d'être, associé à un contenu continûment variant comme discontinuité d'avoir (par analogie à l'exemple du passage de l'enfant au vieillard, montrant que, en dépit de ce que l'enfant et le vieillard sont inidentiques entre eux, il s'agit d'une seule personne).
- …

Il apparaît patent qu'on ne peut espérer discriminer les spécificités de ces différents continuums en faisant l'économie d'une structure sémantique appropriée aux contenus des ensemblements opérés, qu'on examine en différence, et qu'il faudra bien, quelque jour à venir, nommer chacun au moyen

de termes discriminant les différents modèles de l'**univers des relations**, dont sont en particulier les univers par lesquels on se trouve:

- fini dans l'espace, depuis une origine et une fin.
- fini dans l'espace, avec une origine, mais pas de fin.
- fini dans l'espace, sans origine, mais avec une fin.
- fini dans l'espace, sans origine ni fin.
- infini dans l'espace et ubiquité du temps.
- infini dans l'espace, temporellement sans origine ni fin.
- ...
- infini dans l'espace, ayant une origine et une fin.

Pour palier une sclérose intellectuelle par trop précoce vis-à-vis de ce vaste domaine quasi vierge d'exploration —qu'on me pardonne ce clin d'œil aux embaumeurs de nos intellections depuis tout endoctrinement institutionnel— il est important de tenir qu'aussi loin qu'on aille dans de tels concepts, il ne s'agira encore que d'améliorer la théorie du champ de ce qu'on peut croire **à propos** de la réalité. Quels que puissent être les moyens de notre intellection, ces moyens consisteront toujours en la possibilité de concevoir les différents cadres possibles de l'existence depuis l'agencement de significations propres à les caractériser et **nullement d'en connaître le contenu qui reste affaire d'expérience**. Il est indéniable que le savoir acquis sur ces différents continuums tient uniquement à l'expérience qu'on en peut faire, soit de façon extraceptive par pénétration des continuums extérieurs épicentrés sur notre propre milieu, soit introceptivement pour ce qui est de la connaissance du contenu des continuums qui sont, à l'encontre, plus intérieurs par rapport à notre propre statut d'être.

PLOTIN rendit compte à ce propos, au-delà de l'intelligence du perçu extraceptif, de l'activité contemplative dans l'intelligible. Elle tient à l'aperception de la réalité, et c'est depuis une telle aperception que la spéculation conceptuelle se trouve vivifiée. Aussi, il me semble que si le postulé sur le réel depuis le conçu surajoute aux simples informations afférentes

au perçu, de même ce que l'on conçoit de croyable surajoute au credo qui concourt à nos aperceptions introceptives, quand c'est l'interrelation des deux sortes qui participe à la formation de nos déterminations personnelles.[58] Ce n'est pas là de la théorie. En effet, pour peu que nous croyons en une existence incommensurablement déployée, l'illimitation de ce auquel on croit par là agrandit d'autant le cadre des possibles participations personnelles: ces possibilités sont évidemment plus complexes que ce qu'on peut décider restrictivement au savoir d'expérience. Les limites qu'on donne ainsi à l'altérité de soi est promesse d'expérience sans borne aux diversifications sans limite de l'existence. Le savoir depuis le senti et la connaissance depuis le conçu sont, avec la confiance dans la possibilité de réaliser le potentialisé selon des opportunités, choses distinctes, certes, mais qui semblent également coopérer aux déterminations de la personne dans son implication personnalisée à l'Univers, depuis l'équation:

personne ∪ personnage = personnalité

Autrement dit, nos relations à l'endocosme interférant avec les relations qu'on a d'expérience à l'exocosme forme un tout décidant de nos potentialités au mésocosme. On pourrait se poser la question: mais comment pourrait-il y avoir du vécu entre les contenus appartenant à des continuums différents? Comment l'être fini et relatif pourrait-il toucher à l'infini et l'absolu? Un début de réponse pragmatique à ce questionnement sur l'intercommunication entre continuums peut venir du constat que, dans l'expérience qu'on acquiert des transformations métamorphiques de l'Univers, **toute personne**

---

58. Comme nous l'avons montré dans l'introduction du présent ouvrage, afin de souligner l'utilité d'une connaissance métaphysique, l'information sur l'environnement sert à décider de nos réactions au milieu. Nos actions sont autres et ressortent de ce auquel on croit. Aussi, si le combat des religions d'autorité à l'encontre de la liberté de conscience est toujours insupportable, il n'en reste pas moins que se privant de croire pour cause de raison doctrinale, des positivistes, des matérialistes et des réductionnistes s'appauvrissent en idéaux et, perdant leurs raisons supérieures d'agir, se suffisent de gratifications dans le réagir. D'où les doctrines justificatives mettant très doctement en avant les seuls comportements, jusqu'à nier la possibilité du libre-arbitre personnel autrement que comme paradigme social.

apparaît agrandie de la dimension de sa relation à ce qui surpasse chacun de ses états antérieurs. La personne humaine se trouve ainsi élevée de ses efforts de progression, faisant que l'instant qui suit une quelconque de ses actualisations dépasse ce qui constituait la condition de son état au moment précédent. Quiconque est d'acte plus que de nom et de mots, surpasse ainsi son état d'être depuis l'investissement de ses propres potentialités.[59] Dans la marche du progrès sur le lieu et le temps de la personne entre les limites de l'infime et les confins de l'ultime, ce dépassement reste uniquement affaire de détermination personnelle.

Rien n'est mieux à montrer, même pour qui renonce à croire en un domaine métaphysique de la réalité. Oui, rien ne l'est puisque cette disposition se trouve justifiée en ce que le domaine métaphysique de la réalité peut être nié par toute personne sans incidence causale sur son fait. En ce sens que l'effet de soi vient des déterminations prises et pas uniquement du potentialisé.

4.22 Sur le continuum spécifique de l'instance performative de l'Univers

Comme c'est entre la matrice de l'espace et le travail du temps que s'effectuent les expansions progressives d'être et d'avoir à l'Univers, nous pouvons concevoir temporalités et espaces du point de vue de leur contrat aux devenirs et aux acquisitions.

Au plan physique, il n'apparaît ni d'avant, ni d'après, pour régir l'actualisé; l'événement étant entièrement circonscrit par une actualisation réactive, en sorte que l'instance entre deux réactions d'une même suite d'objets est non-événementielle. Si les objets (desquels adviennent les propriétés physiques) sont subjectivement déterminés, ou déterminables dans le temps, ils ne peuvent *in situ* s'émanciper du cadre spécifique

59. Ce qui renvoie au carré sémiotique de la vérité des référents performantiels: *Cf.* figure 4.5.

des **séquences** de relations dans l'espace séparatif. Cela est dit en ce que tout objet se trouve indéfiniment statique, étant reconduit en l'absence des interventions qui lui sont extérieures. Aussi, même une rétroaction doit être comprise comme étant de cette sorte, par le fait que c'est un programme qui en conduit les effets, depuis des antécédents déterminatifs n'appartenant pas à l'objet, mais à son agent adjuvant qui, lui, détient la capacité complémentaire de:

{vouloir•savoir•pouvoir} faire être et avoir.

Le principe de rétroaction renvoie à la réflectivité du domaine psychique qui relie le pendant, à un certain nombre d'antécédents, depuis la conscience événementielle d'un environnement passé, contractuel d'effets au présent. Cela a pour effet de surdéterminer le domaine physique depuis le rôle d'agents agissant qualificativement sur les propriétés des objets physiques. Rôle qu'on suppose commencer sur Terre avec le règne végétal et qui s'affirme dans le règne animal, dont le genre humain représente l'actuel dernier chaînon dans la progression continue depuis des moyens biologiques. D'expérience, ce sont de tels agents qui, possédant la faculté de changer le cours du déterminé, agissent qualificativement sur les propriétés du milieu.

Mais choisissant de ne pas faire abstraction des différentes facettes de la réalité, contractuelles d'une progression performative de l'Univers, nous poserons encore, après le mode de la réalité physique (le travail propriatif dans la nature) et celui des réalités psychiques (le travail qualificatif surimposé aux propriétés physiques), l'orbe des réalités propres à l'esprit. Sur le principe de complémentation actorielle, on conçoit que les agents du domaine spirituel ne considèrent pas uniquement la liaison entre passé et présent particulier de la limitation psychique depuis l'apprentissage qualificateur des conséquences de cause à effet. Ils relient encore tout moment présent au futur, depuis l'entendement de ce qui est à réaliser pour épuiser progressivement les potentialités de perfection-

nement. Ce duquel ressort la notion d'**effet proactif**, en tant qu'une proaction investit au présent un résultat attendu dans l'avenir. Le domaine spirituel se pose conséquemment comme celui des **agents déterminatifs**. Depuis le concept de contractualité instauré entre les différents continuums, ce domaine surdétermine l'actantialité des actants qualificateurs du domaine psychique, qui sont limités à agir sur le domaine propriatif de la réalité, depuis le principe de valeur actale et des déterminations vertualisatrices.

Enfin, avec le concept de personne, la personnalité est à unir fonctionnement ces trois aspects factuels, tel que, pour la personne, des effets actoriels tiennent compte d'un savoir d'expérience extraceptive relié aux connaissances issues d'appréhendements introceptifs. Surdéterminant depuis son libre-arbitre ce qui relie entre elles les réactions physiques, les activités psychiques et les proactivités spirituelles, la progression de ses trois domaines étant considérée séparée dans la dynamique des tensions spécifiques, l'actorialité de la personne se définit alors comme gravité fonctionnellement organisatrice de ces domaines encore séparés. En sorte que la **récognition résultante produise bien des accomplissements au présent visant une finalisation par épuisement des potentialités depuis des moyens prédéfinis, mais en aveugle: cette progression est par là continûment réinterprétée depuis le choix des moyens dans les coordonnées du plus beau, du plus vrai et du meilleur.** Sans la faculté qu'a la personne de formuler de façon personnalisée le produit de l'organisation individuée d'un vouloir, d'un savoir et d'un pouvoir faire être et avoir, l'instance de réalisation performative de l'Univers serait déterministe, ou quasi mécanique. On conçoit, de cette disposition, que la personne, depuis la personnalité (dont le rôle suppose la coordination des domaines contractuels de la réalité que sont les propriétés matérielles, les qualifications mentales et les vertus de l'esprit), possède en elle le moyen de s'émanciper, dans une certaine mesure, des insuffisances de la temporalité et des

limitations de l'espace (limitations et insuffisances en tant que facteurs inertiels insérés entre le voulu et le réalisé, car si l'espace limite les choses et que l'espace limité se trouve encore dans les choses limitées, alors seule l'insuffisance en réalisation dans l'ordre des strates de systémicité du cosmos, semble circonscrire le manque).

La personne se trouve conséquemment au noyau de l'être individualisant en une même deixis des substrats physiques, psychiques et spirituels. Pour saisir cette implication de l'imbrication hiérarchisée des continuums au travers les différentes strates de la réalisation de la réalité, évoquons le principe d'antitypie de LEIBNIZ, ou l'impossibilité pour deux corps d'occuper simultanément un même espace. On sait que chaque partie en étendue doit rester extérieure à toute autre présentant des caractères semblables, sous peine de perdre leur individualisations respectives. Condition que l'on connaît comme principe d'impénétrabilité sur un même site et dans la simultanéité d'un même temps, de deux choses individuées selon des substrats semblables.[60] Mais nous avons à compléter le concept par ce qui donne le pouvoir d'occuper simultanément un même site depuis des natures différentes. Pour faire court, nous dirons que la densité de présence, considérée dans un aspect particulier de la réalité, implique une densité de présence dans plusieurs des aspects de la réalité qui sont complémentaires des aspects que l'on distingue en particulier (densité de présence pouvant prendre toute proportion entre l'entièrement réalisé et le totalement potentialisé). Dés lors que l'on conçoit clairement cette contrepartie, il devient évident de réinterpréter les conséquences du principe d'anti-

---

60. Physiquement, la matière est quasi vide de substances du fait des énormes distances lacunaires entre éléments substratifs; qu'il s'agisse au macrocosme des distances entre les corps astraux, ou celles, en tout point comparables, qui sont entre les atomes dans le microcosme de ces corps astraux. Le concept d'antitypie vise l'impossibilité de conserver une identité propre sans séparation spatio-temporelle. Deux gaz ou deux liquides s'interpénétrant, perdent leur identités propres pour celle qui résulte de leur mélange, jusqu'à ne plus pouvoir manifester des propriétés individuelles, des propriétés résultantes les identifiant en tant que chose composée.

typie. Par exemple, le cerveau, qui est fait de matière et dont le fonctionnement est entièrement physico-chimique, peut occuper le même emplacement que le mental, qu'on suppose reposer sur un substrat mixte psychosomatique. En sorte qu'on puisse poursuivre les dispositions d'une réalité complexe en réintroduisant des concepts classiques comme ceux de l'âme et de l'esprit (l'âme en tant que l'embryon d'une nouvelle réalité noosphérique supposée combiner le monde matériel au monde spirituel sur le site médian des relations de la psyché à son altérité).

Il est évident que le principe d'impénétrabilité sur un site commun, relativement à la simultanéité d'un même moment, se limite aux choses individuées identiques en nature. Il est alors intéressant de remarquer qu'un même individu peut de cela avoir des relations diversifiées depuis les différents niveaux contractuels sous-jacents à son individuation restant par ailleurs unicitaire. Le complément du concept d'antitypie tient en ceci: exactement comme un citoyen est vu différemment selon que son existat a pour coordonnées la capitale qu'il occupe, ou seulement celles du pays contenant cette capitale, il est cependant unique (il sera compté une seule fois dans la théorie des ensembles). **Et se trouvant unique, non pas dupliqué en chacun de ses domaines de relations, on peut dire par analogie que ce qui constitue son intégrité tient à l'ensemble des strates contractuelles pour ce qui participe des moyens de réalisation de sa réalité d'être et d'avoir, quand ces moyens ne sont pas responsables de son existence individuelle.**

Tentons d'examiner cela de plus près. L'espace interne aux corps, fait d'interstices, d'écartements est supposé de même nature que l'espace de relation corporelle externe aux corps. Ces espaces sont dimensionnables par le moyen de la mesure entre analogues de proportionnalité nombrée, opérée entre contenus dans un cas (mesures internes) et entre contenants dans l'autre cas (cas des mesures externes). Par différence, l'espace mental opère sur des rapports essentiellement topo-

logiques entre signifiés depuis des signifiants préalablement formés. Le domaine mental se trouve ainsi affranchi de certaines des limitations propres à l'espace physique. Il est alors remarquable que le travail de la pensée est temporellement relié par une succession de faits indépendants de toute dépense en déplacements dans son espace topologique de relation. Le produit d'un travail mental ne prend alors qu'une dimension tensorielle dans sa situation topologique, en ce sens qu'avec l'émergence d'une signification, le résultat dudit travail mental ressort de fonctions codantes entre pleins et lacunes du langage, relativement à des dispositions signifiantes. Mais que l'on veuille conserver la représentation du signifié hors son actualisation mentale par le moyen de sa transcription dans l'écrit, et le produit de la pensée quitte la dimension temporelle pour une instance de maintenance spatio-temporelle. Il y a alors fixation du contenu de la pensée dans un support répondant à l'espace physique, d'une façon détachée de l'instance psychique de transformation nécessitant un temps réalisateur dans l'espace topologique des individuations sémiotiques.

Toutes ces considérations fondent, à mes yeux, la raison de ne pas donner dans la doctrine du réductionnisme. Pour peu que l'on ait dans l'idée que la réalité de telle **qualité** de cet homme-là n'est qu'indirectement subordonnée à telle **propriété** de ce pudding-là qu'il mangeât, alors nous pouvons tout aussi bien concevoir que l'acquisition de réalités vertuelles ne sont pas plus de cause à effet le résultat du raisonnement, que la réalité qualificative ne l'est des propriétés physico-chimiques d'une organisation somatique. [61]

De telles réalités distinguées, pour être contractuelles entre elles, suppose qu'elles répondent à des lois particulières, bien

---

61. Notons qu'accepter le présupposé de subordination dans ce rapport, n'entraîne pas aussi qu'on ne puisse pas considérer d'autres rapports. Au contraire de vouloir généraliser, nous devons nous en défendre en raison d'énoncés logiques qui distinguent la causalité, de l'implication.

que les significations susceptibles de se dégager de ce qui précède mettent en cause des zones intermédiaires composant des substrats mixtes. Ce sera, par exemple, une zone subconsciente entre le cerveau et le mental, ou une zone supramentale entre l'esprit et le mental. Dans ces zones intermédiaires, dont les éléments participent de plusieurs niveaux contractuels de la nature, on identifie des réalités spécifiques. En sorte qu'à toutes zones intermédiaires appartiennent des caractérisants propres, en tant que les manifestations qu'on y suppose sont censées résulter d'états distincts d'être et d'avoir. Un exemple de cette proposition: au plan humain on ne peut apparemment que saisir, depuis un travail mental, chacun des sujets d'un savoir les uns après les autres, successivement. On nomme communément cette limitation des pensées vis-à-vis du processus successif du pensé, le monoïdéisme. Il caractérise en fait la limitation de ce qui constitue notre pouvoir d'intellection (la relation topologique des symboles, ou leurs signifiés, dans les limites d'une séquence de rapports). Mais nous avons montré qu'un cheminement en “parallèle” pouvait surdéterminer le mode séquentiel du monoïdéisme, comme ce cheminement là pouvait encore être surdéterminé dans l'ubiquité du travail supramental (voir § 2.1, *La pensée d'outre mots,* cahier n° 2).

Pour en terminer avec ces notions de deixis, j'ajouterai que, plus particulièrement dans notre continuum, être avec un avoir reste conditionné au principe de durée et d'étendue. Si la délimitation dans les trois dimensions d'un espace galiléen de quelque chose est définie par le moyen d'une durée nulle, alors l'être et l'avoir de cette chose, pourtant existante, sont également nuls. Pour posséder un certain pouvoir de devenir autant qu'une puissance non nulle d'acquérir, ce quelque chose-là qu'on considère doit manifester performativement au moins une attribution prise parmi des propriétés, des qualifications, ou des vertus; **pendant un certain temps et relativement à un certain espace de relation**.

Je suis tout à fait conscient de l'insuffisance des concepts avancés dans ce chapitre, en tant que ces insuffisances sont dans l'exacte proportion des efforts que d'autres fourniront pour l'élaboration subséquente du propos. La vérité sur des classes d'existence, sur le temps et l'espace, sur les tensions actantes, ne se trouve certainement pas dans le dit du propos: ce sont plutôt les progressions des représentations qu'on en peut acquérir qui ont pour apex la vérité. Mais ces considérations sont avancées comme autant de tentatives en vue de la possibilité d'élargir le champ dans lequel est susceptible de travailler une pensée contemporaine. je les soumets donc au jugement du lecteur pour montrer certains des chemins susceptibles d'ouvrir sur d'autres horizons depuis le moteur de nos perspicacités intellectuelles, et nullement en vue d'une nouvelle doctrine sur la réalité. Pour l'essentiel, ma tentative a pour but épistémologique d'émanciper nos appréhendements de la fâcheuse habitude, prise cette dernière décennie, de **juger de l'inconnu depuis des facteurs de vraisemblance qui sont à réduire le champ de l'inconnu à la nature du connu**.

4.23 La part du vide dans la localisation spatio-temporelle, et la part du plein dans le potentialisé en raison de l'absolu, relativement aux tensions allant avec le prédicat de perfectionnement

C'est en référence au propos sur le principe de progression du monde que la plénitude afférente au concept du Plérôme peut prendre tout son sens depuis l'évocation du vide. Et il est remarquable de retrouver ici, sous une forme moderne, toute la force d'évocation de l'antique sagesse du Tao qui, en dépit de la tournure parabolique coutumière de l'époque, nous parle encore. En voici quelques exemples:

- Trente rayons de la roue convergent vers son moyeu, mais c'est le vide central qui fait que le char avance.
- D'une motte de glaise, on façonne la jarre, et alors c'est son vide qui en donne l'usage.

- Murs, toiture, portes et fenêtres constituent une maison, cependant c'est le vide intérieur qui donne l'habitat.[62]

D'où l'axiome: **sans manque, relativement à l'état métamorphique de ce qui devient, aucune possibilité n'est**. De façon abrupte, les formations matérielles sont déjà contractuelles en ce que c'est de l'immatériel qu'advient le sens des choses matérielles. Comment ne pas saisir que le vide entre deux objets physiques ne l'est que de matière? Comment ne pas comprendre que la distance entre deux êtres ne se trouve vide que de leur incomplétude réciproque?

Ce qui peut être et qui n'étant pas participe encore de ce qui peut ne pas être, se trouve parfois à être effectivement en raison de circonstances appropriées. La possibilité d'être, reliée à la possibilité de n'être pas, implique qu'en chacune des actualisations du monde, certaines choses adviennent, tandis que certaines autres ne le peuvent. Mais cette disposition qui entend la relativité d'être dans le temps ne contredit en rien que toutes choses existent intemporellement par absolu.

Prenons un exemple. Le penser, le philosopher, le tomber, le chanter, sont des substantifs verbaux qui nomment le sujet d'un faire comme on nomme une chose, depuis l'infinitif du verbe. C'est le *modus infinitus* ou mode illimité, indéterminé, hors temps d'action, qu'on distingue en certaines langues, mais qu'on ne peut que deviner en français, comme on devine par le contexte de la phrase l'être substantif de l'infinitif du verbe être. Mais comment dire que ce qu'on désigne par là est à faire être depuis l'acte de distinguer en nommant ce qui déjà possède une existence? Possibilité et impossibilité circonstancielles de paraître, ou ne pas paraître-être, de devenir en

---

62. En fait, c'est dans le même sens qu'un maître ECKHART put écrire que l'oreille remplie d'un son perd la faculté d'entendre dans le même temps tout autre son. Cela l'est encore lorsque de grands contemplatifs enseignent que c'est dans l'exacte proportion d'un renoncement au vouloir particulier qu'on s'ouvre à la connaissance de l'altérité, ou que des fruits spirituels viennent dans la mesure d'un renoncement, non pas au matériel, mais aux bénéfices matériels considérés pour eux-mêmes.

vue d'être, enfin être, représentent bien les métamorphoses du même depuis une suite de réalisations dans le temps.

En dernier ressort, ce qu'on manque à “voir” de la réalité reste en rapport avec notre propre vacuité, et c'est cela qui autorise nos progressions. Par le canal de nos sens, nous ne pouvons réagir que dans les limites de certains aspects physiques de la réalité dont on partage la nature. Mais l'information objective reste impossible sans cerveau, tel que sans la mentalité se formant à la suite d'une encéphalisation, il ne peut pas y avoir conceptualisation du perçu; comme sans esprit, il n'est aucune conviction sur la valeur de ces événements-là rendus préalablement signifiants depuis nos conceptions. Aux interfaces fonctionnelles de telles organisations parviennent donc de nouvelles réalités qui semblent avoir leurs propres exigences. À qui reste pourvu d'un cerveau, mais auquel manque tout travail mental, nulle conception n'arrive à propos des informations du perçu. Et à qui est pourvu d'un esprit, comment une âme pourrait-elle naître sans travail spirituel dépensé dans l'interface introceptif au préalablement mentalisé? La vacuité dans l'individué est alors bien à permettre les progrès de soi.

En fait, si une infinité de choses existent, il n'en est qu'un nombre fini de présentes au cosmos à chaque moment. D'où est que la réalité ne saurait être considérée que presque vide par rapport à ses immenses potentialités; comme c'est depuis l'actualisation de nos propres manques, ces vides de nous-mêmes, qu'on peut devenir en nous représentant de plus en plus clairement le champ de nos possibilités personnelles. Pour saisir cette disposition, il suffit d'appliquer la théorie des ensembles au levier conceptuel. Le seul fait de considérer dans la théorie des ensembles le domaine des réalités physiques implique simultanément de poser le codomaine indéfini des réalités autres que physiques, en ce que, de chaque partition contenante, il est possible de former un surensemble *in extenso,* essentiellement continu, illimité, unicitaire, en tant qu'inépuisable source des choses discrètes, individuées, et

variables, comme un sous-ensemble vide intersectif aux premiers. D'où l'axiome qui est à fonder le domaine métaphysique avec:

> Si un élément quelconque d'existence ne se trouve en aucune des réalisations passées, ou actualisées d'un être considéré avec un avoir, alors c'est que cet élément se situe dans le codomaine de l'ensemblement considéré. Il est par conséquent potentialisé, ou virtualisé, et, donc, existe déjà dans la partition de l'indéfinie suite de ses réalisations futures. Ce qui nous apparaît d'espèce phénoménologique (toutes les activités, c'est-à-dire les manifestations propriatives, qualificatives, vertuelles, de choses et d'êtres), reste d'espèce **composée, parcellaire et incomplète**, tel que le revers de ce statut-là — ce qui existe d'aphénoménique, donc non manifestable—, a pour marque une **unicitaire et immanente plénitude**.

Cette disposition est avancée dans la même logique permettant de prédire que si un nombre "n", quelconque, n'est pas compris dans un ensemble actualisé, alors c'est qu'il se trouve dans l'ensemblement inactualisé complémentaire de la suite indéfiniment poursuivable des nombres.

Là se trouve l'essentiel de ce qui forgea au cours des âges ce qu'on nomma la philosophie négativiste. En sens tel que si l'existence absolue n'est en aucune chose, en aucun être, et qu'elle ne représente rien de ce qui peut être, avoir, ou être fait en particulier, c'est que l'absolu n'a rien, n'est rien, ne procède de rien; donc, complémentairement, qu'il est non-être, non-avoir, non-faire, relativement aux coordonnées spatio-temporelles et tensorielles spécifiques de notre continuum. Mais bien évidemment, le sens positif de ce donné à la conscience n'est pas néantaire. Cela n'est rien seulement en raison de ce qu'il n'est pas quelque chose de particulier allant avec les multiplicités individualisables: cela est complémentairement autre que l'exhaustion des choses qui sont, ou peuvent être.

Vu par l'extériorité, par l'écorce, ce qui est individué (borné) apparaît bien quantifiable depuis des nombres, ainsi que

qualifiable depuis des significations, tandis que des valeurs peuvent être accordées aux changements d'états en référence à des effets attendus. Mais cela arrive depuis des étalons de mesure appropriés, donc en raison d'une relation de l'individué à son altérité d'être, d'avoir et de faire. Nous pouvons en rester là. Cependant, vu par l'intériorité, donc en deçà de la chair des choses différenciées par des nombres, des sémanticités et des valeurs d'action, on considère tôt ou tard la source complémentairement unicitaire en existence de ces individuations insécables qui s'expriment dans la diversité d'être, d'avoir et de faire. En sorte qu'on puisse dès lors saisir que c'est bien l'incausation du non-causé qui, en une “instance” non phénoménologique, se trouve seule à l'origine intemporelle d'une suite quelconque de causes arrivant dans la matrice de l'espace et le travail du temps.[63]

Cela instaure les processus d'une double progression: expansive et intensive. 1) Intensive par l'endocosme à joindre l'unicité du divin dans l'Un; elle est à rendre compte d'une essence commune diversement disséminée. 2) Expansive par l'exocosme à réaliser l'universel en substance, au travers des participations de soi de plus en plus complexes, jusqu'à soutenir en perfection l'Être suprême (l'Unifié). Au point de rencontre des deux parcours, une liberté déterminatrice, avec pour coordonnées positives la beauté, la vérité, le bien, et pour moteur la foi personnelle en l'Un originel reliée à la loyauté de soi personnalisée envers l'Être suprême finalitaire.

J'aurais voulu dire plus en marge de ces lignes. Dire par exemple ce que certains étudièrent à s'immerger dans les ressources abyssales de l'Occident et de l'Orient, et qui préfigure l'autre coordonnée qu'on figure en pointillé sur le schéma de la figure 4.19. Dire plus, en ce que l'intersection des trois axes est à fonder la doctrine de la Vacuité du **moi**,

---

63. Loi de commutativité entre termes thétiques et antithétiques, dans la logique multi-ordinale des sens qui sont ici signifiés.

dans son association à celle du Plérôme allant avec la plénitude *in extenso* du **Soi**. Diagramme qui est alors un résumé édifiant du champ donné à l'intellection contemporaine depuis les plus résistantes des briques induites chez les penseurs des 35 derniers siècles.

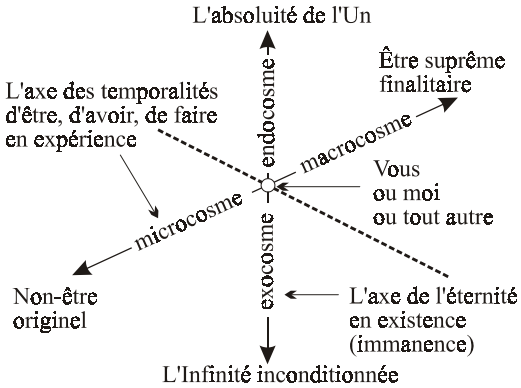


Fig. 4.19 La troisième dimension à compléter les coordonnées de l'individué entre microcosme/macrocosme et exocosme/endocosme

Cet autre axe ajouté a pour apex l'Ultime et le Non-révélé, transcendant les intégrations du temporel à l'éternel (donc, de l'étant à l'existant), se réalisant dans le Suprême. Il est sans doute à marquer l'actuelle limite du donné à conscientialisation.[64] En cette disposition, l'espace d'une individuation quelconque prise entre l'infra-particulaire et l'extrême superstrat situé par-delà les formations extragalactiques, est représentable par un état de réalisation (être, avoir, faire) entre rien et tout. Mais cela advient à l'exocosme. Dans l'intériorité endocosmique, un autre événement, cette fois intemporel par ubiquité du temps de réalisation performative, est à se produire en ce que depuis une intersection personnelle et personnalisée sur l'axe des existences, ce qui est point de

64. Ce troisième axe représente en effet le moment décisif d'un élargissement du “point de vue” conscientiel. Il est décisif en ce que notre vue intérieure pouvait être jusque-là panoramique, mais encore privée en quelque sorte de la profondeur autorisant d'en apprécier les distances. En effet, la conscientialisation depuis ce troisième axe fait que de deux dimensions données à notre appréciation de l'existence, nous passons à trois.

vacuité intersective des uns, permet justement l'expérience dans la plénitude de l'Un, quand l'Un fait corrélativement l'expérience du multiple. De l'Un au disséminé, du séparé à l'Unifié, de l'Unifié à l'Un, et ce, jusqu'à l'Un-Être, cela représente un panorama encore dicible dans le logos démiurgique. Associer ce qui n'est pas partageable, ou qui est par nature insécable, au duel, et donc au multiple qui est donné au séparé par nature, ouvre tout un pan de réalité mixte à découvrir entre l'unicité de l'Un et l'indéfinie multiplicité des êtres. À l'interface divino-humaine non plus associative, mais intégrante, c'est toute la diversité des multiplicités quasi indéfinies d'être, d'avoir et de faire, qui joignent l'unicité de l'Un.

Notons que ce qui est conçu autours de la figure 4.17 (§ 4.20), à propos d'une finitude et d'une infinitude se rejoignant dans l'Absolu, éclaire le propos de l'interface entre l'unicité de l'Un et la diversité des multiplicités quasi indéfinies d'être, d'avoir et de faire.

Sur le concept de plénitude

4.24 Où l'on montre que la mensuration du visage ne peut communiquer l'expression de sa vie

Même si la personne humaine peut n'avoir jamais la capacité de saisir l'entièreté de ce qui existe à l'Univers, elle possède certainement une aptitude à l'entendement des raisons de son avènement, en plus de pouvoir toucher du doigt ce qui se manifeste dans son environnement. Rejeter cette proposition équivaut à prononcer l'inutilité de toute tentative intellectuelle de dépasser l'horizon du sensible. À minima, l'imaginaire, en association idéitive sur fond de mémoire collective, enrichit continûment l'intellect humain, et donc sa qualification pour maîtriser son milieu. Mais il s'agit ici de considérer plus que cela, puisque, depuis son lien à l'esprit, la personne acquiert une capacité de comprendre le potentialisé au monde, au prorata de ses dépenses en travail d'introspection. L'entendement du potentialisé est en bonne voie de surdéterminer pour l'humanité le champ exploitable en science depuis des perceptions somatiques et des réponses inventives.

Cependant, combien d'hommes et de femmes en chaque génération osent regarder par delà les préoccupations immédiates qui sont à se suffire d'une conception du monde limitée à leurs besoins? Combien peu de gens, aux pays des intelligibles, trouvent le courage d'un ULYSSE pour affronter l'âme de CIRCÉ, ou le chant des sirènes à l'approche des rivages qui lui sont inconnus?

Certes, il peut être des plus risqué de s'embarquer, s'éloigner, et perdre de vue les frontières du déjà pensé, sans quelque boussole adéquate à diriger des recherches vraiment nouvelles, tant il est vrai qu'à nous guider, l'envers du décors ne ressemble que bien rarement à l'endroit. Si ARISTOTE, précurseur de l'avènement des sciences, fermait son école à qui n'avait pas des connaissances suffisantes en géométrie, PLOTIN qui, lui, ouvrit la voie d'une métascience en évoquant que le monde sensible est à l'intelligible ce que la forme d'un visage est à son expression, aurait pu aussi restreindre l'accès de son enseignement s'il n'était pas de lui-même déjà sélectif. Pour saisir l'expression d'un visage, on a que faire des mesures et des règles de géométrie! Une forme est éminemment dimensionnable en proportion, donc ouverte aux savoirs scientifiques, mais une expression, miroir de l'âme et signe de vie, échappe à toute mesure objective effectuée sur le sensible. Oui, PLOTIN qui discrimine entre la forme du visage et son expression, nous permet d'apercevoir le propos métaphysique de la réalité entre un conteneur de substrat physique et son contenu d'essence spirituelle.

Le ver peut savoir d'expérience la forme de la charpente qu'il ronge sans pour autant jamais prendre connaissance de sa réalité en tant que charpente. L'astronome peut bien mesurer tout le cosmos, mais cela ne remplacera jamais la contemplation de son “visage” à nous dire quel il est. Pour ce qui est de la contemplation d'un visage, qui oserait prétendre que l'aperception subjective et suggestive se formant entre l'âme et le mental n'a aucune tangibilité devant la mensuration géométriquement objective de son enveloppe charnelle?

Vu depuis le sommet du triomphe des sciences, nous pouvons encore mieux apprécier le dramatique dilemme de l'acteur scientifique cherchant à découvrir ce qu'est la vie au bout d'un scalpel. Cette vie qui se surajoute aux propriétés de la matière reste bien évidemment insaisissable depuis des protocoles scientifiques. Semblablement tragique est de voir l'astronome procéder à l'inventaire du cosmos, le déclarer

formé d'une multitude de galaxies composées d'étoiles ainsi que d'autres objets répondant à des lois physiques en tout point semblables à celles qui gouvernent la multitudes de molécules formées d'un grand nombre d'atomes substratant le corps du cobaye, et reste muet sur ce qui l'individualise ainsi qu'un tout. Car de même au macrocosme, le savoir anatomique du corps et celui de sa physiologie ne révéleront aucune âme, aucune vie: nulle expression d'un visage n'est entendable lors de sa mensuration.

La suprématie des mathématiques et des disciplines connexes est évidente dans l'accompagnement spéculatif d'une représentation à propos de la réalité physique du monde. Le but y est de tendre à l'objectivité des déductions. Cette objectivité consiste à ne considérer que les propriétés événementielles et, donc, qu'à décrire le senti. L'étape est indispensable. Mais par la dérive absolutiste qui consiste en cette complaisance du scientifique vis-à-vis de son objet, on en est arrivé à déconsidérer le travail de subjection et celui qui est suggestif à propos d'une représentation qualitative et vertuelle des mêmes événements. Ce manque pouvant être maintenant attentivement reconsidéré, nous ferons prévaloir en métaphysique ces deux derniers moyens. Mais cette disposition s'impose, nous le comprendrons sans plus, en vertu de la propension contemporaine à ne considérer que le caractère d'objectivité dans l'appréhendement du senti, et nullement en vue de déprécier l'aspect propriatif des événements du monde. C'est donc en raison de cette distorsion contemporaine que, pour obtenir un effet compensateur, nous tentons d'approfondir plus particulièrement les outils intellectuels que sont la sémiotique et la théorie des ensembles vis-à-vis des significations, avec la systémique des aspects événementiellement fonctionnels, cela au détriment des descriptions mathématisables rendant compte des mensurations du contenu cosmique.

La portée du visé est autre. Il s'agit conséquemment d'une toute autre approche qui serait comme un regard porté sur la

scène du monde, et non sur ce qui en constitue objectivement le théâtre depuis les mensurations de la loge des artistes, le magasin des accessoires, le hall d'entrée, les coulisses et la boîte du souffleur. La contemplation de l'expression actorielle du monde est reliée à l'intellectuelle induction de la pièce cosmique qui s'y joue. C'est la connaissance de cette pièce qui se joue sur le théâtre de l'Univers qui devient source tangible d'une sophia[65] devant prendre, en quelque sorte, le relais du savoir-faire qualificatif obtenu depuis la seule intelligence déductive à propos de l'observation phénoménologique, y surajoutant une nouvelle perspective.

4.25 Les abus de l'attribution d'être, relativement à l'instance performative du monde

Depuis son protocole d'expérience, la logique scientifique procède d'un principe d'exclusion. Mais l'exclusion logique, celle qui correspond au cursus du processus le plus simple des mentalités humaines balancées entre l'alternative [vrai/faux], ne garantit aucunement de l'impossibilité de ce qu'on exclu ainsi par la pensée. N'est-ce pas en raison du fonctionnement mental selon ce dispositif d'exclusion que LAVOISIER tombât dans le piège de pouvoir affirmer à propos des météorites que, puisqu'il n'y a pas de cailloux dans le ciel, il ne peut pas en tomber? En quoi cette logique binaire est-elle si restrictive? Mais déjà en ce que, depuis son usage, la théorie sur le cercle n'inclut pas la possibilité du carré, que le savoir progressivement complété depuis ce moyen ne laisse aucune place au concept de la glace chaude, aucune à celle du

---

65. La Sophia est prise ici dans son sens traditionnel en tant que connaissance faisant la synthèse entre le savoir à propos d'une nature naturée et l'entendement d'une surnature naturante, sur laquelle s'appuie la sagesse des conduites humaines en reliant la réalisation exocosmique à une existence endocosmique. Aussi, ce n'est pas sans avoir été inspiré que PHILON d'Alexandrie présenta la Sophia comme une hypostase féminine, fille de l'Esprit Infini, que l'on connut plus tard en Occident comme étant la troisième personne dans la trinitisation du Père démiurgique.

“miel amer”[66] et qu'on ne peut même pas, depuis cette disposition mentale limitante, considérer qu'on puisse trouver un cafard au sommet du mont blanc, un athée à la messe, une noix de coco dans les glaces du Groenland.[67]

Méditant sur ces limitations congrues de la pensée, il apparaît que c'est moins la logique humaine qui conduit le savoir, que notre environnement imposant des raisons de progressivement désanthropocentrer les lois à le modéliser. En sorte que les contradictions antithétiques entre le cercle et le carré, le froid et le chaud, le sucré et l'amer, ne sont là que pour être dépassées, le moment venu, par de nouveaux concepts depuis lesquels les éléments antinomiques ne se trouvent plus contradictoires entre eux, mais bien significativement complémentaires. Avec la confrontation au nouveau, cela arrive comme effet d'une surlogique dont les règles reculent d'autant les bornes de l'inadéquation de la pensée fonctionnant depuis le principe du tiers exclu.

L'expression «se séparer de Rome» se réfère pour le religieux à son émancipation des assujettissements induits par les institutions religieuses animées de volonté dominatrice. Qu'on se le dise: c'est exactement dans le même sens qu'on ne saurait trouver son autonomie que dans l'émancipation intellectuelle des certitudes institutionnelles dominantes à propos de l'objectivité scientifique, en ce que toutes adhésions partisanes —qu'elles soient religieuses, politiques, académiques—, apparaissent basées sur la solidarité corporative répondant à des idées reçues. Pour que des idées reçues soient prégnantes, il faut bien évidemment une logique adaptée à la cécité du parti-pris servant l'appartenance corporative. Rien n'est ici à dénoncer les limitations des mentalités raisonnant dans le tiers exclu. C'est ainsi que quasiment tous

---

66. *Cf.* page 102 et suivantes de *La lumière sans déclin,* Père Serge BOULGAKOV, édition l'Age d'Homme.

67. *Cf.* Charles FORT, déjà cité.

les livres traitant de logique donnent pour exemple d'inférence syllogistique: «Tout homme est mortel, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel». Pas un ne cite Montaigne qui, exercé à penser par lui-même et donc exaspéré par la vanité de certains mandarins du savoir, répond plaisamment: «Le jambon fait boire, or boire désaltère, donc le jambon désaltère».

En quoi la logique d'exclusion chérie par l'ordinanthrope occidental est-elle le plus évidemment limitante? Mais déjà en raison de ce qu'il manque à l'expression moderne de son formalisme des discriminants auxquels nous invita la philosophie hellénique en distinguant entre la négation absolue, (ce qui, inconditionnellement, est déclarable comme ne pouvant absolument pas exister), et la négation relative (ce qui n'a pas, n'est pas, ou ne se trouve pas fait, conditionnellement à un circonstanciel spécifié). Autrement dit —pour autant que les œillères du raisonneur limité à l'objectal permette d'apercevoir que la restriction à propos du manifesté n'entraîne aucunement la négation existentielle, puisqu'elle concerne la déclaration de sa seule absence du circonstanciel spécifié—, on distribue l'alternative véridictive vrai/faux à ne pas faire l'amalgame entre la déclaration absolutiste de ce qui existe, et ce qui peut être relativement **actualisé**. En sorte qu'on puisse proposer que ce qui est indéfinissable,[68] ce qui est inexpérimentable,[69] et ce qui est informalisable,[70] consistent en des déclarations de privation circonstancielle dans les prédicats d'être, d'avoir, ou de faire, qui sont éminemment distinctes des inconditions d'anexistence.

Cette disposition ne représente pas une simple vue de l'esprit en ce sens que ce qui est conditionnellement nié, l'étant

---

68. (α–Οριστος).

69. (α–πειρος)

70. (α–μορφος).

relativement à une actualisation, peut potentiellement subsister relativement à l'indéfinité des circonstanciels futurs, comme exister et ne pas être potentialisé en réalisation en un endroit quelconque de l'axe des temporalisations d'être, d'avoir, et de faire. Pour peu qu'on discrimine entre potentialité et virtualité, alors c'est la virtualité en existence qu'on pose vis-à-vis de ce qui se trouve nié inconditionnellement. En effet, en affirmant qu'une chose **n'est pas,** relativement à telle circonstance actualisable, cela n'implique pas aussi de nier son existence. Et pour peu que cette existence soit intemporellement déclarable, alors son actualisation reste potentielle, même à rester indéfiniment virtuelle. Car, ou cette existence est potentielle, ou elle est réalisée, ou bien elle n'est ni potentialisée, ni virtualisée, relativement à tel circonstanciel actualisateur, comme relativement à son ensemblement complet, mais toujours discret (borné et non pas infini) et, par conséquent, pour lequel il est toujours possible de former ce qui lui est complémentaire.

Les insuffisances de la logique d'exclusion, ou son défaut d'universalité, hors son usage restreint aux appréhendements scientifiques d'un environnement physique, apparaîtront mieux avec les considérations qui suivent. Mais tout d'abord commençons par examiner ce que voici. Tout événement de la transformation du monde susceptible de se prêter à conscientialisation se forme par distinction entre des antériorités et des postériorités, depuis la distribution attributive apte à caractériser une capacité manifestative et variative depuis le phénoménologique. Nous pouvons ne pas clôturer le cadre épistémique du savoir sur le seul ensemble des actualisations formant l'instance performative du monde, c'est-à-dire considérer, de plus, une distribution attributive apte à caractériser le fonctionnement de ce qui est susceptible de résulter de l'instance performative du monde.

Le seul fait de poser la condition de compétence comme étant ce qui succède normalement à la condition performative, a pour conséquence immédiate d'apercevoir que ce qu'on tient

dans une déclaration d'identité de “A” à “A” reste intrinsèquement le résultat d'une méprise, ou d'un abus, provenant, dans une certaine mesure, d'une insuffisance langagière à discriminer ce qui subsiste (par reconduction actualisatrice particulière à l'encours du devenir), de ce qui existe de manière invariative, achevée ou absolue d'être.

Par principe, à l'intérieur de l'instance performative de l'Univers, rien —strictement rien—, ne saurait être attributivement définitif ainsi que phénoméniquement invariant. Ce qui a pour présupposé que le théorème d'identité est inapplicable à la chose “A” qui subit des transformations métamorphiques, même si ces transformations sont extrêmement lentes. Le théorème d'identité ne semble avoir que deux cas d'application qui restent vrais. L'un de ces cas est posé en référence au contenu d'un continuum absolu, voire subabsolu, et l'autre l'est en référence à la faculté d'abstraction mentale liée à sa capacité mnémotechnique. Autrement dit, ce qui est ainsi abstrait de l'instance performative du monde depuis une suite continue de transformations métamorphiques se retrouve nouméalisé dans la psyché en une représentation fixée, arrêtée, représentative de l'individuation métamorphique réelle qui, elle, ne peut pas ne pas varier à son environnement. En sorte que la qualité d'invariance de ce représenté là ne se trouve strictement applicable qu'à l'instant qui fait référence à l'état d'être dans un devenir du représenté à la conscience. D'où il arrive que dans la procédure d'authentification d'une altérité environnementale, c'est un référent cognitif, représentatif d'un objet-événement abstrait des séquences d'événements antérieurs et tenu en l'état nouméalisé, qui sert la déclaration d'identité à tout autre objet-événement de la transformation métamorphique du monde, pas l'objet-événement lui-même. Entre deux objets ayant entre eux une distance d'actualisation non nulle, cette identité reste toutefois déclarable relativement à certains aspects, ou encore cette déclaration reste sans conséquence pratique étant

formulée dans l'inexhaustion des caractères propres à chacune des individuations considérées.

En respectant la disposition qui pose l'identité de “A” strictement en référence à l'instant d'une actualisation de “A”, apparaît à la pensée un fait qui me semble capital. Du constat de ce qu'un devenir et son acquis n'est possible que depuis une activité performative appropriée, il advient que les transformations métamorphiques qu'on observe dans le sens d'une évolution progressive de la réalité consistent en des moyens. Or la manifestation de ces moyens est censée consister en des effets différents des effets susceptibles d'être attendus au-delà la limite de ce qui est investi dans des moyens. En d'autres termes il apparaît évident que les événements du construit comportent des effets distincts des effets posés dans l'activité constructive. Par suite, si autres sont les effets, autres sont les attributions applicables à l'instance compétente par rapport à l'instance performative du monde.

Ce qui entraîne pour conséquence que la pensée appliquée à l'authentification des événements performatifs reste légitime, mais **à la condition de s'appliquer au jugement des moyens et non pas à celui des fins**. Sans cette disposition, il devient impossible de discriminer le prédiqué aux compétences, des attributions performatives. Un seul exemple suffira pour saisir la portée de ce que l'on examine ici.

Nous concevons aisément que c'est uniquement par manque de rigueur sémantique que l'on puisse déclarer sur le chantier, ou bien à l'atelier: «ceci est un bateau, cela est une voiture». Il s'agit là, en effet, d'un abus de langage, puisqu'on désigne sous les aspects de ce qui est manifesté aux sens, les caractères afférents aux fins depuis des états qui sont propres aux moyens. C'est-à-dire des objets transformés depuis des activités de meulage, de découpage, de soudage, etc., et toutes opérations faites sur des carcasses, quand les fins concernent des attributs de locomotion, discriminables entre

les fonctions du bateau et les fonctions de la voiture. On comprendra qu'en réalité, **l'activité du chantier ne reflète pas celle de la réalisation, mais seulement l'activité contractuelle d'un faire-être et d'un faire-avoir.** Cette disposition est un exemple qui, par le principe des analogues, montre que le manifesté aux sens des activités métamorphiques de notre environnement, s'il conserve la possibilité de nous édifier sur la compétence des fins devant résulter de telles activités, ne sont toutefois pas confondables avec celles-ci.

Et c'est sur ce terrain que se trouve la pleine application de la règle des attributions contractuelles. La règle sémiotique des attributions contractuelles implique que l'enfant soit distingué de l'adulte, cependant que, puisqu'il grandit (puisqu'il **devient** adulte), sauf accident en proportion du niveau d'entropie de son environnement, il doit à terme **être** adulte. Ceci devient bateau, ou bien voiture. En conséquence n'est déjà plus non-bateau ou non-voiture, sans pour cela pouvoir être encore bateau ou bien voiture. Cependant que, grâce aux moyens du faire-être et du faire-avoir appropriés à une instance performative, c'est-à-dire grâce à une activité restant contractuelle à des desseins instaurés depuis des mobiles; cela deviendra, sauf accident, voiture ou bateau. L'analogie à la procédure d'authentification en science des choses sensibles de l'Univers est facile à faire, en raison de ce que le manifesté aux sens d'un bateau, ou d'une voiture, en cours de construction, comme d'un enfant qui devient adulte, se pose en tant que **des événements particuliers qui appartiennent à un unique événement formé de tous les événements performatifs de l'Univers.**

Il apparaîtra à certains que le jugement qui sanctionne nos **attributions aux apparences d'être et d'avoir** dans une application au particulier du contenu cosmique, ne peut qu'être différent étant appliqué à ce qui est susceptible de constituer notre sanctionnement dans une application générale portant sur l'acception des compétences finales du

cosmos même. Et si cela est admis, nos plus rationnelles cartographies de la réalité formulées en science depuis l'interrogation répondant par QUOI et par COMMENT, ne peuvent remplacer le questionnement POURQUOI et QUI du propos métaphysique. Car en science, le discours porte, en quelque sorte, sur des moyens de réalisations. Ils sont alors, d'évidence, aussi étrangers à la connaissance des fins compétentes de l'Univers, que sont étrangers entre eux la nuit du jour.

En définitive, conservant l'objectif d'un rapport pragmatique de la nature humaine advenant dans l'enchaînement des événements de l'Univers, on peut entendre que ce qu'il est bon de saisir de nos relations aux états métamorphiques de notre environnement cosmique, porte moins sur le jugement de la distance aux fins (ce qu'on suppose obtenir depuis la mesure entre le constat de l'état des moyens et le concept des potentialités en progression de l'Univers), que sur ce jugement là en vue de notre humaine détermination à participer de façon **personnalisée** du progrès de la grandiose carcasse cosmique en cours de réalisation sur le chantier de l'Atelier démiurgique qui existe complémentairement par absolu et dans l'infini.

4.26 La différence entre devenir et acquérir

Peut-être n'est-il pas non plus vain de consacrer encore quelques lignes afin de distinguer entre devenir et acquisition, relativement au libre-arbitre actoriel de la personne.

Si quelqu'un entreprend de transformer un bloc de pierre en statue, ce n'est semble-t-il pas cette activité-là qui autorise le sanctionnement de la nature de son **devenir personnel**. Une telle activité ne permet de juger que des **faits de l'acquisition**, en ce qu'elle ne saurait qu'accroître la compétence relative acquise depuis des exercices antérieurs. Ou, autrement dit, la connaissance d'un **faire-qualificatif** n'est en mesure que de nous édifier sur les conséquences de nos investissements propriatifs des réalisations faisant partie

intégrante de la réalité du cosmos. En sorte que le devenir d'une personne reste censément redevable d'une catégorie différente d'investissements actoriels, et que cette autre catégorie s'aperçoit en rapport avec la détermination des raisons qu'elle a d'agir. C'est-à-dire la structure et la nature des valeurs qu'elle investit dans son faire-qualificatif —donc pas en raison utilitariste des propriétés du réalisé—, et qui induisent, qui déterminent, les vertus de son devenir en vue de sa participation d'une fin compétente du monde. Ce concept peut aisément s'entendre si l'on avance le constat de ce qu'à un même sujet de qualification, chacun peut octroyer un grand nombre de raisons étrangères les unes aux autres, **sans que de ces différences de raison d'agir appliquées à l'avènement de la chose depuis une même activité qualifiée, ne changent en rien la réalisation de cette chose**. Il devient alors probant que les raisons de faire subsument la nature de l'effectué, si plusieurs personnes ont la capacité de réaliser de mêmes choses depuis les investissements de raisons différentes.

D'où l'on conçoit que le devenir vers l'être croît de la transformation métamorphique de tels **déterminants** personnels, quand son acquisition en vue d'un avoir croît de la transformation métamorphique soumise au **déterminisme** du savoir-faire.

Ces discriminants définissent clairement les significations qui sont complémentaires entre ces deux domaines contractuels des aspects de la réalité. Ils délimitent aussi, directement, ce qui appartient aux moyens par rapport aux fins, relativement au principe de personnalisation des personnes. En effet, depuis notre faire personnel qui procède d'une expérience singulière à nulle autre interchangeable, nous sommes en connexion à deux pôles depuis une position médiane, en ce que:

- La production des modalités actantielles de la qualification individuée aux apparences extraceptives, semble bien tenir aux mobiles qui sont consécutifs d'un libre-arbitre personnel appliqué

à la conduite d'un devenir et d'une acquisition, au travers de moyens personnalisés, dont la formule brute se définit comme un:

- [vouloir•savoir•pouvoir] faire (être/avoir).
- Avec le principe de connexion conscientielle au plan physique de la réalité, nous nous assurons du fonctionnement de l'instance opérant un parcours réalisateur par le canal de transactions propriatives. Les fonctions corporelles investissent la modalité de pouvoir-faire entre actants d'un avoir matérialisé, qui se trouve en relation fonctionnelle au niveau des réactivités du milieu; les propriétés passant par le progrès d'une expérience exocosmique du monde.
- Avec le principe de connexion conscientielle au plan spirituel, nous participons de l'instance de l'auteur depuis le jeu de notre actorialité répondant à des suggestions valorielles. Les fonctions de l'âme investissent ainsi progressivement la modalité d'un vouloir-faire entre pro-actants spirituels (pro-action: modalité préalable à l'instance réalisatrice et qui prend soin d'elle). L'expérience ainsi acquise au monde endocosmique depuis des **pro-activités** spirituelles, peut aboutir au progrès des vertus d'être au monde.

Mais c'est du principe de connectivité conscientielle arrivant au plan psychique, qu'on réalise l'instance d'un parcours actoriel caractérisé par des transactivités qualitatives depuis le canal mésocosmique des qualifications interindividuelles. Les fonctions mentales investissent ici la modalité du savoir-faire dans son implication organisatrice entre actants mentaux ayant pour but des **activités** réalisatrices concertées. D'où l'extension de notre progression médiane aux extensivités et aux intensivités depuis une interface mentale située entre le somatique interférant avec l'exocosme et l'animique interférant avec l'endocosme; laquelle progression passe par les synergies qualificatrices assurant le progrès mésocosmique du monde des mentalités.

Nous pouvons concevoir que chacune de ces fonctions, nécessaires à l'Univers qui devient et acquiert, sont assurées sur des lieux et depuis des instances bien spécifiques: 1) avec des coordonnées exocosmiques sont les activités corporelles

extraceptives et extraverties; 2) avec des coordonnées introverties et introceptives, sont les activités de l'âme à l'endocosme; 3) et ce qui relie les deux premières sortes diamétralement opposées entre elles (tout en étant complémentaires l'une à l'autre), représente des activités mentales, conceptuelles et conversationnelles, auxquelles on accorde des coordonnées mésocosmiques. Cependant que le libre-arbitre actoriel de la personne, central à ces moyens de devenir et d'acquérir, en décidant du choix de l'expression personnalisable de tels moyens, devient, en quelque sorte, co-créateur. Depuis une participation personnalisée aux fins de l'Univers, la personne étant douée de libre-arbitre, investit un rôle semblable à l'acteur d'une pièce de théâtre, en ce que celui-ci est semblablement co-créateur de l'auteur par son interprétation. Ou encore, semblable au maître-ouvrier qui l'est à l'ingénieur depuis sa liberté dans les modalités de la réalisation de l'ouvré en réponse aux plans qui lui sont confiés.

Le propos qui précède instaure des dispositions métascientifiques aux présupposés scientifiques. Dans le présupposé des interrogations à propos du POURQUOI et QUI qu'on applique aux raisons du monde à faire suite aux réponses rationnellement données à QUOI et COMMENT, rien ne s'oppose d'adhérer au concept de la non-génération spontanée des choses et des êtres, depuis des preuves suffisantes et des raisons tenues pour être incontradictoires.

L'acception du postulat posant que quelque chose ne peut provenir de rien étant appliqué à la représentation tripartite de la formation des réalités, fait qu'à l'*a priori* et jusqu'à plus ample connaissance, les qualifications de soi depuis notre propre volonté et de libres choix déterminatifs, représentent des **éléments qui font strictement partie de la nature, et qui sont donc susceptibles d'assurer des fonctions dans la réalisation de l'Univers**. C'est ici que m'apparaît toute l'importance de la thèse métaphysique d'AMOR RUIBAL

Angel.[71] En effet, si Octave HAMELIN, avec son essai sur les éléments de la représentation (1907), avait déjà abordé une nouvelle manière de considérer le fond de la réalité —une réalité non plus basée sur le jeu des substances, mais sur ce qui est, tout à la fois, contenu et forme, soumis au principe de relation— il semble que ce soit A.R.A. qui sut en développer l'incidence. Pour l'essentiel de son œuvre, après qu'il ait montré que toutes les philosophies et les sciences fondent la réalité de l'Univers sur des substances (chacun s'affrontant, dés lors, sur le discours contradictif des catégories), il en vient à proposer un renversement conceptuel fondé sur le "corrélationnisme" qui pose la primauté des relations sur les substances. Ce retournement conceptuel à propos de la réalité fonde les événements de l'Univers, non plus sur le jeu d'un auto-conditionnement des choses, mais sur l'**interrelation dynamique des êtres et des choses**, dont les produits sont alors relatifs entre eux. Ceci advient tel que ce soit cet ensemble conditionnel de relations relatives et bornées entre ce qui ressort du principe d'être et de celui des choses qui représente une tension constante à l'interface entre l'absolu donné inconditionnellement en existence et l'infinité inconditionnée. Cette tension là est alors première, alors que la tension qui s'instaure entre l'**animé** et l'**inanimé** est seconde.

Contrariant le paradigme qui avance l'être en tant que produit des choses de l'Univers et l'homme comme issu du hasard des rencontres entre molécules, le corrélationnisme rend compte des choses de l'Univers (les avoirs) comme produits des êtres depuis leurs relations qui sont une espèce du faire.

---

71. Voir les quatre derniers tomes de *Los prob emas fundamentales de la filosofia y del dogma,* 1914-1936.

Il apparaîtra que les erreurs de nos humaines progressions aux trois directions de la réalisation contratfactuelle du cosmos que sont les propriétés physiques, les qualifications psychiques, et les vertus spirituelles, peuvent consister, précisément, en un refus de progression vis-à-vis de l'une au moins de ces réalisations. Par exemple, nous tolérons, peut-être trop aisément, dés l'âge adulte, la sclérose de notre jugement en ne nous remettant plus en question, ou en ne produisant plus les efforts nécessaires afin de poursuivre l'évolution de nos acquis qualificatifs (ce qui a pour résultat que des informants nouveaux ne génèrent plus des significations nouvelles, le jugement se suffisant de conforter les acquis). Ou encore, dés l'âge adulte, nous admettons comme normal de ne plus dépasser le niveau éthique du milieu social d'appartenance, laissant en l'état nos acquis valoriels. Ce qui entraîne que la maintenance d'une certaine moralité personnelle reste dès lors uniquement soutenue dans la culture représentative du consensus de groupements sociaux d'appartenance s'exprimant par des faits de justice, dans l'abandon des efforts personnels.

Continuer d'apprendre implique l'option d'un crédit accordé au possible, dans la malléabilité de soi, ainsi que l'enfant en a l'aptitude, c'est-à-dire se trouver encore prêt à recevoir les témoignages du nouveau et non pas seulement du reconduit. Ce qui reste possible en pratique depuis la stratégie sémantique qui consiste à remplacer des affirmations par des présomptions, depuis l'amélioration suspensive de notre registre logique. Un exemple de cette disposition. Avec le formalisme des énoncés, il ne semble faire aucun doute qu'on soit en droit de prétendre avec justesse, par exemple, que *le Soleil luit.* Rien ne semble plus légitime, à cause de l'expérience des sens jamais mise en défaut, de mémoire d'homme. Cependant que la forme déclarative: *la lumière paraît provenir du Soleil,* reste un moyen qui conserve au travail mental, la possibilité

d'en apprendre plus sur cette expérience-là. Rien ne prouve absolument que la lumière soit bien une émanation dont le Soleil est la source (elle pourrait n'en être que le lieu de transit). Une telle prudence peut être jugée excessivement pointilleuse,[72] jusqu'au jour où l'on découvrira, peut-être, qu'effectivement le Soleil manifeste sous forme de rayonnement photonique, une énergie cosmique plus primordiale qui nous était jusque là inconnue. Afin de conforter l'écologie intellectuelle devant présider à l'efficacité de nouveaux découvreurs, un seul cas justifiera cette manière de considérer l'apparence du manifesté tenu aux références d'une position relative du jugement. Si la déclaration: *le Soleil tourne autour de la Terre,* n'avait été au moins une seule fois présentée au travail de la pensée sous la forme de: *le Soleil paraît tourner autour de la Terre,* et bien, dans le savoir contemporain, le Soleil tournerait probablement toujours autour de la Terre.

Peut-on espérer saisir la nature du courant électrique si l'on ne pose pas que les électrons se déplacent peut-être à cause d'un courant, ou pour le moins si l'on n'arrête pas son jugement à ce que l'électron est cause du courant? De même on ne connaît pas la véritable nature de la gravitation, cependant, peut-on espérer en apprendre plus sur ce phénomène si l'on en reste à la conclusion tacite disant que les forces de gravitation ont pour cause les masses matérielles? La force de rapprochement entre corps pourrait être un effet dont la cause tient, entre autres possibilités hypothétiques, au fonctionnement de l'espace physique (distingué en cela de l'espace géométrique) dans un rapport tensoriel posé entre l'espace

---

72. En visant à abréger le discours, les définitions s'imposent dans des termes pour relier sujets, objets et choses de la pensée. Mais qui prend le temps de réfléchir, autrement que superficiellement, peut apercevoir pourquoi PASCAL écrivit à ce propos: «la lumière est un mouvement luminaire des corps lumineux». Il ne pouvait se tromper puisqu'il écrivait pour décrire un aspect de la réalité, le même sujet (la lumière) dans son objet (corps lumineux), relativement à un concept (mouvement luminaire). De même LAPLACE qui, ayant le temps pour sujet, y associait le concept de succession, et non pas celui de succession des événements, puisque, dans son idée, il s'agissait de se reporter à l'objet visé par la pensée.

extérieur et l'espace intérieur des corps matériels: la tension entre un endo-espace et un exo-espace peut en effet exercer une différence de pression dans le rapport illustré avec la figure 4.20.

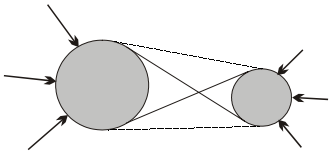


Fig. 4.20, hypothèse sur le phénomène de gravité physique

Comprenons-nous bien. La progression d'un savoir s'arrête au point en lequel on donne pour être suffisantes les causes que suggèrent des effets, alors que dépasser l'acquis d'un savoir exige de ne pas en rester aux meilleures conclusions retenues provisoirement selon des circonstances actualisées. Une règle à cette disposition: elle consiste à appliquer sur le terrain d'expérience le principe du syllogisme des déductions logiques qu'on poursuit, par principe, de syllogisme en syllogisme, vers plus d'universalité. Mais ce n'est qu'un outil. Sur le terrain de l'*a posteriori*, on peut semblablement poursuivre, de causant en causant, jusqu'à une première cause. Mais ce n'est encore qu'un moyen. Ceci dit à remettre en question le présupposé de formation du monde depuis le néant.

Conjointement à l'indéfinité du temporel, la croissance du savoir, par le moyen de la progression en expérience, apparaît indéfinie. En conséquence, la puissance qualificative de la pensée parait l'être aussi. Cependant que cette disposition peut être tenue pour réelle à la condition que savoir et savoir-faire restent, dans leur croissance même, indéfiniment limités, pour toujours bornés, ainsi qu'on peut en juger depuis l'application de la théorie des ensembles aux sémioticités du propos.

> Les règles de la sémiotique, qui rendent compte des **apparences** attributives et qui ont leurs usages dans la description des faits environnementaux, sont le déclencheur des mouvements de l'imagination dans la représentation améliorée des

événements de l'Univers. Mais c'est en sorte que les travaux intellectuels d'authentification propriative, de véracité qualificative et de vérité vertuelle, fondent également notre représentation des événements du monde depuis le jugement des apparences vécues dans l'examen de chosoïdes, d'ontoïdes, d'actoïdes, en lesquels ne peuvent se trouver, par principe, aucune manifestation qui n'ait sa véricité apparente conjointe des éléments de fausseté relativable. Cela est à dire, en définitive, qu'en plus d'authentifier les transformations métamorphiques de l'Univers, il nous faut encore maintenir la potentialité d'intellection jusqu'à arriver en coïncidence archétypale de chose, d'être et d'acte, concernant finalement les attributions d'avoir, d'être, et de faire, et non pas les apparences phénoménologiques allant avec des moyens de les réaliser.

Après que soient ainsi portés des jugements sur les **réalisés à la réalité**, l'imprudence apparaît encore plus grave de conséquences lorsque notre jugement porte sur les **à réaliser de la réalité**. Cela l'est pour la raison qu'aux devenirs et aux acquisitions, la potentialité de ce qui n'est pas encore actualisé participe aussi du virtuel depuis le principe d'accident lié aux événements d'un milieu à entropie non-nulle. Affirmer *a priori* un événement particulier en référence à une actualisation précisée, c'est aussi décréter l'impossibilité qu'il puisse ne pas arriver à ce moment-là. Nier un autre événement particulier dans un relationnel donné, c'est affirmer son impossibilité relativement à ce relationnel-là. Cependant qu'à propos des actualisations d'un contenu cosmique particulier en avant du temps, ni négation, ni affirmation, ne peuvent se trouver comme dans les limites thématiques héritées d'une expérience forcément apostériorique. En ce sens que si **la pièce apparaît bien écrite, elle n'est cependant pas encore jouée**. Nous pouvons par conséquent en lire certaines pages, en quelque sorte, via des concepts métaphysiques, ou prédire et probabiliser des événements relativement aux potentialités, mais l'expérience qu'on en peut avoir reste alors indépendante d'un vécu physique et, donc, les conclusions assertoriques qu'on en pourrait faire ne peuvent que suivre progressivement

notre expérience vécue tout au long de l'axe qui a pour flèche l'écoulement du temporalisé.

> En dernière estimation, considérant la somme de toutes les fragmentations antithétiquement opposables depuis des stratifications individuées dont les mouvances partielles supportent les actualisations événementielles de l'ensemble, le cosmos représente une quasi indéfinité de possibilités discrètes.

4.28 Le divin, centre et source de la personne, ou de l'être personnalisé

Une chose quelconque possède des propriétés. Mais comment, en soi, lui attribuer aussi des vertus? Le prix des choses, comme les vertus accordées à leurs événements, nous les octroyons depuis des investissements valoriels et des travaux qualificatifs. Semblablement, même si c'est nous qui les y portons, il ne semble pas pour autant que, comme penseurs conscients et doués de libre-arbitre actoriel, nous en soyons la source.

Par insouciance et dans l'imprévoyance, nous avançons souvent à tors des opinions exclusives et catégoriques. Pas seulement à propos de nos informations sur le monde, mais encore en ce qui est de nos propres dispositions intérieures. C'est ainsi qu'on se déclarera pour le *fric à tout pri*x ou contre tel progrès technique, quand il apparaît que depuis ces sortes de déclarations universelles nous sommes en réalité contre ou pour l'usage de moyens selon une pertinence visant des choix bien particuliers. Nos opinions ne s'appliquent en conséquence pas aux choses en soi, mais à rendre compte des usages circonstanciels qu'on en peut faire.

Comme exemple pragmatique, examinons ce cas d'espèce: un couteau ne peut-il tout autant couper une tranche de pain en vue de la donner à son voisin démuni, qu'à trancher la vie de ce même voisin? Est-ce le couteau, dans ce cas, qui contient en soi son usage bon ou mauvais et devons-nous nous déclarer contre ou pour le couteau, ou bien contre ou pour des usages?

Au couteau correspondent des propriétés, tel que de son usage peuvent être jugées les valeurs actales de cet usage. Le pacifiste objectera peut-être sans plus de réflexion que si l'axiome s'applique à un couteau, cela ne se peut à l'arme nucléaire qu'on doit considérer en soi comme foncièrement nuisible! Mais c'est alors réduire la vérité du postulat à proportion de la grandeur de l'instrument considéré. À la limite, une bombe nucléaire qui serait satellisée, peut tout autant servir à anéantir une communauté humaine, qu'à la protéger de l'impact éventuel d'un corps astral errant. Est-ce la bombe nucléaire qui est encore en soit bonne ou mauvaise, et devons-nous nous déclarer contre ou pour le fait de la bombe elle-même?

Ces réflexions ne sont pas gratuites. Elles permettent de porter sur un autre terrain notre attention et de considérer s'il est possible, de façon apparentable, de soutenir que **la laideur et le beau, le bon et le mauvais, le vrai et le faux, sont des attributions n'appartenant aucunement aux entités du monde, si la nature humaine a la capacité de les y porter**. On ne saurait trouver beau ce paysage, bon cet homme-là et vrai cet énoncé particulier, qu'à cause d'une relation personnelle aux susdits. En quelque sorte, ce qui est ressenti du monde (ce qui est ressenti en tant que faisant suite au senti), apparaît concrètement le reflet de ce qu'on y porte. En ce sens que, **y porte-t-on du positif que c'est positivement que l'image du monde nous est renvoyée, et regarde-t-on négativement une chose particulière que c'est négativement que nous la ressentons**.[73]

---

73. Il appartient sans doute à Hans Urs Von BALTHASAR, dans *La gloire (et la croix),* 1965-1983 pour la traduction française, d'avoir, non seulement si magistralement tenu l'insécabilité première du bien, du beau, et du vrai (allant par là à contre-courant des analystes de la modernité), mais de plus, d'avoir montré sa source endocosmique qui s'épand sur le monde, via l'esprit dans l'être, comme agent vertuel à surdéterminer la qualification. Cela advient en tant que sens des valeurs par l'esprit d'un donné spirituel devant éclairer sur la perfection divine progressivement révélée aux agents d'une praxis qualitative au monde.

Ces significations étant avancées, non pas en vue de convaincre, mais parce qu'il apparaît souhaitable qu'un plus grand nombre de personnes (personnes évidemment douées pour poursuivre les efforts de leurs progressions) entreprennent par elles-mêmes de décider des contractualités de leur être au monde. Contractualités en accord à des raisons qui soient personnalisables relativement à leur devenir personnel au sein de ce qui transcende l'actualisé. Cela en véracité autant qu'en droiture actorielle, c'est-à-dire en renonçant aux gratifications des apparences manifestatives coïncidant avec le bénéfice immédiat de l'investissement actal, ou du moins à ne pas se trouver conditionné par celles-ci.

LAO TSEU, ce philosophe de la chine antique qui sut rendre si dense en significations relatives les choix d'une conduite personnelle, nous dirait s'il vivait aujourd'hui:

- L'arrêt en progression d'un **savoir-faire** coïncide avec l'assurance d'être qualifié. Continuer d'apprendre représente l'effort de comprendre sans jamais se trouver assuré de savoir.
- L'arrêt en progression d'un **pouvoir-faire** coïncide avec l'assurance de pouvoir agir propriativement sur le monde. Agir, sans la certitude de pouvoir réaliser (sans l'assurance de réussir, sachant bien n'être déjà plus totalement impuissant sans encore être véritablement puissant), représente le plus sûr moyen de faire progresser des réalisations personnelles.
- L'arrêt de la progression d'un **vouloir-faire** coïncide à la certitude de posséder la vérité (en tant que juste vouloir déterminatif). Douter de nos choix valoriels, c'est continuer de déterminer plus justement notre vouloir, c'est entreprendre une progression vertuelle de soi, n'étant jamais assuré de la valeur véridictive du cap suivi.

Ou bien, encore plus succinctement:

> Apprendre vraiment est progressivement comprendre sans jamais se trouver assuré de **savoir**; se qualifier vraiment est entreprendre continûment sans l'assurance de **pouvoir** réaliser; se déterminer vraiment est croître en constance de la foi sans aucune certitude de posséder jamais un juste **vouloir**.

Je voudrais conclure cette ontologie rendant compte des insuffisances scientifiques pour appréhender des aspects de la réalité autres que physique, sur un aperçu de ce qu'on peut entrevoir en avant de la progressive ascension de l'humanité. Assurément le rôle du temps dans l'avènement de l'Univers est quelque chose d'une portée encore insoupçonnée.

Pour saisir ce que je veux dire par là, j'avancerai deux exemples. De quoi est fait un morceau de musique? de notes, bien sûr. Et, là, c'est dans le rôle des scientifiques que d'en faire l'inventaire ainsi que d'en mesurer les caractérisants. Un morceau de musique est donc constitué de notes de musiques, mais est-ce cela qui constitue la musique? Celui qui considère que l'inventaire du contenu cosmique est seul réel peut le penser, mais qui cherche aussi à connaître la vie du *visage* de ce même univers, peut-il en juger pareillement? Car, enfin, si les notes qui composent tel morceau de musique sont émises simultanément —n'étaient pas sans silences entre elles— aucune mélodie n'en pourrait résulter. Et l'on peut précisément concevoir, de cette successivité conjointe aux absences, que c'est de la succession des événements dans l'avènement du monde, depuis des notes prises dans l'échelle diatonique du vrai, du beau, et du bien, avec leurs ombres spécifiques que sont la fausseté, la laideur et le mal, que l'âme de l'Univers se trouve progressivement déterminée.

C'est ainsi que de l'avènement des choses nouvelles par rapport aux choses antérieures et de leur évanouissement d'une façon qui soit ordonnée aux choses ultérieures, peut être entr'aperçu ce qui se joue sur le lieu du plus grand chapiteau qui puisse être: l'Univers lui-même.

Prenons maintenant toutes les lettres qui composent un livre, et exposons les en vrac. C'est là quelque chose qui est on ne peut plus tangible. Pourtant, nous comprenons bien, à nouveau, que c'est du processus de successivité des lettres dans les mots, puis dans les phrases composant l'histoire de l'Univers,

et non pas de son seul alphabet, qu'advient le sens de l'Univers. Et nous sommes alors averti que si nous voulons contempler l'Univers à livre ouvert, c'est à cette succession des événements que reste suspendue la signification de sa raison, ou le signifié susceptible de préfigurer sa destinée devant suivre son instance performative d'acquisition. Autrement dit, dépassant le simple inventaire propriatif du phénoménique, c'est en scrutant la succession des événements de l'Univers, qu'on peut espérer en estimer les vertus susceptibles de communiquer à la conscience les raisons de son devenir.

Si nous nous contentons de faire l'inventaire des choses de l'Univers sans chercher à sérier ses événements depuis les silences et les blancs qui s'insèrent entre les choses, nous ne savons acquérir au mieux qu'une information objectivable sur les actualisations des variations métamorphiques de son contenu. Censément, ce n'est que de sa lecture et de son écoute, que nous pouvons espérer témoigner de la vérité, éprouver toute beauté, ainsi qu'embrasser l'étendue de ce qu'il est bien de faire. Et ce n'est que dans l'extension en ces trois coordonnées de l'esprit nous indiquant la direction d'un résultat finalisable que nous pouvons joindre le lieu et le moment investi de l'épuisement des potentialités de perfectionnement.

La pièce est bien écrite, mais n'est pas encore jouée!

Scientifiques qui scrutez la matière, s'il ne vous est pas plus possible de connaître le contenu d'une page de littérature ou celui d'un morceau de musique du seul inventaire des lettres et des notes qui les composent, alors ce n'est pas connaître l'Univers que d'en effectuer objectivement l'inventaire. Certes, votre travail est indispensable, mais faut-il pour que cette cause s'entende que vous le considériez comme étant ultime, final, extrême? Car c'est de cet implicité là, qu'évitant d'appréhender sa raison d'advenir, l'humanité se prive d'une participation des fins depuis des moyens d'expression se

trouvant potentialisés en chacun de nous depuis des spécificités du phylum particulier à notre espèce. Tant il est avéré que toute expression personnalisée ne semble pouvoir provenir que des potentialités de personnalisation tenues en chacun, depuis la personnalité centrale qui est à coordonner trois facettes distinctes du réel: une organisation somatique, une organisation mentale, et une organisation spirituelle.

Voilà bien, semble-t-il, le terrain d'une nouvelle entreprise philosophique. Depuis le travail des scientifiques assurant rétrospectivement la connaissance du passé allant avec les états de la réalisation cosmique, nous constatons l'organisation de l'Univers jusqu'au niveau de complexité de la nature humaine. De cette actualisation, nous pouvons en disséquer la composition en direction d'une ultime petitesse dans la composition. Et toutes ces strates donnent une lecture retraçant l'historique des réalisations actualisées au passé, aussi sûrement que l'embryologie témoigne de l'évolution du vivant. Mais en un mot, cela concerne encore l'inventaire du cosmos, donc on en est encore à son alphabet; nous n'en sommes pas même à lire des mots et des phrases de la première partie de la pièce jouée. Le théoricien peut formuler des explications sur la dynamique de son contenu. Là se termine la mission des scientifiques.

Maintenant, quelques chercheurs d'une nouvelle espèce, mais venant à la suite des spiritualistes de tous les âges, songeant à abandonner les physiciens scrutant l'infime, tournent leurs regards dans le sens opposé, celui d'une réalité susceptible de transcender la nature humaine sur une échelle complète du principe d'organisation organique du contenu de l'Univers. La propension inverse au premier mouvement commence à retenir les regards. Nos pensées se tournent en direction des **à réaliser** de la réalité, et cherchent des moyens de connaître, par anticipation, le chemin que prend l'Univers dans son accomplissement. Et nous commençons de prendre conscience que seulement ce qui, en chaque génération, participe d'une activité synergique aux réalités qui subsument notre

strate de complexification engagée vers plus d'être, échappe au transitoire.

Cela est à dire que perdure ce qui, dans le travail de chaque époque et la matrice de chaque espace de relation, participe de la concrétisation d'une réalité se retrouvant, en quelque sorte, macrocosmiquement enfantée depuis une ascendance préalablement réalisée au microcosme. Car nous avons à distinguer deux formes dans l'Univers en cours d'instance performative depuis une succession de transformations métamorphiques. Deux choses qui sont pourtant de composition strictement identiques par leurs substrats. Je veux parler des composants du liquide amniotique nécessaire au développement du fœtus cosmique par rapport aux composants du fœtus cosmique même: un atome d'hydrogène est en effet identique, qu'il soit libre ou qu'il substrate une molécule, une cellule ou un organisme complexe. En sorte que le lecteur de l'histoire de l'Univers peut avoir la compréhension de ce que les individuations hors l'interface de l'organisé et les individuations participant à l'encontre d'une organisation superstrative sont, scientifiquement parlant, **rigoureusement identiques**. Mais l'un et l'autre étant rigoureusement identiques en substances, ont cependant une inconfondable différence en statut d'être.

Que voilà bien la représentation propre à défendre le principe de la transsubstantiation créditant une surnature dans la nature: l'individué dans le membrement cosmique des choses et des êtres n'en perdure pas moins comme individuation.

C'est en partant de ce cadre conceptuel qu'une philosophie future pourra établir le formalisme de conduites personnelles novatrices. Son élaboration se justifiant d'une cosmogonie formulée depuis des concepts modernes portera moins à forclore que les présentes cosmologies matérialistes. Une philosophie qui offrira la possibilité de choisir entre des implications personnelles infiniment moins étriquées que nos présents enfermements dans des préoccupations strictement

individuelles, ou si elles sont collectives, faites au seul profit de l'humanité. Nous pouvons déjà en voir les prémisses chez de puissants penseurs qui ne déléguèrent pas des moyens propres à chacun de remettre en cause jugeante les préjugés obscurcissant notre époque.[74]

Considérons le cosmos matériel qui s'offre déjà à la formation du savoir scientifique sur une profondeur de quinze milliard d'années lumière. La seule galaxie qui contient la Terre un peu comme un grain de sable à l'intérieur de quelques murs d'une cité, comprend plus de cent milliard d'étoiles. Il nous est possible de dénombrer par milliard des galaxies semblables. Il y a des amas de galaxies prenant une structure cellulaire qui parait former la chair du corps cosmique. Voici donc l'approche de la dimension du décors de la scène à l'échelle de l'Univers, grande à chanceler de vertige, eût égard aux limites humaines. En quoi serait-il utopique de tenir l'opinion que l'actorialité en ce théâtre-là ne puisse être proportionnée à la dimension de la scène, même si notre compréhension de la pièce qui s'y joue n'est présentement possible qu'à très courte vue? Quoique intellectuellement envisageable, donc plausible, cela serait effectivement utopique si le monde matériel dépendait de notre vue, ou bien de la portée de nos instruments. Mais l'aveugle est-il en droit logique de nier la lumière? Pour qui la réponse est non, alors il devient possible de penser, sans offenser aucunement la raison, que bien des blancs sont à réduire sur nos cartes d'un

---

74. Qu'il me suffise d'évoquer K. GÖDEL et A. EINSTEIN. K. GÖDEL, d'après son historien HAO WANG, fut convaincu de la possibilité d'une métaphysique exacte. Il tint le langage de la quasi assertion qu'il ne saurait y avoir de matière constituée sans esprit. Cela sans les égomismes de chapelle puisque, de père catholique et de mère luthérienne, il se défendit d'obédience à une quelconque église ou congrégation religieuse. Étant convaincu de théisme (et non de panthéisme: sa manière d'aborder la religion venant de LEIBNIZ), il soutenait la nécessité, dans les 100 ans à venir, d'une théologie et d'une métaphysique issue du rationnel et non plus du dogmatisme. Quant à EINSTEIN qui croyait, avec SPINOZA, que Dieu se révélait progressivement dans l'harmonie des événements du cosmos, il suffit de rappeler sa phrase célèbre: «Dieu ne joue pas aux dés», entendant par la que l'œuvre du monde n'est aucunement le résultat du hasard et que l'humain ne se trouve pas livré à lui-même dans sa liberté d'expression.

continuum psychique, ainsi que sur celles d'un continuum spirituel, dans la cartographie que les astronomes dressent du cosmos physique. Des blancs qui sont, pour le moins, proportionnés à la dimension de notre présente représentation du continuum physique.

Chaque humain a l'usage d'un organisme somatique fondé sur la matière. Son mouvement propre est par conséquent susceptible de se trouver concerné par les transformations physico-matérielles du cosmos. Un relationnel propriatif s'établit entre l'homme et l'encours de l'Univers. Cependant qu'il lui est donné encore l'usage d'une organisation de substrat psychique formée, à titre non limitatif, autour du mental, d'une conscience, d'un subconscient, d'une surconscience… L'humain se trouve par conséquent de plus impliqué dans une progression cognitive sans doute réflective à la cognition s'organisant au cosmos. De ce fait, il est sollicité par une systémation qualificatrice advenant à l'échelle de l'Univers. Et nous trouvons-nous soumis à l'attraction vertualisatrice des valeurs? Alors c'est que nous possédons, encore, au minimum, un organe sensible aux oblats d'esprit. C'est qu'au noyau de nous-mêmes, au moins une organisation spirituelle participe des valeurs investies dans l'élaboration de l'immense édifice cosmique dans l'exercice de sa propre fonction contractuelle.

Comment, selon des critères de la raison, apercevant et concevant tout cela, pouvons-nous encore limiter au présupposé matérialiste nos investigations de l'existence. Le plus censé est de considérer que la réalité procède du résultat des réalisations qui sont autant matérielles que mentales et spirituelles. Le sanctionnement de l'instance performative de l'humanité confrontée à des événements de l'Univers implique au moins ces réalités-là.

C'est évidemment par dogme que l'épistémologie du réductionnisme matérialiste interdit toute ouverture sur de nouvelles réalités. La manière de déclencher la progression d'un savoir

incluant l'interfonctionnement de la réalité depuis la synergie des événements physiques, psychiques et spirituels est, préliminairement à toute recherche, de reconnaître à chaque aspect susceptible de participer contractuellement au même but le statut de tangibilité. En sorte que, à l'exemple de l'avènement de la science physique qui se détermine depuis l'examen d'un principe de forces réagissantes (dont les événements rendent compte d'un travail d'espèce propriative), nous puissions semblablement conduire une science de la phénoménie psychique fondée sur le principe d'efforts agissants (dont les événements rendraient compte d'un travail qualificateur depuis des lois propre à la dynamique des mentalités). Et que, de même, nous puissions rendre compte, avec le principe des luttes en l'esprit, d'une phénoménie proactive des valeurs, dans une dynamique spirituelle des déterminations.

Cette disposition qui établit trois aspects contractuels dans la formation de la réalité, entraîne de reconnaître, aussi, trois coordonnées dans l'investissement actoriel de l'humanité au monde. Cet investissement, nous pouvons en faire chacun personnellement l'expérience en devenant les artisans de nos propres devenirs, compte tenu des limitations consécutives des états entropiquement non nuls dont rendent compte des degrés de liberté spécifiques (les énergies libres physiques, psychiques, spirituelles). Et, par extension, l'humanité devenant le propre artisan de sa destinée, fait la même expérience en coïncidence. J'entends là quelque chose de tout simple et susceptible d'applications réalistes. À savoir **que le devenir de l'humanité (et par suite, aussi celui de chacune des parties qui la compose) dépend des vecteurs communiqués aux forces, aux efforts et aux luttes dont elle use dans les progressions de ses acquis matériels, intellectuels, et spirituels**.

La réalité d'une puissance matérielle et de son interaction environnementale, n'est plus à démontrer. C'est un consensus d'avoir pour opinion que les éléments de la corporéité maté-

rielle dans notre environnement aient, selon le principe de causalité conçu pour expliquer les affects exocosmiques, une tangibilité propriative. Le travail des énergies corporelles a pour effet le plus immédiatement compréhensible, d'investir la dimension anthropomorphique en des interactions aux propriétés de notre environnement extraceptif. Depuis cette disposition, nous pouvons dire que le champ technologique représente seulement une extension artificielle du somatique à l'Univers des événements propriatifs, palliant par ce moyen, dans une certaine mesure, les présentes actualisations en des capacités somatiques limitées. Compte tenu de ce que la technologie peut être posée comme moyen et non comme fin des compétences humaines, nous pouvons penser que l'humanité passe, avec son procès, par des moyens qui représentent l'un seulement des intermédiaires assurant son instance performative.

Continuons avec un autre aspect de la réalité, celui du domaine de la psyché, même si la réalité de nos efforts intellectifs et les effets de ceux-ci sur l'intellection est moins consensualisable. Dans l'immédiat, nous pouvons assez aisément concevoir ce qui résulte du raisonnement que voici: si les événements d'une dépense qualificative produisent des idées et des significations d'une nature aphysique, alors les activités psychiques ont droit, pour le moins aussi au statut de tangibilité. Il suffit, semble-t-il, pour l'agrément d'une telle opinion, de discriminer entre les effets propriatifs et les effets qualificatifs. Les effets qui résultent du travail de la pensée ont pour résultat de déterminer la qualification dans l'activité réalisatrice des choses de la réalité. Nous ne pouvons pas nier le principe de qualification en raison de ce que l'on discrimine sans ambiguïté dans l'égalité formulée entre un **effet qualificatif discret et une infinité d'actions non qualifiées**[75] **(c'est-à-dire quand celles-ci dépendent du seul hasard dans l'obtention d'un même résultat escompté)**. Nous en

75. Bien évidemment il s'agit d'une infinité d'actions et non pas d'une indéfinité de réactions.

concevons immédiatement, qu'en présence d'un effet qualificateur, des critères de choix coïncident à une économie des moyens. La mesure de cette économie réalisée entre une infinité d'actions entreprises depuis le seul hasard et une action relativement qualifiante est propre à quantifier la capacité mentale en ce qu'elle réduit d'autant la succession des essais aléatoires d'une réalisation. On conçoit qu'à l'origine du processus de qualification, les erreurs sont innombrables par rapport aux réussites. Nous sommes alors dans la disposition d'entendre que l'organisation des réalités psychiques comportent, au même titre que les techniques en ce qui est du domaine matériel, la possibilité d'artifices susceptibles d'augmenter la puissance qualificatrice des mentalités. Dans le domaine qualificateur, le substitut aux technologies est ainsi représenté par les outils du travail intellectuel tels que la mathématique, la logique, la sémiotique.

Quant à la réalité de nos luttes que sanctionnent des événements spirituels au travers le travail des valeurs en esprit, elle est concevable comme une dépense en énergie spirituelle. Elle l'est en ce que le travail produit sous gravité des idéaux a pour effet de promouvoir les vecteurs des différents mouvements qualificateurs. Il s'agit là d'une relation aux événements d'un continuum endocosmique complémentaire de notre expérience physique du monde, tout aussi tangible par des effets propres. Avec le principe de progression appliqué au travail spirituel, on montre que les effets valoriels concernent le dénouement organique des libres mouvements anarchiques des activités individuelles qualifiantes. C'est-à-dire, en définitive, le principe causatif ayant pour effet de coordonner les mouvements d'ensemble des systèmes d'agents qualificateurs, diversement animés et associables.[76]

---

76. L'idée de choses, de significations, et de valeurs, en tant que supportant le concept de substratisation stratifiant la réalité cosmique depuis des forces, des efforts et des luttes, se retrouve, entre autres remarquables innovations, dans le *Livre d'Urantia* déjà cité.

En définitive, telle est la dimension, dans son extension potentielle, de ce qui apparaît du processus d'acquisition personnalisatrice à l'altérité de chaque personne, depuis son vécu à nul autre interchangeable. Les expressions du vécu personnel ne sont certainement pas limitées au vécu d'incarnation, pour peu qu'on ne réduise pas tout principe d'existence à la conformation anthropomorphique. La meilleure raison de supposer des expressions de l'expérience d'exister qui soient différentes et complémentaires de la nôtre aujourd'hui est d'apercevoir qu'entre le dicible et l'indicible se trouve une interface dépassant la limite de ce que l'on peut dire ou ne pas dire dans la clôture d'un domaine particulier. Relativement à cette interface combinant deux catégories opposées de considérations, il se trouve que ce que l'on peut nier de manière équivoque au clôturé d'un domaine particulier, doit être affirmé de manière univoque hors cette clôture. C'est pour cela que la conclusion qu'on va donner à ce livre peut n'être que bien peu entendue.

Pour établir cette conclusion, je pourrais faire référence à la critique de la raison pure de E. KANT, en ce qu'il établit le jugement du fait *(quid facti)* dans l'interprétation du senti, et le jugement de droit *(quid juris)* depuis une logique préalablement légiférée. En sorte qu'il devienne possible de distinguer le jugement déductif empirique —celui qui reste confronté aux états *a posteriori* des actualisations du monde—, du jugement déductif synthétique applicable à l'*a priori* et qui concerne des états du monde à venir d'espèces nouvelles. Nouvelle en ce qu'on en discrimine la réalisation de la reconduction événementielle. Pour l'essentiel, consacrant par là à le juger un texte selon quelque critère de la raison suffisante, on le referme sur lui-même. Et mettant bout à bout les concepts ainsi explicités depuis des présupposés chaînés, on ne fait que participer d'une circularité interprétative des parties vis-à-vis de la compréhension enclose de l'ensemble, mais dans la considération qu'il s'agit d'un tout, et

depuis l'assimilation de ce tout supporté par l'herméneutique des seules parties. Or cette aliénation du tout, au conditionnement totaliseur des parties traitées bout à bout, reste encore le plus sûr moyen de couper court à la vie mentale, puisque le **principe d'intellection exige le dépassement continu de ce qui est différemment retenu par rapport à ce qui est autre**. Quantité de penseurs s'y trompent à ne pas apercevoir que ce ne peut être qu'à être libre d'encerclement que le cercle délimitant le contenu pensé trouve à s'élargir continûment.

Aussi devons-nous tenter d'apercevoir d'autres moyens d'expression dans l'expérience de l'existence, c'est-à-dire autres que ceux qui s'appuient sur les seules substances matérielles. À cette fin, je dois dire ma gratitude à Gaston BACHELARD pour son évocation symbolique allant avec sa *Psychanalyse du feu,* 1938.

Qu'en est-il? Pour le saisir, entreprenons succinctement un parcours rétrospectif de la genèse des caractères anthropomorphiques. Au sortir de l'animalité, les races humaines passèrent par la satisfaction stricte de leurs besoins (comme aujourd'hui cela se renouvelle avec la période préparant l'individuation de chaque nouveau-né). Puis elles furent mues par les désirs aux séductions multiformes que sont le sensualisme, l'attraction mythique des explorations de contrées lointaines et diverses expériences du vivre (de façon analogue à ce qui anime toujours enfants et adolescents). Or ces étapes décisives à l'espèce et ces âges qui le sont à former les individus dans l'espèce ne peuvent pas plus être niées que celles qui les supplanteront et qu'on aperçoit déjà dans les satisfactions qu'on éprouve à nous qualifier chacun selon nos moyens à notre altérité. C'est en cela que dans la *Psychanalyse du feu,* Gaston BACHELARD nous promène du complexe de Prométhée au complexe d'Hoffmann, afin de détacher les étapes intermédiaires stigmatisées par Navalis et Empédocle. Avec ce parcours, il est capital d'apercevoir que la symbolique qui relève d'un inconscient collectif **représente bien le passage de l'être successivement au travers les quatre états de**

substantialisation que l'on évoque traditionnellement depuis les *quatre éléments.*

Pour qui procède au décryptage d'une lecture de la substance des quatre éléments en parallèle d'une transcription des étapes de l'humanité, le programme est révélateur en ce sens que c'est au travers ses chrysalides de chair, d'âme, d'esprit, que la personne émerge enfin nue, parce qu'achevée; tant est forte la corrélation ésotériquement traditionnelle entre:

- l'élément terre, propriétés matérielles et l'origine de chacun depuis la matrice terrestre à permettre l'individuation depuis la vie incarnée;
- l'élément eau, avec la vie morontielle,[77] temps d'imprégnation d'une surconscience cosmique par laquelle l'être psychique devient malléable aux vraies acquisitions qualificatives, à l'école de l'Univers;
- l'élément air avec la vie spirituelle, le temps des métamorphoses nous dépouillant progressivement du superflu au fur et à mesure des vertus acquises par l'esprit;
- enfin le feu allant avec l'attrait du divin au plus profond de l'endocosme, seul invariant —moteur sans mouvement—, comme noyau au centre des précédentes écorces concentriques des substantialisations de l'être en devenir. Avant cette ultime finalisation, chacun ne peut être poussé à quelque chose sans simultanément, ou bien consécutivement, se trouver lui-même inspiration d'un autre. Autrement dit, on ne saurait être mû sans aussi se retrouver cause d'un mouvoir, tant il n'est du monde aucun mobile qui ne soit aussi moteur. L'igné marque l'ultime étape par laquelle l'être de performance arrive en existence sans besoin d'aucun substrat. Et parce que les apparences d'être à son altérité n'est plus indispensable au fait d'être effectivement, la personne entreprend dès lors l'expérience d'un relationnel qui advient dans l'inépuisabilité d'elle-même.

Mais le nouveau-né prend-il conscience de ce que la satisfaction de ses besoins ne représente qu'une phase d'acquisition? L'adolescent peut-il savoir autre chose que ce qui constitue

---

77. *Idem* précédente note renvoyant à la cosmogonie d'Urantia.

son étape d'expérimentation le posant à son milieu environnemental? De même pour l'adulte en ce qui concerne l'allégement ascensionnel des substrats terrestres qui permettent la concrétisation en existence de son individuation.

Les chrysalides successives de son devenir particulier peuvent bien être oniriquement pressenties à passer, symboliquement, par les quatre états de la matière, doit-on pour cela s'encombrer de questionnement métaphysique dans l'époque se suffisant d'objectivité? Du seul point de vue pragmatisme, la réponse est non. Il reste que pour de rares aventuriers cherchant comme toujours ce qui prolonge l'horizon du convenu dans l'époque, ce périple qui marque au travers des substances le passage émancipateur de l'être en devenir montre au mieux que la personne humaine représente un engagement à la rencontre des trois natures fondamentalement complémentaires. Quitter la terre du travail musculaire et des plaisirs de la copulation pour une immersion dans l'onde qui appartient depuis le sentiment aux poètes, aux musiciens, ainsi qu'aux peintres, puis, passer de là au ciel des cieux en lequel les esprits deviennent source d'idéaux, enfin ces métamorphoses accomplies en vue de la pure *agapè* célébrée dans la gratuité du continuum divin en tant que personne finalitaire: voici les propriétés corporelles et la gravité de la matière, la fluidité d'âme et ses gravitations du beau, le vent allant avec l'esprit et sa gravité en vue du vrai, enfin l'igné avec la personne divine au centre de chacun et la gravité du bien. À la surface de la Terre, le mot d'ordre est «croissez, multiplier, travailler à faire de votre environnement le meilleur habitat». C'est le lot commun de tout individu jusqu'à ce que la mort somatique survienne. Mais la corruption de son substrat matériel reste le moyen de passer à l'interface d'éthérification où le précédemment individué se configure pour trouver sa véritable conformation l'identifiant dans l'hétéromorphie des êtres. Cette chrysalide de la psyché devant être de nouveau laissée derrière le pèlerin abordant le

cheminement conduisant au royaume de l'esprit, et ainsi de suite.

H. U. V. BALTHASAR, déjà cité pour avoir consacré huit volumes à considérer le beau dans un étroit rapport avec le vrai et le bien, soutient que négliger l'un de ces trois aspects ne peut avoir qu'un effet dévastateur sur les deux autres. La logique vivante par la vie de la vérité, la vie de l'éthique visant le bien par le moyen du bon, et l'élan esthétique tendu vers toujours plus de beauté, sont assurément les trois coordonnées de l'épanouissement de la personnalité surimposée à la complexification matérielle. En sorte qu'éloigner de soi par exemple le souci du beau dans l'exercice du vrai, ou du bien, entraîne tôt ou tard de vivre selon des contrevérités, ou de manifester une bonté factice, factice parce qu'au service de biens illusoires.

Entre le point de départ et le visé, comme aussi à l'origine et la fin de toute actualisation intermédiaire servant de véhicule à de nouvelles déterminations, s'insère une distance temporelle nécessaire à réaliser ce qui se trouve potentialisé et déterminé en réalisation. Durant ce parcours, on peut décider de régir son action à l'éclairage des seuls instruments au service de la vérité des entreprises effectuatrices. Mais alors, pas besoin d'une personne: un robot bien programmé suffit seul. On peu encore décider de se laisser gouverner uniquement par les critères du bien ou, encore, de ne répondre qu'aux sentiments du beau. Mais dans le premier cas, jamais l'âme ne sort de son intériorité limbique, sinon pour se trouver manipulée dans le flux des réactions à son environnement —dès lors elle ne peut plus grandir entre le travail mental et la production de l'esprit— et, dans l'autre cas, c'est la beauté qui, déraisonnablement, pour elle-même, finit par être objet de culte. Sur ce terrain, l'individualisation d'être seule suffit, sans nécessité, encore, de la personne. La personne qui depuis sa personnalisation est cocréative à la rencontre du divin, ne saurait que passer par beaucoup de métamorphoses adaptatrices dans son ascension en direction du cœur de

l'existence. Bien des chrysalides, devenues inutiles, seront alors encore abandonnées, comme doivent l'être, chaque fois, des paradigmes, pourtant *ad hoc* étant considérés en phase. Cela n'arrive jamais sans souffrance corporelle, tourment mental, peines d'âme ou afflictions par l'esprit; mais que compensent les satisfactions vécues par ceux qui consacrent à progresser dans les coordonnées du vrai, du beau et du bien! Le principe de vie ne tient-il pas à cette dualité, ou la preuve d'expérience d'une réalité de la vie ne dépend-elle pas de ces alternances?

Relativement à l'encours de telles variations en direction d'un état perfectionné par épuisement des potentialités de perfectionnement, une chose apparaît intuitivement certaine (et assurément bien des penseurs la comprendront et lui donneront de multiples formes conceptuelles tout au long des générations successives), c'est que:

> l'univers opposant les multiplicités d'êtres et de choses du continuum des finités, des relativités et des variabilités, arrive en **partage et l'ainsi partitionné n'est en rien isolable de l'altérité**.

Plus particulièrement, cela est à dire que cet univers là représente un tout dont on ne saurait exclure la moindre partie sans annihiler la contrepartie qui lui est antithétique. Dans l'individué, qui est partage de caractères relatifs, ce partage advient comme contrepartie d'une participation de l'altérité depuis des singularités propres au processus d'individuation. De cela même aucune partie ne peut être donnée par absolu pour vraie, ou bien existante, à l'encontre d'une autre qui serait fausse et inexistante. Il est hautement significatif d'apercevoir que le partage organique, au travers des complexifications édificatrices de réalité qui sont contractuelles depuis des fonctions, est en définitive un concept indéfiniment éloigné du principe de division, en ce que le monde réalise progressivement par son moyen une plénitude depuis le processus multiplicateur à permettre la complé-

mentation [partage-organisation], trouvant son essence d'être en l'existence-existante de la Source-première au centre de l'endocosme (le personnalisable), et sa substance d'avoir dans l'existence-non-existante d'une infinité inconditionnée (impersonnelle et non personnalisable) complémentairement exocosmique. À compléter cette disposition, on peut penser que l'image, le pattern, ou l'archétype de ce qui se réalise à l'Univers arrive dans l'interface au continuum absolu d'existence, immanent et infini, quand la tension entre l'absolu et l'infini ne saurait se résoudre que dans le Plérôme.

4.31 Le travail supraréalisateur de l'organisation entre substances et essences

La dynamique du cosmos aboutit sur le prédicat de faire comme spécificité évolutive. Mais c'est contractuellement à l'Absolu conditionnateur que, depuis le principe des essences, des devenirs sont possibles, et donc aussi la génération des êtres, tandis que c'est contractuellement à l'Infinité conditionnée, avec le principe de substance, que des acquisitions débouchent sur le produit d'avoir.

L'essence d'une individuation depuis l'agencement en des substances se pense à exister intemporellement, donc étant immuable à être singulière et particulière. De la rencontre entre substance et essence dans le maître-univers spécifiquement évolutif, tout peut devenir jusqu'à être et acquérir jusqu'à avoir depuis un faire approprié, direct ou indirect. Présentons sous forme brute à notre imaginaire les rapports que voici.

L'infiniment divisé *en deçà le sécable*	L'individué qui est et a relativement par relation à son altérité pluralement limitée à indéfiniment complexifiable	L'absolument unicitaire *au-delà le principe de complexification*
substances → corps → choses **le déterminé**	personnes ← êtres ← essences **le déterminant**	

Complexification jusqu'au macroprosope

essences	l'*ex-sisté* central **pouvoir**	potentialisation
divin existant intérieur	le “je suis” de l'intériorité **proactivité**	archétypes divins
personne	source des intentions **actorialité**	choix des moyens
individu	gravité psychique **activité**	savoir-faire [être et avoir]
soma	organisation biologique **rétroactivité**	pouvoir de l'animé
choses extérieures	l'altérité **réactivité**	puissance de l'inanimé
substances	l'incorporable **énergie (puissance)**	vélocité de variation

La coexistence de plusieurs depuis l'Un peut sans doute s'expliquer en amont du processus cosmique de réalisation en posant l'absolu déifié qui contient entièrement un rapport allant de l'existence à l'essence d'être, en opposition à l'infinité qui de même contient entièrement le rapport de non-existence à la substantialisation d'avoir.

Le monde se constituant d'un ensemble fini et indéfiniment progressif d'individuations, une individuation quelconque ne peut être, avoir et faire sans se caractériser par des oppositions ainsi que des contrariétés à son altérité. Cette disposition rend possible le principe d'organisation et donc aussi la possibilité progressive des complexifications réalisatrices du réel.

Évolution de soi en vue de l'Univers

4.32 Incidence sur les conduites personnelles du processus de personnalisation

Posant la vastitude du champ philosophique dans le cadre ébauché *supra,* l'ami de la sagesse est à tenter de mettre de manière personnalisée ses pas dans les traces laissées sur le plus noble sentier qui soit à traduire de tout temps cela qu'on choisit comme devant être le plus beau, le plus vrai et le meilleur. C'est alors toujours savoir et croire ce qui est "point de vue" de moins en moins localisé, donc de plus en plus universel. C'est vouloir et pouvoir diminuer les soifs du **moi** jusqu'à vacuité, tout en grandissant à son altérité jusqu'à être **soi**, depuis le processus actualisateur d'universalisation. Enfin, par la doctrine de la Vacuité intersective du moi au Plérôme statuant la plénitude de soi acquise à l'altérité, atteindre la doctrine du Juste milieu qui, pour l'essentiel, consiste à nier toute différence entre la vacuité du **moi** et la plénitude du **à toi** (l'altérité) dans l'**en-soi**.[78] Bien sûr, c'est à

78. Cette dimension dans les implications de soi n'enlève rien à la primauté de l'immédiat. Une même énergie est à réaliser la moindre chose ici et maintenant, que la portée de nos vues à la réaliser ne dépasse pas le bout de notre nez, ou qu'on soit à regarder par-delà l'horizon de ce monde. Car, et c'est un point difficilement contestable, la propriété de l'acte ne change pas, que l'intention qui soit à le motiver soit gouvernée par n'importe laquelle des valeurs d'action. Ce qui fait qu'untel pourra trucider un poulet de la même façon et avec le même résultat, que ce soit en vue de le manger, pour satisfaire un moment d'amusement, ou encore dans le but d'en éliminer la race.

considérer l'enchaînement faisant que la réalisation de soi n'est possible que dans l'épanouissement du moi, en sorte que l'étape suivante doive tout au principe de conversion à ne pouvoir amoindrir, ou diminuer, le précédemment réalisé. Chemin suprême, donc, qu'on peut baliser d'axiomes primordiaux, à seule fin de réduire les égarements depuis des sophismes et des erreurs de parcours dans le libre-arbitre. Quelques-uns de tels axiomes peuvent être par exemple proposés comme suit.

Axiome sur le principe de dépendance de l'individué accompagnant le caractère abaléitique[79] du cosmos. Par généralisation d'un constat d'expérience, dans tout l'Univers, rien n'est, n'a, et ne fait, en raison de lui-même, ou en complète autarcie. Ce qui s'actualise d'individué restant l'effet d'une altérité, son devenir reste contractuel d'une association à cette altérité. En sorte qu'à distinguer le tout de la totalité, on peut penser que si la totalité des choses arrive physiquement de cause à effet, l'ensemble de la suite des chaînes du causé nous apparaissant séparées, autant que sans raison entre elles, se trouvent spirituellement reliées dans le tout, où elles ont leurs raisons de prendre existence.

---

79. L'abaléité désigne la qualité de ce qui, pour exister, est dépendant. Tout ensemblement de choses répondant à ce caractère, est également dépendant, mais a dans sa complémentaire ensembliste ce qui répond au caractère aséitique et qui, pour ce faire, possède en lui-même sa raison et le principe de sa propre existence.

Sur le statut métaxique du cosmos.[80] Entre deux moments de l'instance performative du cosmos, le pré-univers est en chaque instant qui suit le moment considéré plus contenant en réalisations de la réalité,[81] uniquement depuis des relations complexificatrices en associations, organisations, et intégrations.[82] Mais l'existence de son contenu reste strictement invariante, donc, sans nihilité possible, alors même qu'elle se prête à des transformations métamorphiques innombrables. **Ce qui montre que la finalité compétente de l'Univers ne se trouve pas au terme des retranchements qu'on peut en faire à cause de manifestations contradictoires, mais dans la conversion des opposés.**

Sur l'émancipation du devenir vers la capacité compétente d'être. L'étendue du libre mouvement individuel est sans doute à décider des capacités en moyens performatifs[83]

---

80. Rappelons-nous que la métaxique, du grec *metaxù* (intervalle et transition), qualifie en cosmogonie la chose intermédiaire et sert à désigner tout moyen-terme entre deux extrêmes. *To metaxù* définit ce qui passe par une succession d'évolutions conformes aux lois de la nature, jusqu'à atteindre le terme des changements possibles, par épuisement des potentialités. Toute réalité basée sur des phénomènes participe de deux extrêmes en tant que partie stricte de la transformation métamorphique de l'Univers, et représente conséquemment l'expression d'une possibilité métaxocosmique qui constitue le passage à plus de réalité. Par exemple, apprendre est métaxie entre les absolus de l'ignorance et du savoir. Notons que pour ARISTOTE, le cosmos était encore immuable (non soumis à génération et à corruption). Mais c'est depuis sa doctrine que les néo-platoniciens conçurent une multiplicité de strates intermédiaires, comme autant de liaisons organisatrices hiérarchisées d'une unique performance allant du non-être originel à la finalisation de l'Être suprême, repoussant ainsi la notion d'immanence jusqu'à s'accorder avec la surnature de l'Un (*Cf.* PLOTIN et DAMASCIUS).

81. Prédicats d'être, d'avoir, de faire.

82. Pour exemple pratique, une molécule est constituée d'atomes, mais l'individuation qui statue la quiddité de la molécule n'enlève rien à ce qui est avec l'atome. Autrement dit, que l'atome soit hors, ou dans la molécule, il reste identique à lui-même. Ensuite vient pour une même strate la différentiation par fonctions. D'où les spéciations internes et externes s'élaborant au prix de multiples adaptations organiques et organisatrices. C'est pourquoi on aperçoit que les choses et les êtres finalitaires trouvent leur existence au travers l'organisation (choses organisées entre elles à l'exocosme et êtres intégrés en eux-mêmes par l'endocosme).

83. C'est le caractère de perséité, la qualité de ce qui arrive par soi, comme par exemple une forme donnée à de la matière brute. Elle apparaît spécifique d'une expansion à l'exocosme, si l'accident (hasard) est péripétie, en tant que contrepartie signifiante qui s'oppose à l'acte considéré en vue d'un effet attendu.

quand, depuis le libre-arbitre personnel, on est à se déterminer par le moyen d'une auto-participation personnalisable.[84] Accompagnant ces moyens émancipateurs et formatifs, la confiance qu'on met dans les lois du cosmos et la foi qu'on place dans une transcendance endocosmique sont assurément à conduire la loyauté de soi. Il semble que ce soit dans ce contexte que se règlent les variations du cercle des émancipations de soi, en tant que réponse cosmique aux faits de loyauté pour cause de foi dans le promoteur d'une destinée personnelle et de confiance dans la bienveillance des moyens instaurés à l'Univers.[85]

Axiome de la solipsité des individuations.[86] Chaque individuation est inidentique à toute autre. Même le dupliqué à l'exact sera différencié depuis sa deixis impartageable (le fait d'être ici ou là, à ce moment ou à cet autre), ainsi qu'une destinée particulière. Chaque personne a ceci de plus que l'individué qu'étant non seulement unique,[87] en tant qu'inidentique à toute autre dans la multiplicité quasi infinie des personnalisations, elle est encore irremplaçable au sein de l'Être suprême, n'étant pas moyen, mais fin d'être.

---

84. À cette faculté de libre-arbitre déterminateur de soi s'accorde le caractère aséitique (ce qui devient sa propre cause, en raison d'une intensivité à l'endocosme, et comme participant de l'essence de l'Un).

85. Sur l'axe microcosme/macrocosme, on établit d'expérience que rien n'arrive, n'est, ou n'a, sans cause. Par compensation, on induit la croyance que sur l'axe endocosme/exocosme, et cela depuis l'Un jusqu'aux myriades des uns en filiation descendante, tout est censé exister comme sa propre cause.

86. Doctrine du solipsisme, du latin *solus ipse* (seul en soi-même).

87. Que ce soit de façon processuelle (ce qui procède de…), par dissémination (issu de fragmentation), ou par génération, les individuations ont en commun le caractère d'inidentité, sans pour autant cumuler celui d'irremplaçabilité, qui est à distinguer les fins des moyens. Et ces modes du pouvoir s'opposent ensemble à celui de la duplication qui est copie conforme en des deixis différentes comme facteur puissanciel.

Axiome anagogique.[88] Le conformiste se résigne à se soumettre à la tradition et à l'autorité, comme pour palier son manque de courage à maîtriser sa nature. Il fait alors du sur place (mouvements d'agitation et circularité captive). C'est le non-conformiste qui est à pouvoir s'affranchir des handicaps héréditaires et des scléroses culturelles en osant penser, agir, et vivre, loyalement et sans crainte, en vue d'un constant dépassement des acquis. Ici, il faut bien apercevoir que l'action du non-conformiste n'est pas en butte contre les institutions culturelles et religieuses, des traditions locales en place, si l'on accepte d'entendre que de telles institutions et traditions sont faites pour l'homme, et non pas l'homme fait pour celles-ci.

La sagesse, comme choix des moyens d'unir tout séparé. En pratique, l'apprentissage de la sagesse vise l'art du jugement avisé **par soi-même** conjuguant le respect de soi dans la fraternité des autres; cela en vue du tout devant prolonger l'effectuation de la totalité, le tout qui s'instaure en raison de la paternité de l'Un. Mais la sagesse n'est pas innée, elle apparaît sous-jacente d'une expérience. Plus particulièrement de l'intelligence de la complexification des interrelations entre les **choses** du cosmos, de façon parallèle à la compréhension des réticulations entre **significations** de ces interrelations, et dans l'entendement des **valeurs** qui sont à animer proactivement les événements de l'univers; les trois ensemble étant à déterminer les implications volontaires de soi à unir tout séparé. En cette disposition, le **savoir** progresse de l'expérience à notre extériorité depuis la perception des choses et la prise de conscience de leurs propriétés. La

---

88. Anagogie, du grec *ana* (haut) et *agôgos* (qui conduit). Tous les auteurs sont à désigner par ce terme ce qui conduit l'élévation spirituelle. Ce qui différentie les opinions à son propos est dans son moyen d'obtention. Pour certains, la cause de l'élévation spirituelle est à chercher dans l'évocation analogisante et parabolique du révélé d'origine divine au travers les textes sacrés, tandis que pour d'autres, ce sera le gourou, ou le directeur de conscience, qui en seront la cause. Or il serait temps qu'on propose aussi la conduite par l'esprit, donc de l'intérieur et par introception, non pas comme intervention surnaturelle, mais en continuité naturelle des adjuvats de l'évolution.

croyance progresse de l'expérience à notre intériorité depuis des aperceptions sous-jacentes aux réalités vertuelles et dans la conscience de leurs valeurs réalisatrices. La **sophia** progresse à coordonner nos pénétrations introceptives et extraceptives depuis une actorialité personnelle et personnalisée. Depuis cette disposition, le scientifique aura dans ses limitations une tendance plus particulière à viser, au travers de la solidarité, une satisfaction des besoins de la vie matérielle. Le religieux visera de même depuis ses propres limitations, au travers de la fraternité pour cause de filiation spirituelle à Dieu, les besoins de la vie en l'esprit. Le philosophe recherchera, quant à lui, toutes sortes d'unions réalisant le Suprême. Mais il est évident que la coordination des trois tendances dans la personnalité humaine est supérieure à la réduction de deux genres dans l'exacerbation d'un seul. La sophia reste l'instrument palliant la séparation de la fonction qualificatrice du mental, d'avec la fonction vertualisatrice depuis l'esprit (l'esprit produisant le vecteur spécifique des activités qualificatives de la strate humaine en vue de sa finalisation).

Axiome sur l'animation depuis la sophia. Le limité indéfiniment agrandissable vers l'infini, le relatif qui a pour borne l'absolu, le variant par rapport à l'immanent, sont à montrer un effet d'hystérésis entre l'égalisation en contenu de deux classes de continuums. Le contenu du continuum des multiplicités d'être, d'avoir et de faire d'une façon relative et limitée est alors différé en réalisation par rapport à son exacte contrepartie existentielle dans le continuum absolu, infini et immanent. On peut concevoir de cela que les ajustements dynamiques des progressions à l'Univers que représentent divers maux arrivant ici ou là, à ce moment ou cet autre, puissent être contrebalancés comme congruence dans l'Ultime. Et si de le croire n'est pas à satisfaire entièrement la pensée immédiate, du moins la **confiance** en ce que l'Univers n'est pas par lui-même inhospitalier, jointe à la **foi** inconditionnelle placée dans une transcendance permet la patience. La patience tient un peu à l'image de l'éternité dans le tempo-

ralisé. Ce qui est à nous consoler de ne pouvoir répondre que partiellement à nos interrogations est qu'on ne saurait comprendre la raison de toutes les choses, donc les juger pertinemment, sans avoir à disposition actualisée l'ensemble des conditions du devenir cosmique. Mais il est des gradations dans la perspicacité qui font que ce que l'enfant ne comprend pas, l'adulte peut le comprendre, sans pour autant comprendre lui-même les raisons tenant à ce qui superstrate sa propre réalité individuée. L'ancrage de notre patience est à considérer que la diversité quantifiable des choses nous apparaît déjà d'une richesse à nous couper le souffle (il suffit d'un regard sur le cosmos astronomique pour ressentir un vertige), quand ces choses qui se prêtent à quantification apparaissent d'une richesse incomparablement moindre que la diversification relationnelle fondant l'univers des significations allant avec la temporalisation des événements. Aussi, il n'est plus qu'un pas à faire pour voir que l'unité spirituelle qui est à fonder l'Univers des valeurs de relation accordatives, unitives et intégratives, apparaît elle-même encore d'une richesse, cette fois, incommensurable. Ici, le concept d'une dynamique qui sous-tend la réalisation des choses impersonnelles nombrables, rencontre le concept spirituel que sous-tendent les actorialités personnalisées surajoutant indéfiniment à l'univers des relations signifiantes.

Axiome rattachant la subordination des désirs de la psyché aux desseins de l'esprit. Discerner entre le bien et le mal est moral, quand choisir délibérément en son âme et conscience démontre la gouverne par l'esprit. C'est ainsi qu'on peut considérer le mental, l'âme, et l'esprit, comme des organes autres que somatiques pouvant être fonctionnellement reliés, mais passant auparavant par les étapes embryonnaires de constitution non fonctionnelle. Tant qu'il n'est pas relié, le mental fonctionne au niveau de la seule conscience logique relativement aux confrontations à son environnement matériel. Plus tard, l'expérience introceptive décide de la surconscience de réalités spirituelles en coïncidence au

niveau atteint dans la pénétration de ce qui est à croire. Lorsque les réalités passant par l'esprit sont connectées au mental, cela implique une subordination de la logique mentale aux certitudes par l'esprit.[89] Mais pour autant que le mental, l'âme et l'esprit, ne sont pas encore fonctionnellement reliés depuis leur formation naturellement organique, on conçoit le bénéfice à tirer de consulter mentalement de façon associative et sans prérogatives, croyances, savoirs et sophias.

De l'âme. Les expressions spiritualisées de soi, si l'on conçoit qu'elles arrivent pour cause d'un divine présence intérieure, peuvent être considérées comme vraies en tant que résultat intellectif, bonnes par le sentiment qu'elles inspirent, et spirituellement belles. Mais cela "sans âme", pour autant qu'on ne les unifient pas depuis l'**expérience personnalisée**. On admet que l'âme, organe à manifester l'identité de soi, tient sa phase embryonnaire de la rencontre du mental et de l'esprit. Traditionnellement, l'âme est réputée garante de la survie de l'expérience personnellement acquise au cours d'une vie, donc vécue par le sentiment personnellement retenu entre la *poïesis* (l'action par laquelle on modifie la nature hors de soi) et la *praxis* (l'action par laquelle on se modifie en soi-même). Intégrant en une seule réalité des mentalisations et des spiritualisations, sa nature mixte rend compte de la possibilité qu'on a chacun d'introspectivement **communiquer**

---

89. On pourrait imager cette disposition en rappelant que chez le ver de terre les fonctions sont dispersées. Pas de cœur et pas de système nerveux. On dit que le ver coupé en deux constitue, après cicatrisation, deux individus semblables. Cela est la même chose pour la séparation des cellules embryonnaires des mammifères encore en état de plasticité avant spécialisation (muscles, os, neurones…). Par contre, une fois qu'ils sont nés, les fonctions somatiques sont localisables en des organes spécialisés, en sorte qu'une séparation entraîne l'infirmité. C'est de la même manière que l'on peut apercevoir que le rôle de la psyché est d'abord sans spéciation, à la fois conception et qualification (savoir et savoir-faire), tout autant que volonté autonome, quand, dans son achèvement, elle est intuitivement à ne participer du monde que qualificativement en réponse à l'esprit. Il y a alors subrogation pour cause de relations fonctionnelles spécifiques.

en des moments surconscientiels, en même temps que **communier** en esprit.[90]

Bien évidemment pas au niveau du penser relatif aux besoins et aux plaisirs qui satisfont notre vie matérielle, mais à celui des préoccupations de la conduite de soi ayant valeur spirituelle.

4.33 Acteurs sur le plus grand des chapiteaux qui soit : l'Univers

Voici donc ce qui semble le mieux définir l'encours du statut d'animation de la personne humaine depuis une libre détermination conditionnelle. Par la compréhension des impératifs superstratifs, chaque personne est interprète de divins desseins sur le plus grand des chapiteaux qui soit, l'Univers lui-même. Assurément, ce qui est le plus enthousiasmant est de voir que le principe du libre-arbitre, assorti d'une indéfinie diversité d'expériences personnelles acquises relativement aux trois plans contractuels d'une autonomie réalisatrice de la réalité depuis le potentialisé, est que ce rôle qui échoit ainsi à chacun se trouve interchangeable avec nul autre. Il apparaîtra à de plus en plus de penseurs que la meilleure disposition actorielle de la personne ne peut tenir qu'à son assentiment délibéré de croître d'une façon personnalisée depuis son actorialité dans les coordonnées du beau, du vrai, et de ce qu'il est bien de faire. Cela, depuis des déterminations personnelles, avec pour moyen les animations de propres forces physiques, de propres efforts mentaux, et de propres luttes en esprit, dont les coordonnées se mesurent à l'adéquation aux progressions de l'Univers depuis le *criterium* de conduite: «qu'ai-je à **savoir**, que doit être mon **vouloir** et quelles les

---

90. Sans doute pouvons-nous entendre que l'esprit représente une facette de la divine présence intérieure. Cette divine présence est, selon bien des traditions, présente en tant que miroir de l'Un, autant que détentrice et source du futur statut existentiel de l'individuellement personnalisé. L'esprit, qui ne relève alors pas de la nature humaine, est appelé à faire partie intégrante du finalement réalisé, en communiquant une seule existence aux deux qui sont complémentaires à passer également par l'expérience.

limites de mon **pouvoir** pour que mon entreprise soit belle dans sa réalisation, bonne dans son moyen, véritable vis-à-vis des fins?».

L'expérience personnelle ne saurait être que personnalisable. Chacun peut saisir ce quasi-constat de ce que connaissances individuelles, volontés et pouvoirs personnels, sont des faits singuliers. Cela l'est en tant que les constitutions métamorphiques reliant les trois aspects contractuels de réalisation qui sont progressivement mieux sustentées dans l'individuation agissent depuis des deixis impartageables, uniques et, donc, irremplaçables dans une participation aux fins. Étant entendu qu'avec la diversité nécessaire à toute complexification, la moindre organisation à la fois physique, psychique et spirituelle, concerne l'individuation d'être unique dans l'expansion des réalisations, autant qu'irremplaçable comme moyen dans la succession des événements complexificateurs de l'avènement cosmique, tandis que l'actorialité de la personne relie le fait d'être à la fois irremplaçable et unique à une destinée post-finalitaire.

On suppose qu'il y a autant de **savoirs** performatifs qu'il y a de connaissants impliqués dans l'expérience individuée d'apprendre. Cette proposition est confortée par la démonstration qui expose que deux expériences d'apprendre ne peuvent qu'être inidentiques entre elles si elles adviennent depuis le libre choix des acquisitions dans les différences individuelles. La nature des informations, ainsi que l'état de la réticulation entre significations, dépend quantitativement de la somme des travaux mentaux et qualitativement de la somme des expériences acquises pour coordonner des informants proprioqualivaloriels aux fins d'une interaction personnalisée à l'Univers.

Par suite, autant de conduites qu'il y a de **vouloirs**. Ce présupposé vient de ce que la formation d'un vouloir reste le résultat du cheminement, diversifiable à l'infini, dans l'appréhendement des valeurs. Nous pouvons encore dire que la

détermination des mobiles personnels dépend de la somme des travaux vertualisateurs, et du degré de réticulation intégrant les suggests d'esprit pour ce qui est des valeurs. Enfin, on suppose, encore semblablement, qu'il y a autant de **pouvoirs** limités que l'Univers contient d'organisations individuées s'exprimant par le moyen des interrelations propriatives.

Dans le respect de la logique sémiotique, il apparaît encore autre chose par réflexion. C'est que la connaissance vraie ne peut se mesurer entre agents du connaissable que relativement, puisque leurs attributions sont régies par les modalités du prédicat dans l'apparence véridictive. **Il résulte en effet que les éléments éventuellement absolument vrais tenus dans la connaissance performative ne le peuvent être qu'en référence au système de connaissants ayant épuisé leurs potentialités et pas au système de connaissants en devenir**. En référence à cette relativité du critère de véridicité dans un système d'agents du connaissable en devenir, c'est dans un même sens que la sagesse d'une conduite ne saurait s'assortir que de l'adhésion endocosmique à l'organisation directrice transcendant l'instance performative d'acquisition dans le prédicat, et non de son allégeance à quiconque en partage l'instance et qui, conséquemment, est seulement susceptible de s'interposer au système directeur depuis des idéologies, ou comme gourou.

Il apparaît évident, par ailleurs, que le niveau de participation d'une personne au monde des personnes dépend directement du niveau de personnalisation acquise. Nous considérons que l'expérience personnelle s'acquiert par cercles concentriques de participation aux réalités de l'Univers, ce que transpose et qui surajoute au déroulement de la progression du processus de socialisation.

Pour le comprendre, évoquons-en les principales étapes. Aux premiers âges de l'hominisation à permettre l'humanité, l'horizon social de la plupart de nos lointains ancêtres se limitait à reconnaître l'existence de la horde. La participation

de chacun ne pouvait, par conséquent, dépasser les limites de cette reconnaissance d'une altérité personnelle. Nous savons qu'il s'agissait d'un statut pré-familial, depuis lequel même les géniteurs distinguaient à peine leurs progénitures. Il est probable que dans la horde, les rudiments de ce qui constitue la communication de décisions collectivables se réduisaient à des imitations dans le but d'assurer des mouvements d'ensemble. Mais au cours des âges qui suivirent, le lien familial se resserra. Et plus tard encore, la reconnaissance d'ancêtres communs conduira au principe des clans.

Encore plus tard, des clans commencèrent de se constituer en tribus. Rappelons que ce qui fait la tribu concerne principalement la revendication de la possession d'une limite territoriale. Et, donc, ce qui marque le travail de cet âge, ou ce dans quoi s'investirent des individus de l'époque, est censé consister en des participations personnalisées dans les seules limites des préoccupations tribales. On peut dire que l'évolution progressive de ces premières étapes socialisatrices consistèrent en l'enchaînement de circonstances dont les expériences concrètes passèrent toutes par la succession des alternances de discordes et d'alliances. Mais de tels événements, dont résultent les décisions avant tout individuelles de loyauté et de trahisons furent, au fur et à mesure de l'évolution, déléguées à l'esprit de groupe **intégrant chaque fois des cercles plus importants de participation environnementale**.

C'est ce que l'on peut constater dans l'*a posteriori* des effets socialisateurs depuis des causes opérantes. Cependant qu'il apparaîtra à certains que, sans le rattachement de l'effectué à un but attendu depuis des effets épiholitiques, l'avènement des “événements de socialisation” reste fondamentalement sans raison d'advenir. Pour espérer comprendre la fonction socialisatrice, il faut d'abord considérer, à l'*a priori,* que l'évolution ne s'impute pas au hasard, sauf part accidentelle relevant d'un coefficient “entropique” sévissant à l'environnement. Autrement dit, avoir pour opinion que parmi les événements constituant la suite historique de l'évolution

humaine, certains de ceux-ci adviennent dans un but évident d'agir en direction d'un achèvement susceptible de coïncider à des desseins préalablement formés. **Ce qui peut consolider notre opinion dans cette hypothèse est de constater la continuité en progression d'un mouvement d'évolution sociale, précisément au mépris d'une prépondérance du hasard dans le jeu des bénéfices particuliers relevant des alliances et des discordes, des trahisons et des loyautés.** Mais il y a plus à considérer. En effet, la logique dans l'enchaînement des différentes acquisitions socialisatrices acquises à l'humanité, puisqu'elles s'effectuent sans d'innombrables essais infructueux intermédiaires qui accréditeraient la thèse du hasard, conforte l'opinion d'un effet de nature épiholitique à conduire le processus. Car l'évolution sociale qui s'instaure depuis l'embrassement de niveaux de relations de plus en plus complexes se fait en coïncidence avec la progression d'une possibilité participative en rapport avec l'évolution des générations successives. Et cela, à l'encontre du concept, d'application générale, fondé sur le second principe de la thermodynamique.

Pour expliquer la complexification des relations sociales, sans recours à une activité épiholitique surajoutant aux effets des activités indéterministes que sont les alliances et les discordes (c'est-à-dire les réactivités tenues au hasard des loyautés et des trahisons insérées dans les événements de cette progression constatée), on invoque des adjuvats de la décision, tels que peuvent être les incitations qui représentent des avantages retirés de cette évolution par les individus eux-mêmes. Mais, ce qui semble contredire l'adéquation du processus socialisateur ainsi posé est que le progrès coûte bien plus, pour ceux qui le font, que les avantages qu'ils en tirent extemporanément en propre. Le progrès a toujours représenté, au contraire, depuis des sacrifices demandés, au moins l'éclipse des tendances égocentrées pendant toute la durée des mouvements entrepris dans le sens d'une complexification systémique. En définitive, les efforts d'une généra-

tion sont gratifiants depuis des satisfactions participatives médiates portées par l'espoir, sans le bénéfice de l'action entreprise, qui profite aux générations qui suivent. Disposition qui autorise d'ériger en règle que l'agrégation sociale coordonnant des activités individuelles se trouve induite depuis des sentiments divers qui peuvent être altruistes, patriotiques, humanitaires, etc., mais arrivant de façon indépendante, et même dans l'ignorance, des résultats qui mobilisent le travail d'une époque au profit des générations qui suivent, puisque les idéaux qui soutiennent la dynamique d'une époque ne coïncident pas aux résultats obtenus.

Donc, pour chaque époque, ce travail de complexification sociale s'accomplit avec une constante, celle des alternances réactionnelles entre individus faites de loyautés et de trahisons, en référence à l'ampleur d'une identité sociale reconnue. En sorte que l'on conçoive que les libres mouvements individuels, resserrant ou desserrant des liens selon des états actualisés depuis le processus de rencontre entre des déterminations individuelles en loyauté et en trahison, se trouvent inclinés vers le travail d'époque depuis la fonction épiholitique transitant par esprit. Fonction qui est pro-active, en ce sens qu'elle agit au présent en vue d'une fin et non pas en vue du résultat d'un moyen. En d'autres termes, notre vécu introspectif, en tant que fait de luttes et de satisfactions spirituelles, nous incline individuellement à agir et, donc, indirectement, incline notre cours réactionnel dans le milieu social à entropie limitée (non-infinie et non-nulle), milieu duquel nous participons en vue d'une raison dont la destinalisation se situe au-delà de nos vues restreintes de participants du processus de socialisation.

Ceci étant entrevu, revenons maintenant au degré d'évolution tribal de nos ancêtres laissés dans une confrontation autour de possessions territoriales. Il y avait certainement, au sein des différentes tribus de l'époque, quelques hommes, ainsi que quelques femmes, pour concevoir, plus ou moins clairement, ce qui nous apparaît aujourd'hui bien évident: qu'il peut

exister d'autres relations personnelles par delà le cercle des relations entre tribus voisines. Seulement l'horizon **socialement implicatif** propre à l'époque, était réellement limité aux relations possibles entre tribus. C'est-à-dire limité à l'implication de **réaliser effectivement cette étape-là de socialisation, comme maillon indispensable à l'avènement d'une progression ultérieure,** pourtant inconnue et ne pouvant pas être reconnue dans l'époque par les propagandistes occupés des mouvements tribaux.

On sait en effet que cette étape étant accomplie, le cercle des relations s'élargissant, vint l'époque féodale et ses mobiles spécifiques. Encore quelques étapes, celles qui constituèrent des royaumes, puis des empires sur lesquels s'établirent des nations. Tel qu'à notre époque se dessine à la pensée prospectiviste de certains la possibilité d'une fédération entre États. Une dimension planétaire au-delà les présentes successions de réactions loyales ou discordantes entre nations et, donc, par delà tous les protocoles d'alliances internationales et leurs trahisons subséquentes.

Or, notons bien que, si la dimension des enjeux a changé au cours des âges, **ce sont toujours les mêmes réactions antagonistes qui régissent, depuis des mobiles différents, chaque fois actualisables selon un ordre logique de progression, les activités entre collectivités d'individus**. Autrement dit, en pratique, le devenir en organisation sociale semble tenu aux seules déterminations d'un certain nombre de personnes s'impliquant dans la réalisation du moment, quand les travaux posant les vecteurs de tout contenu déterminatif apparaissent le fait de l'esprit, ou d'adjuvats spirituels.

Plus précisément, jetons un regard sur la progression des mobiles qui, à chaque étape, vectorialisent un progrès civilisateur inclinant progressivement les libres mouvement anarchiques dans le sens d'un accroissement constant de coordination, depuis le courage, la bravoure et les sacrifices de quelques-uns. Il y a huit cent millions d'années, la peur du

plus grand nombre est censée avoir rapproché les plus faibles jusqu'à la détermination des chefs de hordes. Mais le principe de horde ne peut rester formé que depuis le jeu des hiérarchies dont le principe est bien connu des éthologues, et dont l'expression consiste en preuves de soumissions, autant qu'en épreuves de forces.

Il y a cinq cent millions d'années, les premières jalousies entre mâles, ainsi que les premiers instincts maternels sont à l'aurore de la cellule familiale qui advint pour le plus grand bien de la progéniture. Il y a cinquante millions d'années, peut-être, le clan, autour du chaman, dont le rituel était censé apaiser les invisibles esprits ancestraux. Il est évident que le profit social qui découla de cette étape concerne l'établissement des successions matérielles et culturelles en tant que biens familiaux. Dès lors la propriété, tant mobilière qu'immobilière, est reconnue pour être héritable. Il y a deux cent mille ans, voici l'invention du principe de territorialité à des fins communautaires. Avec l'époque des vaillances, des exploits courageux, mais aussi l'arrière plan des possibilités de réaliser de plus grandes choses qu'on ne le peut depuis les seuls moyens de la réduction à la dimension des cellules familiales, s'instaure conséquemment la notion de bien collectif. Avec l'époque historique, vint encore l'idée de profit, d'exploitation des ressources et leur commerce. D'où les effets que l'on connaît avec le développement des arts et des industries. Le tentaculaire commerce international d'aujourd'hui suscitera probablement les efforts d'organisation sociale jusqu'à une réalisation investissant l'échelle planétaire dans l'institution d'une fédération des présentes nations.

Revenons au propos de la personnalisation susceptible de croître par cercles concentriques dans la conscience cosmique tenant aux différents niveaux de participation personnelle. Ceci dit en ce que **l'accroissement du champ des concertations individuelles dans un niveau de compétence acquis suit celui des concernations personnelles au travers le niveau éthique atteint, sauf inerties dans la dynamique**

des écarts adaptateurs. Nous pouvons observer que chacune des étapes civilisatrices conduisit à opérer le décentrement entre différents niveaux de significations, ainsi que le décentrement entre différents systèmes de valeurs. Décentrements marquant le champ de la concernation individuelle dans la réalisation d'époque. Le jeu des discordes et des alliances, quoique aujourd'hui différemment impliqué, n'en constitue pas moins l'expression de ce qui mobilise aujourd'hui encore les actions de toute personne s'impliquant entre des profits particuliers et humanitaires. Or, aujourd'hui comme hier, il ne manque pas d'y avoir certaines personnes pour penser que, par delà les implications particulières de notre époque, ou par delà les présentes préoccupations planétaires de l'horizon social pénétré, d'autres dimensions attendent l'humanité. En sorte que le niveau de réflexion de ces personnes-là admet que d'autres expériences personnalisables, depuis des mobiles différemment adaptés et qui sont présentement inactualisables, animeront les efforts de nos enfants, ainsi que ceux des enfants de nos enfants.

De cette disposition, croire que l'instance de progression se termine au niveau noosphérique relève d'un regard par trop borné, étant porté sur l'instance civilisatrice de l'humanité. Car, c'est un semblable regard limité que porta l'homme de la tribu, trop impliqué dans son rapport actualisé à d'autres tribus, pour apercevoir qu'il put exister des continents ainsi que d'autres sortes de rapports sociaux. Ce regard-là est en effet exactement apparentable à celui que porte aujourd'hui le patriote contestant l'ingérence d'un esprit planétaire dans les affaires d'État.

Pas plus que de lointains ancêtres, relativement aux implications les concernant dans l'époque, le patriote d'aujourd'hui n'a la faculté d'apercevoir la dimension sociale qui doit progressivement prévaloir au-delà du confinement planétaire. Car il se suffit d'être pleinement concerné par une participation personnelle au niveau de l'intégration sociale prévalant sur le moment. Un nombre moindre de personnes choisissant

de s'investir plus avant dans l'avenir portent leur regard, en chaque époque, au-delà l'implication réalisatrice du moment. Est-ce à dire qu'elles sont supérieures? Pour peu que l'on déplace le concept de dignité humaine en proportion du travail de progression réalisé personnellement, qu'il soit exo ou endocosmique, je pense personnellement qu'elles ne sont pas plus supérieures, depuis ce simple décalage temporel, que l'habitant du village d'altitude ne l'est par rapport à celui de la vallée. Cela dit dans le but de prévenir un quelconque pouvoir basé sur des sentiments de prééminence pouvant entacher le présent concept, nous discriminerons qu'il s'agit ici d'une différence d'état d'être et aucunement de statut. Certes, le coût de la maturité d'un individu peut être considéré comme cosmiquement plus ou moins élevé, mais tel que sa valeur d'être apparaîtra immuable, étant donnée (ou reçue) et non pas acquise.

Cela dit, si l'on admet les pro-activités de l'esprit sur les mentalités, il nous faut concevoir que l'inépuisable singularité de chacun puisse être utilisée à bon escient, en référence à l'efficacité d'une fonction propre à l'esprit. En sorte que l'on puisse penser que des personnes qui, par disposition particulière, agissent de façon asynchrone au travail d'époque, sont préférentiellement “utilisées” étant conduites par l'Esprit, ou des esprits, à des réalisations intermédiaires préparant constamment avec décalage temporel les réalisations sociales ultérieures.

Mais alors, d'un point de vue moins étriqué —en référence aux moyens qualificatifs des mentalités et non pas aux fins qui font référence à l'esprit—, quel pourrait être la nature des futures motivations d'une société susceptible de porter des efforts organisateurs visant une progression qualificative dépassant l'horizon planétaire? Quelle pourrait être la nature d'un élargissement des idéaux, et quelles les valeurs qui ne demandent encore qu'à se réaliser au travers des faits personnalisés? Depuis le seul travail intellectuel, donc depuis des moyens qualificatifs, force est de constater que nous sommes

comme des aveugles, aujourd'hui tout autant qu'hier, de sonder l'avenir en avant de ce qui nous implique par des mobiles prenant pourtant leur source dans le champ même des implications d'époque. Nous pouvons augurer de la grandeur de l'étape à venir, comme dimension sociale dans l'implication du processus, en posant le présupposé qui veut que notre isolement au sein de l'Univers représente une quasi impossibilité logique. Mais nous pouvons bien difficilement augurer de la nature des mobiles qui animeront les énergies individuelles dépensées en de nouvelles acquisitions, sans surconscience venant d'une liaison fonctionnelle à l'esprit.

Depuis un appréhendement métascientifique de telles instances futures, il reste encore assurément bien des étapes devant se réaliser afin d'atteindre à l'universalité dans le principe cosmique de citoyenneté. À la dimension d'un système de planètes succède celle d'un univers local, puis d'une organisation à l'échelle galactique, et plus loin encore. En sorte qu'en chaque expansion, des significations nouvelles seront à concevoir, de nouvelle valeurs seront à investir dans des réalisations toujours plus grandes et plus belles, mais dont nous ignorons aujourd'hui à peu près tout.

Quelques trillions d'années, peut-être, pour que puisse être vécu l'événement historique de la dernière alliance reliant entre elles les différentes époques de la formation du présent Univers à son entièreté réalisée. Nous pouvons apercevoir qu'il y aura alors une multitude d'habitats planétaires, naturels ainsi qu'artificiels, dont les citoyens posséderont, au travers un vaste réseau d'associations et d'organisations, un unique ministre pour avoir établi la souveraineté de l'Être suprême comme première personne de l'Univers ayant un face-à-face direct avec celui qu'au cours des âges tant de croyants divers auront souhaité à leurs manières, et qu'ils auront appelé et prié sous d'innombrables noms. Alors **seulement** les relations discordantes, les trahisons et les injustices, les bassesses personnelles, ainsi que tous les actes faux, verront l'épuisement de leur potentialité. L'Univers sera en quelque sorte

ancré dans l'état d'être, un état situé au-delà l'instance de son devenir impliqué à la dimension du cosmos.

Quelques trillions d'années d'histoire, cela n'est certes pas une mince affaire à considérer. Cependant, une chose peut être tenue pour certaine en regard du principe de progression.

> C'est que, quelles que soient le nombre, la nature et les vecteurs des libres mouvements anarchiques intermédiaires qui constituent ce qui marque l'inévitable aspect négatif tenant au moyen de réalisation de l'instance performative de l'Univers, cela ne peut remettre en cause la dimension de l'organisation finale qui se trouve inscrite dès l'origine dans la progression du contenu de l'Univers.

Non pas que le monde soit en lui-même indispensable —il n'est que possible— mais parce que la possibilité de son instance s'est trouvée potentialisée en vertu même de l'existence —ce qui répond cette fois à la modalité de nécessité— en un continuum d'une tout autre nature: celle d'une immanence dans l'absolu et l'infinité d'une unicité complémentaire de l'ensemble des pluralités organisées de choses et d'êtres relatifs et finis (bornés en temps et en espace), et répondant au prédicat de variabilité.

Oui, il est donné aux personnes humaines, pour cause d'organisation interne coordonnant progressivement trois aspects complémentaires et contractuels dans la réalisation de la réalité, de participer du devenir cosmique d'une manière qui soit, en quelque sorte, co-créative. Il est donné à chacun, semble-t-il, des moyens d'action dans ce sens, moyens exprimables dans la liberté déterminatrice personnalisée, faisant que nous sommes les propres artisans de notre destinée.

Libre à chacun de refuser ou d'accepter de participer de ces réalisations qui se gagnent sur Terre et qui se gagneront ensuite à l'échelle cosmique, à l'aide de forces, d'efforts et de luttes. En toute liberté, oui, exactement comme dans les générations successives, chacun est libre de subir un état de choses, ou libre de dépenser à l'améliorer. Aussi, sur ce

parcours, bien enviables apparaissent —non pas les individus qui savent, peuvent, et veulent agir personnellement en vue de perfectionnements particuliers à leur époques—, mais ceux qui de plus agissent à se dépasser pour cause de foi inconditionnelle en l'avènement d'un parfait bien, d'une absolue vérité, et d'une infinie beauté, particulier à l'Univers ayant épuisé ses potentialités de perfectionnement.

Une croyance est hautement communicable. Elle peut donc être proposée et acceptée, ou bien refusée. C'est là son moyen de progresser, car il faut apprendre à croire mieux, tout comme on apprend à perfectionner ce qui constitue le savoir. Une pseudo-foi apparaît encore communicable en ce quelle est conditionnelle: elle repose sur l'attente de preuves manifestées. Une foi vraie semble avoir cela de particulier qu'elle est inconditionnelle et non communicable. Elle est inconditionnelle à faire confiance en des instances supranaturelles. Le credo ne fait, en définitive, que rendre intimement proche un événement certain appartenant aux temps futurs. Dans cette disposition, un événement appartenant au futur peut être invoqué comme étant ni plus ni moins certain qu'un événement passé évoqué en parlant au présent de nos ancêtres. Par le biais d'une référence au passé, nous réactualisons un événement qui peut avoir eu lieu, ou qui a effectivement appartenu au passé, tandis que par le biais d'une référence au futur, nous pré-actualisons des événements possibles tenant à des réalités inévitables. Ascendances aux origines et descendances aux fins, sont symétriques entre un effectué et un effectuable. Dans ce qui relie à l'actualisé, la vie de l'instant passé trouve sa survie dans l'instant qui vient. Mais en extension de tels aspects internes à l'instance performative des transformations métamorphiques du contenu de l'Univers, il est encore possible de considérer que le statut de l'Univers coïncidera finalement de façon certaine à son *pattern* formé extemporellement hors toute instance performantielle, en raison de la différence en nature du continuum de son promoteur.

Pour le présent travail d'époque, l'humanité contemporaine est arrivée au stade d'évolution qui n'autorise plus l'indifférence sur le propos des injustices commises en d'autres États que celui dans lequel on naît, vit et meurt. Le patriotisme, qui glorifie encore une souveraineté si chèrement acquise au cours des siècles passés, s'apparente à ce qui fit que l'on considérait en d'autres temps comme “normal”, et donc louable, que les membres d'une famille, ou ceux d'un clan, se glorifient de se rendre eux-mêmes justice en avançant le droit de non ingérence dans leurs affaires, puisque c'est ce qu'on permet encore aujourd'hui des États.[91] Pour dépasser ce nouveau défi lancé à l'humanité de concrétiser un effort intercommunautaire d'ordre supérieur, il faudra probablement que bien des injustices soient encore perpétrées au bénéfice individuel ou collectif de quelques uns, puisque c'est dans l'indifférence du plus grand nombre.

Quant à présager du futur plus lointain, eh bien, nous ne pouvons qu'ignorer d'expérience l'existence d'autres communautés planétaires voisines, tout comme les tribus de peaux rouges ignoraient l'existence d'autres continents jusqu'à Christophe COLOMB. Ce que l'on sait plus sûrement est que la planète Terre évolue à la périphérie de notre galaxie au sein d'un secteur assez récemment formé, donc plus jeune. Ce simple constat amène deux réflexions: 1) les planètes de notre environnement immédiat ont le plus vraisemblablement un état d'évolution apparentable au nôtre; 2) pour corollaire, parmi les milliards de mondes qui sont plus intérieurs, nous pouvons nous représenter une diversité d'états couvrant tous

---

91. Chaque génération se doit d'élaguer certaines végétations encore vivantes, mais appartenant à des époques révolues, pour que l'arbre puisse porter de nouveaux fruits. En tant que citoyen du monde, Théodore MONOD écrivait au sujet de la Marseillaise: «Que pourrait penser un témoin impartial venant aborder notre planète d'un pays où l'on contraint d'innocents bambins à s'égosiller pour appeler de leurs vœux l'abreuvement des paisibles champs de leur village par un sang impur? Que conclurait-il d'entendre un sauvage cri de guerre qu'il convient d'écouter tête nue, au garde à vous, comme devant je ne sais quelle monstrueuse idole? Comment accepterait-il sans rire les protestations d'antiracisme de ceux qui tiennent à ce qu'il existe encore plusieurs sangs, les purs et les impurs bons tout au plus à engraisser la terre et qu'il faut verser avec allégresse?».

les degrés de progression, jusqu'à celui qui correspond à l'épuisement des potentialités de perfectionnement interne.

Mais comment cela serait-il possible étant donné le mutisme du ciel? Même si c'est exactement la question que pouvaient se poser il n'y a pas si longtemps les membres de quelques tribus amazoniennes vis-à-vis de nations plus avancées, en fait, nous pouvons avoir l'intuition que les choses se passent comme si personne, ni rien d'un cosmos sagement administré, n'entreprend de décider de la destinée de l'humanité à la place de l'humanité. Exactement comme personne, ni rien, ne doit entreprendre à la place de chacun la réalisation de ses déterminations personnelles. Disposition qui semble avoir une raison importante. En effet, quels parents peuvent grandir à la place de leurs enfants? Lequel des parents serait assez insensé pour porter son enfant en vue de lui apprendre à marcher? Autant il apparaît impossible d'être adulte sans avoir vécu l'expérience transitoire de passer par tous les apprentissages qui font l'enfance, autant chaque groupe culturel paraît devoir assumer les étapes conduisant à sa progressive maturité, jusqu'en vue d'une ultime étape sanctionnant son statut de citoyenneté universelle. Comme pour apprendre à marcher, chaque personne doit certainement faire l'expérience de sa personnalité, puis chaque société planétaire celle de la réalisation de son autonomie, avant que soit possible son intégration au sein d'une plus grandiose organisation systémique. Mais cela ne signifie pas que de telles acquisitions ne puissent être accompagnées, guidées, nourries d'une façon ignorée par les intéressés.

Les lois du lent processus civilisateur apparaissent certainement prédicables au travers la lecture des phénomènes de société et il est possible d'acquérir la clairvoyance des finalités par delà l'horizon de l'actualité sociale dont on fait le fond de notre expérience. En vérité, depuis la loi de la jungle par laquelle tout individu peut agir dans le monde au seul bénéfice de lui-même et au détriment des autres, nous devrons poursuivre notre expérience intégrative sur de multiples

niveaux intermédiaires et pendant encore bien des âges, avant que tout être coopère à prendre soin de sa propre altérité comme de lui-même en participant de l'endocosme.

Tendre l'oreille à la musique des sphères célestes après qu'on en ait déchiffré objectivement les notes et la partition depuis l'astronomie, puis lire le grand livre cosmique au fur et à mesure qu'on en déchiffre les significations, représente la condition qui marque, par delà les actuelles préoccupations civilisatrices, l'apex portant en avant chacun dans la longue marche des progressions de l'humanité. Son terme cosmique ne peut que déterminer la finalisation des mouvements de **l'organisation des personnes au monde des personnes**.

Table

Introduction

La progression continue des concepts..... 10
Le présupposé ontologique..... 14

Ontologie

4.1 Prolégomènes à discuter sur les continuums d'existence..... 21
4.2 Premier niveau de discrimination entre être et exister..... 25
4.3 Moyens rationnels d'approche du propos..... 43
4.4 Déixiques par complémentation et déixiques de réunion..... 49
4.5 De l'Infinité inconditionnée et sans attribution..... 54
4.6 De l'Univers en tant qu'interface limitée et indéfiniment complémentable..... 59
4.7 Les quatre termes contractuels de délimitation des modes d'existence..... 61
4.8 Les surdéterminités des modalités déterminatives..... 67
4.9 Vérification des discriminés entre continuums depuis le principe de sélectivité de BERNOULLI..... 69
4.10 Les trois fonctions contractuelles primaires des modes d'existence..... 72
4.11 L'Univers indéfiniment déployé..... 77
4.12 Sur le prédicat de progression d'être et les attributions contractuelles..... 82
4.13 Être, avoir, faire, en rapport à l'existence..... 92
4.14 Sur quelques termes appropriés à l'analyse des modes d'existence..... 98

Continuums

4.15 Sur le temps, l'espace, et les tenseurs..... 113
4.16 La dimension spatio-temporelle d'être et d'avoir, comme émanation entre l'existence éternelle et l'infinité inconditionnée..... 120
4.17 La notion de durée du point de vue de l'activité..... 123
4.18 Le présent de la variation d'être, et l'éternel présent d'immanence..... 134
4.19 L'espace relié au temps..... 156
4.20 La fonction spatiale..... 161
4.21 Concept d'exhaustion des continuums..... 178
4.22 Sur le continuum spécifique de l'instance performative de l'Univers..... 183
4.23 La part du vide dans la localisation spatio-temporelle, et la part du plein dans le potentialisé en raison de l'absolu, relativement aux tensions allant avec le prédicat de perfectionnement..... 190

Sur le concept de plénitude

4.24 Où l'on montre que la mensuration du visage ne peut communiquer l'expression de sa vie..... 197
4.25 Les abus de l'attribution d'être, relativement à l'instance performative du monde..... 200

4.26 La différence entre devenir et acquérir..... 207
4.27 Les implications de la relativisation des attributions contratfactuelles..... 212
4.28 Le divin, centre et source de la personne, ou de l'être personnalisé..... 216
4.29 Dans la matrice infinie de l'espace et l'indéfini travail du temps..... 219
4.30 Vers d'autres continuums faisant suite à l'expérience de l'existence..... 228
4.31 Le travail supraréalisateur de l'organisation réalisatrice entre substances et essences..... 234

Évolution de soi en vue de l'Univers

4.32 Incidence sur les conduites personnelles du processus de personnalisation..... 237
4.33 Acteurs sur le plus grand des chapiteaux qui soit: l'Univers..... 244

LÉGENDE DES SYMBOLES

$\rightarrow$	implique
$\mid$	tel que
$\forall$	quel que soit … (quantificateur universel)
$\exists$	Il y a au moins un … (quantificateur existentiel)
∞	infini réel
$\bar{\infty}$	point adimensionnel opposé à l'infini réel
$\mathbb{E}$	un ensemble bornable
$\varnothing$	ensemble vide
$\mathbb{H}$	ensemble *in extenso*
∇	classe de la continuité unicitaire
$\therefore$	classe des sécables
$\complement$	complémentaire d'une partition quelconque
$\in$	appartient à …
$\notin$	n'appartient pas à …
$\subset$	inclusion stricte
$\subseteq$	inclusion générale
$\cup$	union (réunion)
$\cap$	intersection
$\neq$	inégalité
$\cong$	sensiblement égal
$\leftrightarrow$	indifférence (équivalence)
Σ	somme
$<\ldots$	plus petit que …
$>\ldots$	plus grand que …
$\mid$	origine d'une extension
$\vec{\infty}$	indéfiniment croissant
$\bar{\infty}$	indéfiniment décroissant
xfy	fonction de x sur y
$x\mathrm{R}y$	relation entre x et y
Ω	l'individué le plus grand réalisé au macrocosme
$\overline{\Omega}$	l'individué le plus petit réalisé au microcosme
®	Rien n'est (manque entièrement)
©	Tout est (complet)